

Traduit et présenté par  
Jean-Claude Lozac'hmeur et Maud Ovazza



# La Chanson d'Aiquin



JEAN PICOLLEC

# BIBLIOTHEQUE CELTIQUE

Ouvrages déjà parus

Le Livre de la Pêche, Contes du cheval blanc les jours de  
grand vent (recueil en livres de poche jeunesse, 1985 ;  
recueil en partie, sous le titre Conte du sel et de la  
Lune, éditions Chardon Blain, Lyon, 1987).  
L'histoire de la Bretagne des mers lointaines, l'union  
des mers lointaines (recueil en fascicules, Recueil  
en traduction par les Editions Laurence Olivier  
Paris, 1987).

## LA CHANSON D'AIQUIN

Paul Féal, Contes de la Bretagne, 1987.  
Jean-Paul Ollivier, Contes de la Bretagne, 1987.  
François-Marie Perrot, Contes de la Bretagne, 1987.  
Douglas Hyde, Contes de la Bretagne, 1987.  
Liam O'Flaherty, Contes de la Bretagne, 1987.  
1987, en traduction par les Editions Laurence  
Olivier Paris, 1987).  
Année de la Bretagne, Les Contes de la Bretagne, Grand Prix des  
Ecrivains bretons, 1987).  
Roger Félou, Nous avons les Montagnes, L.I.R.A.  
Paris, 1987.  
Yves-Marie Rabel, Contes de la Bretagne, 1987.  
Yves-Marie Rabel, Contes de la Bretagne, 1987.  
en deux tomes (Prix de la Monographie  
bretonne, Prix Pascal Fouchard, 1987).  
Gérard Le Goff, Contes de la Bretagne, 1987.  
Yves-Marie Rabel, La Mythologie celtique (recueil par Yves-  
Marie Rabel, 1987).  
Jean-Paul Ollivier, Contes de la Bretagne, 1987.  
Paul Féal, La Pêche, Contes de la Bretagne, 1987.  
André-Georges Hemon, Contes de la Bretagne, 1987.  
Prix de la Fondation Paul Ricard, 1987).  
Liam O'Flaherty, Contes de la Bretagne, 1987.  
Jean-Marie Rabel, Les Grands Bardes celtiques.  
Jean-Claude Baudou, Contes de la Bretagne, 1987.  
Gullou, 1987).  
Jean Gaudier, Les Contes de la Bretagne, 1987.  
Jean Gaudier, Les Contes de la Bretagne, 1987.  
Jean Gaudier, Les Contes de la Bretagne, 1987.  
de la Bretagne, 1987).  
de la Bretagne, 1987).  
des Ecrivains bretons, 1987).  
Grand Prix  
des Ecrivains bretons, 1987).

## BIBLIOTHEQUE CELTIQUE

Ouvrages déjà parus

- Irène Frain Le Pohon, *Contes du cheval bleu les jours de grand vent* (repris en *Livre de Poche Jeunesse*, 1985 ; repris, en partie, sous le titre *Conte du sel et de la Lune*, éditions Chardon Bleu, Lyon, 1984).
- Jacques Dubois, *Le Jardinier des mers lointaines. Tonton Yves pêcheur d'Islande* (traduit en islandais. Repris en Largevision par les Editions Laurence Olivier Four, Caen, 1983).
- Michel Manoll, *Tristan et Yseult*.
- Paul Féval, *Contes de Bretagne*.
- Jean-Paul Ollivier, *Histoire du football breton*.
- François-Marie Luzel, *Veillées bretonnes*.
- Douglas Hyde, *Contes gaéliques*.
- Liam O'Flaherty, *Famine* (repris en *Livre de Poche*, 1983, et en Largevision par les Editions Laurence Olivier Four, Caen, 1984).
- Anne de Tourville, *Les Gens de par ici* (Grand Prix des Ecrivains bretons, 1982).
- Roger Faligot, *Nous avons tué Mountbatten. L'I.R.A. parle*.
- Yves-Marie Rudel, *Crapitoulic, barde errant*.
- Yvonig Gicquel, *Olivier de Clisson, connétable de France ou chef de parti breton ?* (Prix de la Monographie bretonne. Prix Pascal Pondaven, 1981).
- Gérard Le Gouic, *Fermé pour cause de poésie*.
- Yann Brékilien, *La Mythologie celtique* (repris par *Mara-bout*, 1983).
- Jean-Paul Ollivier, *Histoire du cyclisme breton*.
- Paul Féval, *La Fée des Grèves*.
- André-Georges Hamon, *Chantres de toutes les Bretagnes*. (Prix de la Fondation Paul Ricard, 1982).
- Liam O'Flaherty, *Skerrett*.
- Jean Markale, *Les Grands Bardes gallois*.
- Jean-Claude Bourlès, *Chronique du bel été*. (Prix Louis Guilloux, 1983).
- Léon Gaultier, *Jean Coëtanlem*.
- Jean Hervoche, *Bretagne, espaces et solitude*. (Sélection des Livres de l'Ouest, 1983).
- Jean David, *Bonsoir, Marie-Josèphe*. (Sélection des Livres de l'Ouest, 1983 ; Prix de la Littérature régionaliste de la Société des Gens de Lettres, 1983 ; Grand Prix des Ecrivains bretons, 1984 ; Prix Louis Guilloux, 1985).
- Christian Querré, *Autopsie d'une vengeance*. (Grand Prix des Ecrivains bretons, 1985).

## LA CHANSON D'AIQUIN

Texte

traduit, présenté et annoté par

MAUD OVAZZA  
ET JEAN-CLAUDE LOZAC'HMEUR

Edité avec le concours de  
l'Institut Culturel de Bretagne  
Embannet Gant Skoazell  
Skol-Uhel Ar Vro

Editions Jean Picollec  
47, rue Auguste-Lançon 75013 Paris  
Tél. (1) 589.73.04

BIBLIOTHÈQUE CELTIQUE

Collection dirigée par

Le D<sup>r</sup> Jean Le Dantec, Centre de Recherches Celtiques, Université de Rennes II, 35032 Rennes Cedex, France

Texte établi par

MAUD QUANZA

Éditions Jean Picollec, 1985

ISBN 2-86477-064-4

ISSN 0246-9340

© Editions Jean Picollec, 1985

ISBN 2-86477-064-4

ISSN 0246-9340

© Editions Jean Picollec, 1985

ISBN 2-86477-064-4

ISSN 0246-9340

© Editions Jean Picollec, 1985

ISBN 2-86477-064-4

ISSN 0246-9340

© Editions Jean Picollec, 1985

ISBN 2-86477-064-4

ISSN 0246-9340

© Editions Jean Picollec, 1985

ISBN 2-86477-064-4

ISSN 0246-9340

© Editions Jean Picollec, 1985

ISBN 2-86477-064-4

Le texte présente en outre quelques traits de vocabulaire qui pourraient déconcerter : Charlemagne est désigné le plus souvent par son nom réel, Charles. Il est appelé « empereur » aussi bien que « roi de France ». De même, l'« émir » Alpin peut recevoir le titre de « roi », son épouse celui de « reine » ou d'« impératrice ».

La réalité historico-géographique en ce qui concerne le mot est utilisée au sens archaïque d'« Ile-de-France », mais le terme « Français » englobe tous les habitants de Charlemagne qui ne sont pas Bretons. Mais dans l'introduction,

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Le texte que nous présentons appartient à ce qu'il est convenu d'appeler la « littérature épique ». Conformément aux règles du genre, il présente de très nombreuses exagérations. Il convient en effet de magnifier héros et exploits : les armées sont donc innombrables, les coups échangés causeraient la mort immédiate d'un homme ordinaire, les héros disposent d'une force surhumaine.

De même, les réactions devant le deuil ou le chagrin peuvent paraître démesurées à l'homme du XX<sup>e</sup> siècle. Elles font elles aussi partie des conventions du style épique. Que Charlemagne ou un autre personnage s'évanouisse à plusieurs reprises, par exemple, ne doit donc pas étonner.

Le texte présente en outre quelques traits de vocabulaire qui pourraient déconcerter : Charlemagne est désigné le plus souvent par son nom réel, Charles. Il est appelé « empereur » aussi bien que « roi de France ». De même, l'« émir » Aiquin peut recevoir le titre de « roi », son épouse celui de « reine » ou d'« impératrice ».

La réalité historico-géographique, en ce qui concerne la France, est assez floue : dans le texte, le mot est utilisé au sens archaïque d'« Ile-de-France », mais le terme « Français » englobe tous les hommes de Charlemagne qui ne sont pas Bretons. Mais, dans l'Introduction, nous utilisons le nom « France » dans l'acceptation moderne du mot.

## PREFACE

*La Chanson d'Aiquin* n'a jamais été traduite en français moderne. Cela tient probablement au fait que les médiévistes du siècle dernier lui déniaient toute valeur littéraire. Aujourd'hui, la critique se montre moins sévère. Le dernier éditeur, Francis Jacques, estime que le texte contient « des passages qui ne sont pas dénués de beauté » (1), tandis que Jules Horrent, dans une étude récente, lui reconnaît « le mérite d'un localisme rare dans la géographie réaliste » (2). Comme le faisait remar-

(1) E. 2, p. XV.

(2) Cité par Francis Jacques, E. 2, p. XVI.

quer Joïion des Longrais voilà cent ans, *La Chanson d'Aiquin* a « sans contredit, sur les trois quarts des autres épopées françaises, l'avantage d'être à peu près lisible » (3). Si l'on ajoute à cela le fait que ce texte est l'un des plus anciens documents de la littérature bretonne, on comprendra qu'en mettant à la disposition du public cette œuvre mal connue, nous ayons le sentiment de réparer une longue injustice.

#### MANUSCRIT

*La Chanson d'Aiquin* a été conservée par le manuscrit B.N. (fonds français) n° 2233, du milieu du xv<sup>e</sup> siècle. A en croire une note reproduite dans la *Bibliothèque Historique* du Père Le Long (4), ce document aurait été « trouvé sous les ruines du monastère des Récollets de l'île de Cézambre (*sic*) près le fort de la

(3) E. 1, p. 2.

(4) « Cette note se trouve également sur une feuille volante du commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, qui accompagne le manuscrit de l'Arsenal, n° 3846 (B.L.F. 166). » E. 1, p. 10.

Conchée à trois lieues de Saint-Malo, que les Anglais brûlèrent et démolirent lorsqu'ils descendirent dans le temps du bombardement de Saint-Malo » (5). Ledit bombardement ayant eu lieu en 1693 (6), ce n'est qu'après cette date que le manuscrit fut acheté par la Bibliothèque Colbertine qu'il devait quitter dans les premières années du xviii<sup>e</sup> siècle pour entrer à la Bibliothèque Nationale.

Gaston Paris, le grand médiéviste du xix<sup>e</sup> siècle, la qualifiait de « détestable copie..., incomplète de la fin et mutilée du commencement, et où le sens, la grammaire et la mesure sont massacrés avec une barbarie et une inintelligence sans pareilles » (7). Et il ajoutait : « Le copiste du xv<sup>e</sup> siècle s'est efforcé de ramener à la langue de son temps (fortement mélangée par lui de formes dialectales)... un texte qu'il ne comprenait lui-même que médiocrement... Dans un pareil état de choses, il est bien difficile de se faire une idée de la langue du poète primitif » (8). De fait, il est évident que celui-ci, poète du xii<sup>e</sup> siècle, avait sous les yeux une œuvre beaucoup plus ancienne. « Il transcrivait, nous dit Joseph Bédier (9), un texte de

(5) E. 1, p. X.

(6) *Ibid.*

(7) L. E., p. 445.

(8) *Ibid.*, p. 446.

(9) L. E., p. 102.

la bonne époque et qui n'avait subi, depuis sa composition, aucune interpolation, aucun remaniement... » La datation de cet original ne pose pas, on le verra plus loin, de problèmes insurmontables.

#### ANALYSE DE LA CHANSON D'AIQUIN

##### *Charlemagne au secours des Bretons* (Vers 1-34)

L'empereur a décidé de répondre favorablement à l'appel des Bretons dont le territoire a été envahi par les païens. Charles et son armée quittent l'Ile-de-France et pénètrent en Normandie. Ils s'arrêtent à Avranches et gagnent le Mont-Saint-Michel où ils font une généreuse offrande.

##### *Arrivée de Charlemagne à Dol-de-Bretagne* (Vers 35-164)

A Dol, Charles rencontre les nobles bretons qui se sont regroupés autour de l'archevêque Ysoré. Ce dernier le supplie d'intervenir contre

les envahisseurs : Aiquin, mais aussi Grimouart qui occupe Dinard, et Doret qui occupe Gardaine. Jusqu'ici, il a pu repousser leurs assauts, mais à quel prix ! Aiquin s'est installé à Quidalet (10). Il s'apprête à conquérir la France. L'empereur déclare son intention de réprimer l'audace des païens. Il consulte ses guerriers sur les mesures à prendre.

##### *Ambassade à Aiquin* (Vers 165-434)

Ysoré lui conseille d'envoyer des messagers au roi Aiquin pour le sommer de recevoir le baptême. S'il refuse, ce sera la guerre ! Charlemagne confie cette mission dangereuse à Ripé de Dol, Baudoin, Richer et Tiōri qui remettront au païen une lettre. Aiquin reçoit fort mal les messagers et lance un javelot contre Ripé ; celui-ci n'échappe à la mort que par miracle. Sur l'intervention de son épouse, le roi accepte de prendre connaissance de la lettre. Loin d'être impressionné, il confirme

(10) *Quidalet* : selon Joïon des Longrais, ce nom provient de *gwik-Alet*, par déformation du latin *vicus*, village. Pour Loïc Langouet, in *Histoire de Saint-Malo et du pays malouin* (Privat, Toulouse, 1984), la dénomination de Quidalet serait « une contraction phonétique de l'appellation latine *civitas Alet* ».

son intention de conquérir la France. Les chrétiens quittent le palais et tuent chacun un « Norrois ». Les païens se lancent à leur poursuite. Mais Dieu, grâce à un prodige, permet aux siens de rejoindre le camp de l'empereur.

#### *Siège de Quidalet* (Vers 435-848)

Sur le conseil de Naimès, Charles décide d'aller assiéger Aiquin dans Quidalet. Les païens qui poursuivaient les messagers arrivent déjà au retranchement. Les Français se portent à leur rencontre. Un seul des Sarrasins parvient à s'échapper.

Informé des événements, Aiquin passe immédiatement à la contre-attaque. Dans les rangs chrétiens, Ysoré, puis Charlemagne, exhortent leurs guerriers à combattre bravement. A nouveau sommé de se convertir, Aiquin se proclame prêt à livrer bataille. Le combat s'engage sous les murs de Quidalet.

Le premier jour, les païens font trois cents prisonniers, les chrétiens deux mille. Le second jour, les Bretons se distinguent par leur vaillance. Hoès blesse Doret, le neveu d'Aiquin, qui s'enfuit en direction de Gardaine. L'émir, lui, se réfugie à Quidalet.

#### *Histoire de l'épouse du vieil Hoès* (Vers 849-926)

Après la bataille, le vieil Hoès raconte aux chevaliers français l'histoire de son épouse : elle était la fille du robuste Corsout. Elle entreprit de construire une route qui conduirait de Carhaix à Paris. La vue d'un merle mort lui fit découvrir la vanité des choses humaines. Elle renonça à son projet. Hoès est maintenant veuf depuis bientôt cent ans et bien décidé à ne pas se remarier, car un vieil homme ne peut être aimé d'une jeune femme. Les Français approuvent chaudement sa résolution.

#### *Poursuite du siège devant Quidalet* (Vers 927-1055)

Entre-temps, le roi Aiquin s'est enfermé dans Quidalet. Il a juré de tuer Charlemagne ou de lui faire renier sa religion. L'empereur le défie. Dans le duel qui s'ensuit, les deux adversaires tombent à terre. Sur le point d'être fait prisonnier, Charles est libéré par ses chevaliers, conduits par Naimès. La bataille se termine à l'avantage des Français. Aiquin se réfugie à nouveau dans Quidalet.

Son épouse l'exhorte vivement à reprendre



le combat. Le païen contre-attaque. Quatre cents Français périssent. En outre, Ripé, Baudoin, Hoès, Naimés, Geoffroy l'Angevin sont blessés ; Tïori de Vannes, le père de Roland, est tué. La douleur de Charlemagne est telle qu'il s'évanouit. Naimés le reconforte. L'empereur reprend le combat ; les païens s'enfuient. Une fois de plus, Aiquin se retire dans Quidalet. Pour consoler la reine du désastre, il promet de lui livrer le roi de France mort ou vif.

*Charles ensevelit ses morts.*

*Fondation de l'église Saint-Etienne*  
(Vers 1056-1070)

A la nuit tombée, l'empereur et ses chevaliers se rendent sur le champ de bataille. Charlemagne fait ensevelir ses braves et fonde une église dédiée à saint Etienne.

*Charlemagne à Château-Malo.*

*Histoire de saint Malo*  
(Vers 1071-1179)

En attendant l'arrivée des renforts, Charles installe son camp à Château-Malo, non loin de l'endroit où aborda jadis saint Malo.

*Siège de Dinard*

(Vers 1180-1250)

Ysoré a fait dresser sa tente non loin de Bise (11), « près d'un ruisseau qui court vers la cité ». Il fonde l'église Notre-Dame. Un de ses hommes ayant été tué, il lance contre Dinard un terrible assaut. Les assiégés songent à se rendre.

*Prise de Dinard*

(Vers 1251-1354)

Le châtelain ranime le courage des païens ; la bataille redouble d'intensité. Mais bientôt, grâce aux feux grégeois, les Français incendient la citadelle. Les païens traversent la Rance et se réfugient à Quidalet. Ysoré les poursuit avec ses troupes jusqu'au chenal qu'il ne peut franchir.

*Echec de Charles devant Quidalet*

(Vers 1355-1370)

Charles attaque de nouveau Quidalet. La bataille ne s'arrête que le troisième jour. Les pertes chrétiennes sont lourdes ; de plus, trois cents Français ont été faits prisonniers.

(11) Cf. note 3, p. 59.

*Ysoré s'empare d'une flotte païenne*  
(Vers 1371-1417)

Une flotte ennemie arrive : elle apporte des vivres à Aiquin. Ysoré s'en empare et partage le butin entre ses guerriers.

*Occupation de l'île de Cézembre*  
(Vers 1418-1454)

Charlemagne craint de voir Aiquin lui échapper. Naimés le rassure ; il va occuper l'île de Cézembre.

*La bataille de Cézembre*  
(Vers 1455-1857)

Naimés et Fagon occupent donc Cézembre. Aiquin, informé de leur présence, ordonne à ses hommes de les attaquer à la nuit tombée. Surpris dans son sommeil, le détachement chrétien est massacré, à l'exception de Fagon et de Naimés, qui est grièvement blessé. Tous deux franchissent à grand-peine le gué qui sépare l'île de la côte. Fagon laisse son compagnon sur le rivage et va informer Charlemagne du désastre. L'empereur arrive à temps pour éviter que le duc ne périsse noyé.

*Nouvel échec devant Quidalet.*  
*La croix de saint Servan*  
(Vers 1858-2028)

Charles attaque encore une fois Quidalet, mais doit bientôt se replier. Il s'installe près du rivage, et fonde une chapelle dédiée à saint Servan. Il y dépose une croix devant laquelle nul ne pourra se parjurer sans qu'il lui arrive malheur.

*Fuite d'Aiquin*  
(Vers 2029-2209)

Sur le conseil d'un vieux chevalier, les Français empoisonnent la seule source qui alimente Quidalet en eau potable. Les païens ne tardent pas à souffrir de la soif et d'une terrible disette. Aiquin s'enfuit par mer pour aller chercher du secours. Il longe la côte jusqu'à la pointe Saint-Mathieu, s'arrête une nuit à Brest et gagne Carhaix dont il fait fortifier les murailles. Trente mille païens de Nantes viennent l'y rejoindre.

*Reddition de Quidalet*  
(Vers 2210-2372)

Les païens restés dans la cité se rendent à Charlemagne qui les fait baptiser. L'empereur

libère les chrétiens emprisonnés dans la tour Aiquin et fonde un couvent. Ysoré célèbre une messe solennelle d'actions de grâces. Il reçoit de Charles la ville, dont il sera désormais le chef temporel et spirituel.

*Siège de Gardaine*  
(Vers 2373-2618)

Avec l'assentiment de Charles, Naimés part assiéger Gardaine. Le premier assaut contre la ville est repoussé. Les chrétiens parviennent cependant au pied des murailles. Loin d'être impressionné, Doret — qui ignore la prise de Quidalet — somme les assaillants de payer tribut. La bataille reprend de plus belle. L'arrivée soudaine de Charlemagne contraint les païens à se réfugier dans la cité. Malheureusement, l'empereur est sérieusement blessé. Peu s'en faut qu'il ne soit fait prisonnier.

*Gardaine engloutie*  
(Vers 2619-2712)

Charlemagne, en une longue prière, demande à Dieu de détruire Gardaine. Aussitôt un terrible orage éclate, la mer engloutit la ville. Quelques chrétiens périssent noyés. A la prière d'Ysoré, le cataclysme cesse.

*Arrivée des troupes papales*  
(Vers 2713-2763)

Arrive une troupe dirigée par Garnier de Quoquangne (12). Il s'agit d'un contingent envoyé par le pape pour prêter main-forte à l'empereur.

*Charlemagne se rend à Carhaix*  
(Vers 2764-2837)

Charles décide d'aller assiéger Aiquin réfugié à Carhaix. Comme il est blessé, on le transporte dans un chariot. L'armée traverse la Rance à gué et passe par Corseul. Les Français font de nombreux prisonniers.

*Siège de Carhaix*  
(Vers 2838-2912)

Pour rompre l'encerclement, Aiquin livre une grande bataille. Il est vaincu par Naimés. Seule l'intervention de ses hommes l'arrache à une mort certaine.

(12) *Quoquangne* : le texte présente plusieurs graphies pour le nom du pays de Garnier : Quaquaigne, Quoquangne, Quoquenie. Nous avons préféré n'en conserver qu'une seule.

*Nouvelle fuite d'Aiquin*  
(Vers 2913-2969)

Aiquin s'enfuit avec son épouse. Naimés se lance à sa poursuite et capture la reine. Conduite devant Charlemagne, elle accepte sans difficulté de se faire baptiser.

*Siège du Menez-Hom*  
(Vers 2970-3023)

Aiquin se réfugie dans un château sur le Menez-Hom. L'armée de Charles l'y rejoint en passant par Nyvet (13). Les païens tentent une sortie, échouent et se retirent dans leurs murs. Garnier, l'envoyé du pape, périt dans la rencontre. Pour le venger, Charlemagne incendie la forteresse.

*Saint Corentin chassé de son ermitage*  
(Vers 3024-3074)

Aiquin s'enfuit en direction de la mer et parvient à l'ermitage de saint Corentin. Dieu, par un miracle, permet au saint de s'échapper. Corentin rencontre bientôt les chrétiens, qu'il conduit à l'endroit où se trouvent leurs ennemis.

(13) Cf. p. 35-36.

*Combat entre Naimés et Aliafin*  
(Vers 3075-3087)

Le combat reprend. Un duel s'engage entre Naimés et le païen Aliafin. (...)

ELEMENTS HISTORIQUES

Charlemagne n'est jamais venu en Bretagne, mais il était loin de se désintéresser d'une région aussi importante sur le plan stratégique. Nous savons par Eginhard que Roland était « préfet de la marche de Bretagne » (14). La chanson d'Aiquin précise qu'il était fils de Tïori, duc de Vannes, et de Bagueheut, sœur de Charlemagne (vers 1000-1004). Joïon des Longrais se demandait s'il ne fallait pas voir là les vestiges « de traditions... unissant Roland à la Bretagne » (15). Et il citait, à l'appui de cette hypothèse, un passage de *Renaud de Montauban*, célèbre chanson de geste :

(14) « In quo proelio... Hrolandus Britannici limitis praefectus... interficitur. » Eginhard, *Vita Karoli*. Cité par Joïon des Longrais, E. 1, p. LIII.

(15) E. 1, p. LII.

« Sire, dist li vallés, Rollant m'appelle on,  
Et sui nés en Bretagne, tot droit a

[Saint Fagon,

Fix sui vostre seror... » (16)

(Seigneur, dit le jeune homme, on m'appelle  
[Roland.

Je suis né en Bretagne, tout près de  
[Saint-Fagon,

Je suis fils de votre sœur...)

L'idée n'a en soi rien d'absurde. Il est, du reste, établi que Charlemagne envoya en Bretagne son lieutenant Audulf pour contraindre les habitants à payer le tribut qu'il exigeait d'eux. L'envoyé du pouvoir central « soumit promptement l'orgueil de cette nation perfide » (17).

Il est clair, par ailleurs, que les païens dans le roman sont souvent appelés « Norrois » ou « gens de Nort Pays » (18), ce qui montre que l'auteur les identifiait avec les pirates scandinaves. Précisément, Charlemagne entreprit plusieurs expéditions contre ceux-ci. Eginhard

(16) E. 1, p. LII.

(17) « Missus illuc mensae praepositus Audulfus perfidae gentis contumaciam mira celeritate repressit. » Eginhard, *Annales*, Année 786. Cité par Léon Gautier, E. F., p. 296.

(18) E. 2, vv. 230, 399, 429, etc.

parle de ces campagnes dans ses *Annales* (19). Dans la *Vita Karoli*, il revient sur ce sujet : « On entreprit une guerre contre les Normands, qu'on appelle Danois, qui s'étaient livrés d'abord à la piraterie et dévastaient, avec une flotte plus importante, les côtes de la Gaule et de la Germanie » (20). Et ailleurs : « Il fit construire une flotte pour s'opposer aux Normands... parce que ces derniers, par leurs attaques continuelles, ravageaient les côtes de la Gaule et de la Germanie » (21).

Joüion des Longrais a cru pouvoir aller plus loin : dans son introduction (22), il fait remarquer que la ville de Nantes fut occupée de 907 à 937 par les Normands, et que l'un des chefs Vikings de Nantes s'appelait Incon, nom qui présente une certaine ressemblance avec celui d'Aiquin (23).

(19) *Annales*, Années 806 et 810. Cité par Léon Gautier, E. F., p. 295.

(20) « Contra Nortmannos qui Dani vocantur primo pyriticam exercentes, deinde majore classe littora Galliae atque germaniae vastantes, bellum susceptum est. » Cap. XIV, cité par Léon Gautier, *ibid.*

(21) « Molitus est classem contra bellum Nortmannicum... quia Nortmanni Gallicum littus atque Germanicum assidua infestatione vastabant. » Cap. XVII, *ibid.*

(22) E. 1., p. LXV-LXVI.

(23) Voir aussi C.F., p. 911 : « Mais il est vrai que les Bretons, sous la conduite d'un des leurs, Alain Barbetorte, ont chassé les Normands, entre 937 et 939. Les détails de la campagne sont quelquefois à mettre en parallèle avec l'action guerrière racontée dans *Aiquin*. »

Ces analogies n'ont pas convaincu Joseph Bédier. Dans son célèbre ouvrage sur les légendes épiques (24), il s'est attaché à démontrer que tout rapprochement avec l'histoire des IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles est erroné. Assurément, Charlemagne a envoyé ses lieutenants en Bretagne, mais, « par malheur (ils) y vinrent combattre contre les Bretons ; dans le poème, il y vient en personne, et c'est afin de combattre pour les Bretons » (25). La différence, on le voit, est capitale.

Que Roland ait été « préfet des marches de Bretagne » ne prouve rien, bien au contraire : « Précisément, parce que Charlemagne envoya Roland comme préfet dans cette région, il est à croire que Roland n'en était pas originaire » (26). L'identification d'Aiquin avec Incon, d'Ysoré avec Wicohen, ne reposerait pas sur des bases plus solides. En effet, outre que « le nom d'Aiquin répond non pas à Hakon ni à Incon, mais au germanique Acwin ou Agiwin », il est à noter que « l'un des Sarrasins du roman d'Aliscans (vers 43, 127, etc.) (27)

(24) *Les légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste*, par Joseph Bédier, 3<sup>e</sup> édition. Paris, Champion, 1926, t. II. Nous désignerons cet ouvrage dans nos abréviations par le sigle L. E.

(25) L. E., p. 113.

(26) L. E., p. 114.

(27) *Aliscans* est une chanson de geste du XII<sup>e</sup> siècle. Elle relate les combats de Guillaume d'Orange contre les Sarrasins pour venger la mort de son neveu Vivien.

s'appelle Aiquin ; l'auteur de notre roman a plagié, nous le savons par ailleurs, le roman d'Aliscans ; en même temps qu'il lui empruntait des scènes et des motifs, ne peut-il lui avoir pris ce nom sarrasin ? » (28).

Quant à Wicohen, toujours selon Bédier, rien dans les *Chroniques* ne permet de le comparer à Ysoré, sinon, peut-être, le fait qu'il s'enfuit de Dol à l'approche des Normands vers 965 (29). Tout au plus, peut-on admettre, à l'origine de la chanson, quelques vagues souvenirs des invasions normandes.

En revanche, revenant à sa thèse favorite sur l'origine des épopées françaises, le grand médiéviste voit dans *La Chanson d'Aiquin* une œuvre polémique écrite en faveur d'une église, en l'occurrence l'archevêché de Dol. Ainsi s'expliquerait le rôle de tout premier plan donné à Ysoré, que l'auteur présente comme le chef des Bretons et sous l'autorité duquel Charlemagne met la ville de Quidalet (vers 2334-2347). De fait, tout au long du XII<sup>e</sup> siècle, Dol s'efforça de reconquérir l'évêché d'Aleth qui s'était rallié à Tours en 1054 (30). La lutte s'acheva en 1199, date à laquelle le

(28) L. E., p. 114.

(29) L. E., p. 113.

(30) Les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles furent marqués par la querelle de préséance opposant l'archevêché de Dol et celui de Tours, auquel se rattachaient peu à peu les évêchés de Bretagne.

pape Innocent III réunit Dol à Tours. *La Chanson d'Aiquin* serait donc « essentiellement un écrit de propagande et un pamphlet dont on doit admirer l'audace et l'adresse » (31). L'hypothèse est séduisante mais, comme le fait fort judicieusement remarquer Francis Jacques, on peut se demander si telle était bien l'intention de l'auteur : « Qui voulait-il convaincre par la fable d'Aiquin ? Pas les autorités ecclésiastiques, en tout cas » (32).

Ce qui est certain, c'est que le poème ne pouvait que plaire à l'archevêque de Dol et à son clergé.

#### DATE DE COMPOSITION

Nous avons dit que *La Chanson d'Aiquin* est beaucoup plus ancienne que le manuscrit qui l'a conservée. La plupart des spécialistes considèrent qu'elle a été composée vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Plusieurs arguments plaident en faveur de cette thèse :

1. A aucun moment, il n'est fait allusion dans la *Chanson* aux légendes d'Arthur et du Graal, si célèbres au XIII<sup>e</sup> siècle.

(31) L. E., p. 114.

(32) E. 2, p. XX.

2. On n'y trouve aucune trace de l'animosité habituelle entre les Normands (du duché de Normandie) et les Bretons. Pareille attitude ne peut s'expliquer que si l'auteur écrivait avant les expéditions de Jean sans Terre dans la région de Dol, entre 1197 et 1203 (33).

3. C'est entre 1155 et 1187 que l'église de Dol put espérer retrouver sa suprématie, grâce à l'appui du roi Henri II Plantagenêt et des papes Adrien IV, Alexandre III et Lucius III (34). Or l'œuvre entière semble être un plaidoyer en faveur des droits de l'église de Dol (35).

4. Le pape Innocent III enleva à Dol son titre de métropole en 1199. Comme Ysoré est qualifié d'« archevêque » (aux vers 766, 1181, 1249, notamment), on peut supposer que l'œuvre est antérieure à cette date (36).

5. Le comté de Daoulas est mentionné au vers 84, la seigneurie de Morlaix au vers 756. Le comté de Daoulas devint abbaye en 1173, et les comtes de Léon perdirent la seigneurie de Morlaix en 1179 (37).

(33) E. 1, p. XXXVIII.

(34) L. E., II, p. 123.

(35) L. E., II, pp. 138-139.

(36) E. F., II, p. 249.

(37) E. 1, p. XXXVIII.

A ces indices convergents, nous en ajoutons un autre : le caractère extrêmement injurieux des épithètes désignant les païens (38). Cette animosité pourrait bien s'expliquer par l'atmosphère belliqueuse accompagnant les préparatifs d'une croisade, en l'occurrence la troisième (1189-1192).

On voit que les dates extrêmes avancées par Joïon des Longrais gardent toute leur vraisemblance.

#### L'AUTEUR

Une lecture attentive du texte amène à penser que l'auteur était originaire de la région de Saint-Malo ou de la baie du Mont-Saint-Michel. En effet, sa langue semble plutôt influencée par le normand et il connaît parfaitement la topographie des pays de Dol et de Saint-Malo. Il connaît aussi quelques traditions de la Cornouaille, il est vrai, mais de seconde main, puisque chez lui la vieille Ahès (la

(38) Exemples : pute gent haïe (v. 561) ; chenaille (v. 729) ; gent de put lin (v. 3037) ; traistre matin (v. 3038).

*gwrac'h Ahès des gwerziou*) devient la « femme du vieil Hoès » (39).

Il est clair, par ailleurs, qu'il avait lu ou entendu la *Chanson de Roland*, la *Chanson d'Aspremont*, *Aliscans* et *Guitalin*, œuvres qu'il imite parfois de façon servile. Il était donc de culture « française ». Comme son poème, semble-t-il, est une « défense et illustration » de l'église de Dol, agrémentée d'emprunts aux légendes apocryphes et aux vies de saints bretons (40), on peut en conclure, sans grand risque de se tromper, qu'il était au service de l'archevêque de cette ville.

Joïon des Longrais a cru pouvoir l'identifier avec le jongleur Garin Trousebecœuf, dont il est dit dans une enquête de 1181 qu'il reçut « en viager de l'Archevêque Roland un champ » (41). Joseph Bédier (42) a démontré

(39) Sans doute peut-on reconnaître, dans « la femme Ohès le vieil Barbé », la princesse Ahès à qui le folklore breton attribue la construction des voies romaines appelées *henchou Ahès* (cf. E. 1, p. LIV-LVI ; F. Lot, « Le roi Hoël de Kerahès, Ohès le vieil barbé, les « chemins d'Ahès » et la ville de Carhaix », dans *Romania* XXIX, 1900, pp. 380-402).

(40) C. F., p. 905 : « Remarquons que saint Corentin est du IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles (375-460) ; que saint Samson a sa plus grande activité entre 548 et 566 ; et que les dates de saint Malo sont : environ 590-640. Mais la recherche de l'exactitude n'est pas toujours ce qui caractérise un auteur de chanson de geste. »

(41) E. 1, p. XLII-XLIV.

(42) L. E., II, pp. 102-103, note 2.



depuis que ledit archevêque ne pouvait être que Roland II (1093-1107) : notre poème serait alors plus ancien que les Chansons qu'il imite. Il faut donc renoncer à voir dans ce Garin l'auteur de notre texte.

### ITINERAIRE

Ainsi que l'a soutenu Joüon des Longrais (43), dont nous résumerons ici l'exposé, l'auteur de *La Chanson d'Aiquin* a localisé les différents épisodes de son récit avec une telle précision qu'il est possible de suivre sur une carte les déplacements des personnages et des armées (44). En effet, pour venir en Bretagne, Charlemagne et ses troupes traversent la Normandie et passent par Avranches, le Mont-Saint-Michel et Dol (cf. carte n° 1). Puis ils gagnent le Pays d'Aleth que le poète connaît parfaitement. La Tour d'Oreigle qui garde l'entrée du port est construite, nous dit-il,

(43) E. 1, p. LXXII-LXXXVIII.

(44) C. F., p. 914 : « L'épopée a même créé : pendant longtemps, un puits, situé dans ce que l'on appelle la cité d'Aleth, et disparu aujourd'hui, a porté le nom de « puits des Sarrasins ». »

« Sur une roche en ung petit pourprins »  
(vers 218. Pourprins = enclos).

Il s'agit bien évidemment d'une fortification sur les restes de laquelle fut bâtie en 1382 l'actuelle tour Solidor.

L'église Saint-Etienne que fonde l'empereur (vers 1070) correspond au village de Saint-Etienne (cf. carte n° 2). A l'époque où écrivait Joüon des Longrais, les habitants montraient encore derrière la chapelle du même nom « le charnier établi par Charlemagne » (45). Quelques vers plus loin, les Français dressent leur camp à Château-Malo (vers 1146). L'ermitage de Notre-Dame-sur-Rance dont la *Chanson* attribue la création à Ysoré (vers 1187) existe encore. C'est aujourd'hui une île devant Saint-Suliac (cf. carte n° 2). Il est par ailleurs clair que notre auteur avait attentivement observé les rives de la Rance en face d'Aleth. Il indique en effet que le niveau à marée basse n'a

« ... de lé (= de large)  
Plus d'un arpent » (vers 1342-1343).

L'expédition à Cézembre se fait à cheval (vers 1457-1462). La chose de nos jours est impossible, mais en a-t-il toujours été de

(45) E. 1, p. LXXVIII.

même ? Rien n'est moins sûr. En 1437 encore, l'île était entourée de prés « afferchés et payables à la coseigneurie de Saint-Malo » (46). Mieux, « Bili, un diacre de la cité d'Alet, qui devint peut-être évêque de Vannes il y a onze siècles, témoigna de l'existence d'un gué. On peut d'ailleurs voir par endroits, sous l'eau, les restes d'un chemin romain qui prend derrière le Grand-Bé et qui était encore utilisé au xv<sup>e</sup> siècle » (47).

Lorsque Charlemagne entreprend le siège d'Aleth, il installe son armée, est-il précisé, « devant la porte » (vers 1890). On peut en conclure que le poète situait ce camp entre l'Anse de Sainte-Croix et celle des Bas-Sablons (cf. carte n° 3). Plus tard, par un procédé fort peu chevaleresque, l'empereur fait empoisonner la source qui alimentait Aleth en eau potable (vers 2086-2088). Ici encore, selon Joüon des Longrais, l'identification est facile : il ne peut s'agir que de la fontaine qui se trouve à gauche en descendant vers le port, précisément dans la rue de la Fontaine (cf. carte n° 3).

En revanche, il est impossible de localiser Terzon, port au large duquel passe Aiquin en fuite vers la pointe Saint-Mathieu (vers 2150).

(46) Clotilde-Y. Duvauferrier-Chapelle, *Saint-Malo de l'Isle. Au pays d'Alet ou Clos-Poulet*. Saint-Maur-des-Fossés, 1982, p. 64.

(47) *Ibid.*

On ne connaît pas non plus de paroisse du nom de Gardaine, à un peu moins de deux lieues d'Aleth (48). Mais à cette distance se trouve précisément la mare Saint-Coulman (cf. carte n° 2), qui passait, au xix<sup>e</sup> siècle encore, pour cacher sous la surface de ses eaux une mystérieuse ville engloutie : « Tout le monde a entendu parler du mugissement lugubre qui semble sortir de cet abîme », écrivait en 1829 l'abbé Manet. « Le peuple l'appelle le *beugle* de Saint-Coulman et a forgé sur ce fait très réel mille contes » (49).

Quant au Bidon (50), sur les rives duquel est construite la ville de Gardaine, il tire son nom des *bidans* ou *biefs* qui traversaient la mare Saint-Coulman. Le château de Dorlet doit, bien entendu, être localisé à l'emplacement actuel du village de Dollet (cf. carte n° 2).

L'itinéraire suivi par l'armée chrétienne pour se rendre en Cornouaille est aussi précis : Charlemagne emprunte la voie romaine qui allait de Corseul à Carhaix (cf. carte n° 1). Au lieu de gagner directement le Menez-Hom où s'est réfugié Aiquin, les chrétiens font un détour par Nyvet, c'est-à-dire

(48) V. 2406 : « Ne furent mye bien de deux lieues alé. »

(49) *Etat de la Baie du Mont Saint-Michel*, p. 79. Cité par Joüon des Longrais. E. 1, p. LXXXII. Voir aussi en fin de volume la « Note sur la Mare Saint-Coulman ».

(50) V. 122 : Budon ; v. 773 : Bidan ; v. 2420 : Bidon.

par la forêt de Nevet entre Locronan et Douarnenez (cf. carte n° 1). Bien plus vaste autrefois, cette forêt s'étendait jusqu'au pied de la montagne. Les *Vies* de saint Corentin, saint Gwénohé et saint Ronan la mentionnent. Le texte lui-même confirme l'identification de Joüion des Longrais, puisque le roi païen se réfugie près de l'ermitage de saint Corentin. Plutôt que de la chapelle dédiée au saint près de Plomodiern, il s'agirait, selon l'éditeur de la *Chanson*, du manoir épiscopal du Menescop, sur le territoire de la même paroisse.

#### NOTE SUR LA TRADUCTION

Nous avons traduit *La Chanson d'Aiquin* à partir de la reconstitution qu'en a donnée Francis Jacques dans son ouvrage publié par le C.U.E.R.M.A. (51).

Conscients de la difficulté de l'entreprise, nous avons tenté de concilier la fidélité au texte (ce qui explique certaines maladresses)

(51) *Aiquin ou la Conquête de la Bretagne par le roi Charlemagne*. Edition du manuscrit 2233 de la B.N., avec introduction et notes par Francis Jacques. Publications du C.U.E.R.M.A., Paris, Champion, 1979.

et les exigences du goût moderne, notamment en ce qui concerne les temps des verbes.

Nous espérons que le public nous saura gré de mettre à sa disposition une version assez proche en définitive de celle qui fut jadis chantée sur les places et dans les châteaux. Peut-être percevra-t-il, sous leur habit contemporain, certains échos des vers composés voici près de huit siècles.

Afin de faciliter la lecture, nous nous sommes permis de substituer à la division en laisses (52) une division en chapitres correspondant aux grandes articulations du récit. Des cartes, des planches empruntées à Viollet-le-Duc (53) et de nombreuses notes (54) aideront à mieux comprendre « le plus ancien poème de langue française qui ait été composé au-delà du Couësnon, en terre bretonne » (55).

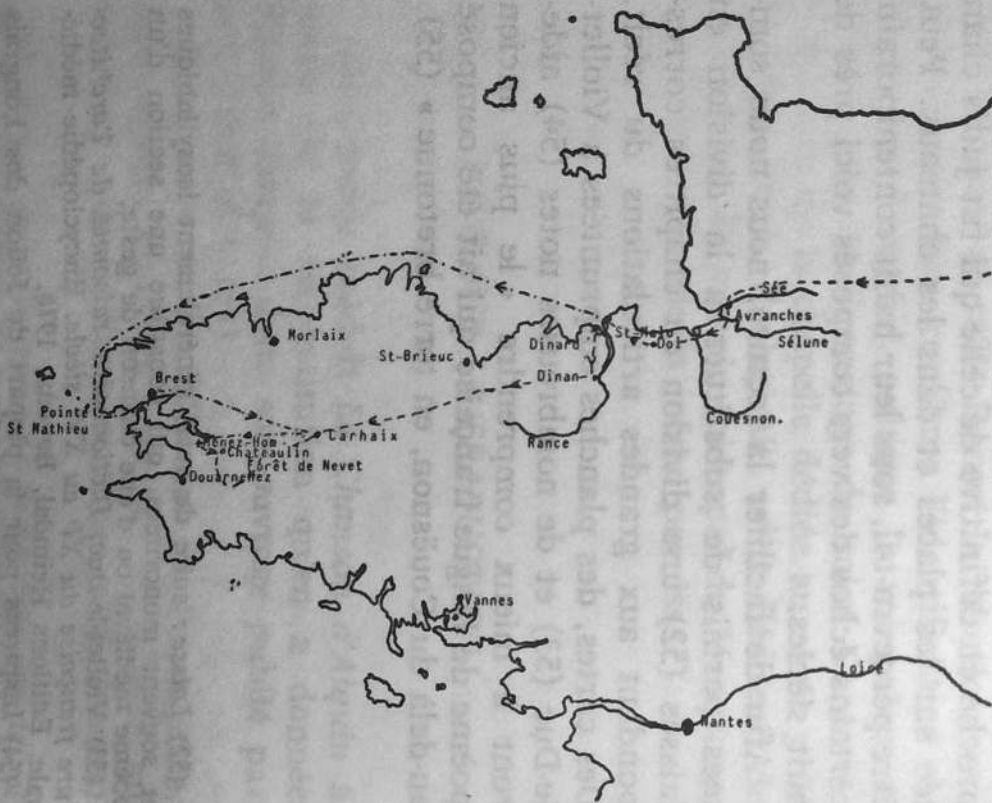
(52) *Laisse* : suite de vers, généralement isosyllabiques et souvent monorimes, qui constitue une section d'un poème médiéval ou d'une chanson de geste.

(53) Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*. Encyclopédie médiévale. Editions Heimdal, Bayeux, 1978.

(54) Inspirées pour la plupart de Joüion des Longrais ou de Francis Jacques, désignés respectivement par les sigles J.d.L. et F.J.

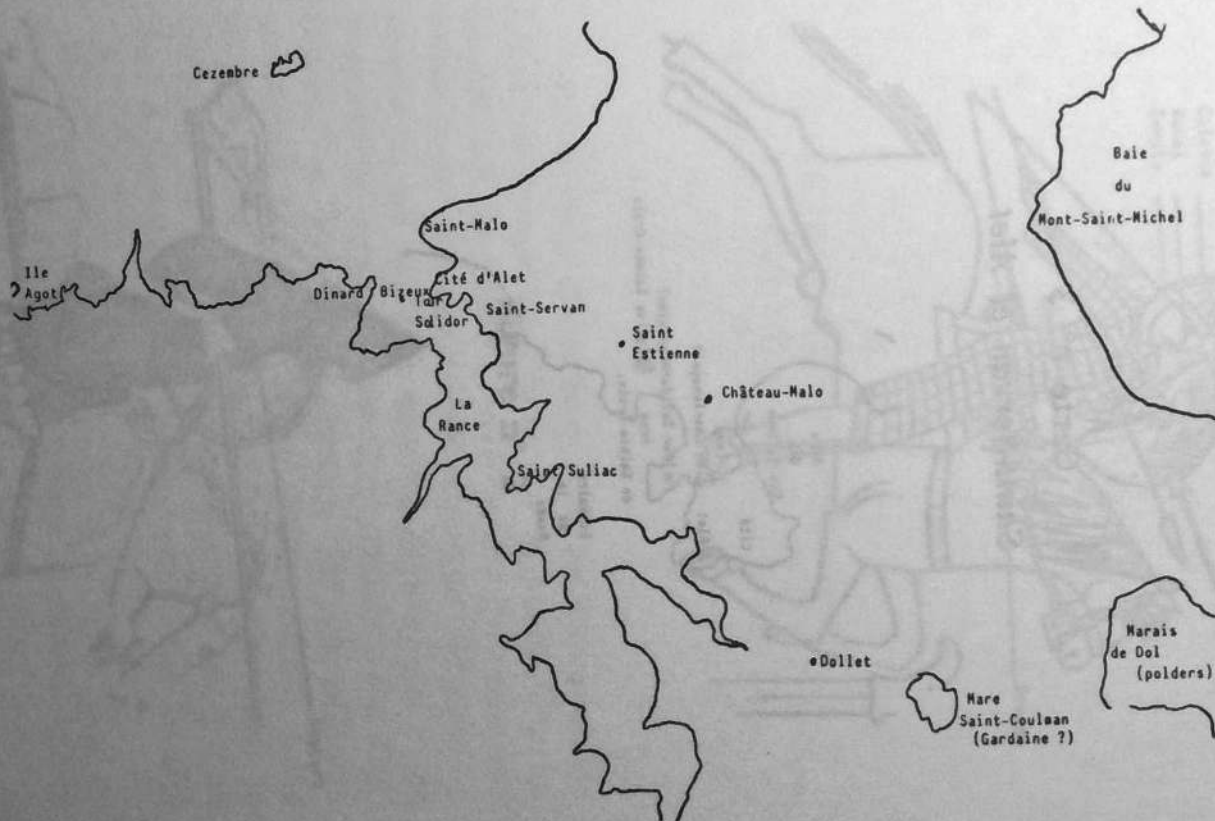
(55) Joseph Bédier, L. E., II, p. 103.

Carte n° 1  
*Itinéraire suivi par les deux armées*



- - - - Itinéraire de Charlemagne.
- . - . - Itinéraire d'Aiguin.

Carte n° 2  
*L'estuaire de la Rance, théâtre des combats*



Carte n° 3  
Saint-Servan et Alet



Figure n° 1

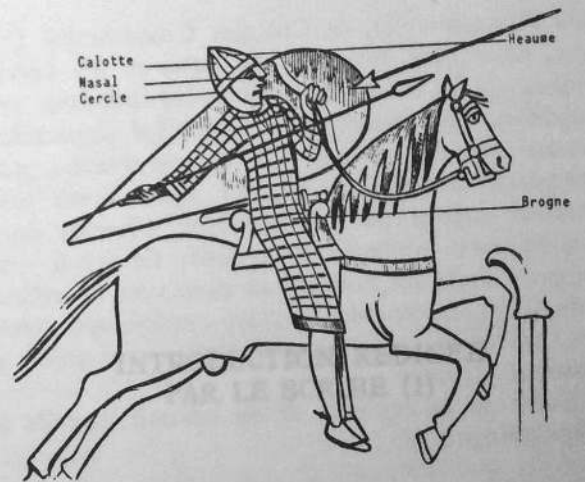


Figure n° 2



Figure n° 1



Figure n° 2



des Histoires (2), la Cronica Cronica (3), etc. pour bien imaginer l'époque et les circonstances de Charles, auquel les Bretons envoient des ambassadeurs pour lui demander secours; n'est ce que j'ai pu appréhender par les pièces du premier fascicule. Après avoir pris conseil auprès de ses notables, Charles leur donna une réponse favorable. Ce récit est rapporté dans un langage et avec une simplicité bien conformes à son caractère, plus animés par son conseil donné à

### INTRODUCTION REDIGEE PAR LE SCRIBE (1)

*Voici le récit d'une conquête du royaume de Bretagne Armorique, faite par le preux Charlemagne, roi de France, environ dix à douze ans avant son couronnement comme empereur, contre un roi sarrasin nommé Aiquin, qui avait possédé ce royaume pendant trente ans, Dol, Rennes et Vannes exceptées. De cet Aiquin, couronné à Nantes, il est fait mention dans le Chronique de Bretagne, au livre II, dans le chapitre consacré à la sépulture des chevaliers tués à Roncevaux. On pourra consulter la Mer*

(1) Cette rubrique se trouve au verso de la page de garde. Elle est probablement l'œuvre du dernier copiste.

des Histoires (2), la Cronica Cronicarum (3), etc., pour bien imaginer l'époque et les entreprises dudit Charles, auquel les Bretons envoyèrent des ambassades pour lui demander secours : c'est ce que j'ai pu apprendre par les pièces du premier feuillet. Après avoir pris conseil auprès de ses notables, Charles leur donna une réponse favorable. Ce récit est raconté dans un langage et avec une versification bien conformes à son ancienneté, plus estimables qu'une nouvelle rhétorique qu'on y pourrait ajuster.

Suite de la réponse et du conseil donnés à Charlemagne (4) :

(2) « Mer des Histoires » : ce sont les chroniques de Saint-Denis. M. le professeur Arveiller nous signale qu'à la B.N. se trouve une édition de ce texte publiée à Paris en 1488 (B.N. Rés. G. 688-689).

(3) « Cronica Cronicarum » : il s'agit de la *Chronique de Bretagne* d'Alain Bouchard, éditée pour la première fois en 1514.

(4) Ici commence le texte de la *Chanson*.

## CHARLEMAGNE AU SECOURS DES BRETONS

(Vers 1-34)

« Et s'il plaît à Dieu, le Vrai Créateur, nous vaincrons la race sarrasine, gagnant ainsi le paradis et la gloire.

— Seigneur, dit Naimès (1), partez sans tarder.

— Bien parlé ! » reprit l'empereur.

Charles appelle Fagon (2) le combattant, maréchal (3) et guide de l'armée.

(1) *Naimès* : conseiller et guide de Charlemagne. Il joue un rôle très important dans la *Chanson*.

(2) *Fagon* : ce personnage accompagnera Naimès à Cézembre (cf. p. 119 et suivantes).

(3) *Maréchal* : ce terme désignait soit l'officier chargé du soin des chevaux, soit le grand-officier commandant une armée.

« Présent, Sire », dit Fagon.

Alors le prince et les comtes montent à cheval. Quand l'armée se rassembla, personne n'en avait jamais vu de plus grande : ils étaient soixante mille combattants. Ils firent résonner leurs cors et leurs tambours ; droit vers la Bretagne, ils chevauchèrent avec fureur.

Charles chevauche avec sa grande compagnie, à travers la douce France (4) ils font route. Ils sortent du pays et traversent la Normandie. Jusqu'à la Sée (5) ils cheminent. Près d'Avranches, ville fortifiée, c'est là que s'arrête Charlemagne, dans une contrée dévastée. A Saint-Gervais le roi entend la messe que célèbre un noble évêque de sainte vie.

(...) (6) Cet évêque, qui avait nom Tiori, était né en France dans la cité de Soissons. Après la messe, ils ne s'attardent pas à faire des discours. Charles part en compagnie de Naimés. Avec eux ils ont maints valeureux guerriers. La grande armée chevauche à vive allure. A l'avant-garde le duc Naimés et Fagon la

(4) *France* : au sens étroit : l'Île-de-France.

(5) *Sée* : rivière côtière de la baie du Mont Saint-Michel. Elle se jette dans la baie près d'Avranches.

(6) Les vers 22 et 23 répétant les vers 20 et 21, nous avons préféré les supprimer. Voici quelle en serait la traduction : « L'empereur Charles entend la messe dite par un noble évêque qui était homme très sage. »

guident. Au Mont s'en va le bon roi de Soissons (7) ; à Saint-Michel il va faire sa prière. Il y présente une offrande très riche et très grande : il offre un marc (8) d'argent et un mangon (9).

#### ARRIVÉE DE CHARLEMAGNE À DOL

(Vers 20-23)

Alors l'empereur descend jusqu'à la ville  
monté à cheval et s'appuie à l'arc. Le roi  
se met en route sans discuter, faisant résonner  
les cors de guerre et de luiton. Des voix qui  
sonnent l'écho ont lancés. C'est là que  
s'arrête l'empereur l'empereur l'empereur  
héraut (1), maître (2), maître (3)  
lance et mangon (4) mangon (5) mangon (6)

(7) Titre décerné par l'auteur à Charlemagne. Soissons était l'une des villes importantes de son Empire.

(8) *Marc* : ancienne mesure de poids, équivalant environ à 245 grammes.

(9) *Mangon* : monnaie d'or.



## ARRIVÉE DE CHARLEMAGNE A DOL

(Vers 35-164)

Alors l'empereur descend jusqu'à la grève,  
monte à cheval et s'appuie à l'arçon. L'armée  
se met en route sans discuter, faisant retentir  
les cors de cuivre et de laiton. Des cors qui  
sonnent l'écho est immense. C'est là que vous  
auriez pu voir maint destrier d'Aragon, mainte  
bannière (1), maint beau gonfanon (2), mainte  
lance et maint haubert (3) brillant, et maint

(1) *Bannière* : drapeau féodal. C'était une draperie longue et étroite, attachée à une hampe d'abord par le côté le plus court, puis au XIII<sup>e</sup> siècle, par le plus long.

(2) *Gonfanon* : enseigne d'étoffe attachée à la lance.

(3) *Haubert* : cotte de mailles se terminant vers le haut par un capuchon, de mailles lui aussi, qui se laçait au heaume (cf. fig. n° 1).

écu peint d'un lion. Ils chevauchent par la grève et le sable, et passent la Sélune (4) et le Couësnon (5) : ce sont deux rivières qui séparent les Normands et les Bretons. Jusqu'en Bretagne ils ne font nulle halte, à Dol ils s'en vont tout droit. C'était une cité dont le vaillant archevêque pouvait porter les armes contre la race de Mahomet. Charles s'en va prier saint Samson (6). Le roi et les guerriers implorent Dieu : qu'il leur remette leurs péchés et qu'il leur donne de la force contre la race de Mahomet ! Là se trouvaient maints chevaliers bretons, des comtes et des ducs, et maints valeureux guerriers. Les Sarrasins (puissent-ils ne jamais en obtenir le pardon !) ont pris à chacun d'eux sa demeure, pendant qu'ils étaient en Saxe (7) avec Charles.

De ces guerriers je veux faire mention, dire où ils sont nés et comment ils s'appellent : parmi les plus vaillants qu'en cet écrit nous

(4) *Sélune* : rivière côtière qui se jette dans la baie du Mont Saint-Michel.

(5) *Couësnon* : rivière côtière qui se jette dans la baie du Mont Saint-Michel, non loin de Pontorson, et forme la frontière entre la Bretagne et la Normandie.

(6) *Saint Samson* : saint auquel est dédiée la cathédrale de Dol-de-Bretagne.

(7) *Saxe* : allusion à la *Chanson des Saisnes* (= des Saxons). Il semble que l'auteur se soit inspiré de l'ancienne version plutôt que du poème de Jean Bodel.

trouvons, il y avait Mgr Conan de Léon (8). De Léon il y avait aussi Richardel et Guion, et Merien de Brest, homme digne et loyal, et Messire Aray, baron de Menez ; Théhart de Rennes qui portait sur son écu un dragon vermeil en guise de lion ; et Tïori et son neveu Salomon, qui depuis tint (9) la région de Bretagne : il fut roi et seigneur du royaume entier, de nombreux peuples lui étaient soumis (10). Avec Charlemagne, depuis, il se trouva en Aspremont (11). Il y avait aussi Messire Yves de Cesson (12), un château très fort et très redoutable, car la mer le borde étroitement sauf d'un côté (le peuple d'Aiquin s'en empara par trahison, car il ne s'y trouvait que peu de défenseurs, sinon le lignage de Mahomet n'y

(8) *Conan de Léon* : selon J.d.L., le nom Conan employé ici provient de la légende bretonne de Conan Mériadec ; celui-ci aurait été l'un des chefs des Bretons insulaires émigrés dans la péninsule armoricaine à la fin du IV<sup>e</sup> siècle.

(9) *Tenir* signifie au Moyen Âge : « posséder, avoir sous sa domination ». Salomon (Salaun) fut roi de Bretagne de 857 à 874.

(10) Autre traduction possible : « Nombreux étaient ses sujets. »

(11) *Aspremont* : chanson de geste composée à la fin du XII<sup>e</sup> ou au début du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle tire son nom du massif d'Aspromonte en Calabre, théâtre des combats qui opposent Charlemagne au Sarrasin Agolant.

(12) *Yves de Cesson* : on ne connaît pas de personnage historique portant ce nom. Le Cesson dont il s'agit ici désigne peut-être la localité située sur l'embouchure du Gouët, non loin de Saint-Brieuc.

serait point entré !). Et il y avait aussi Hamon de Morlaix (13), Hoès de Carhaix à la blanche moustache : il était très vieux, nous le trouvons indiqué dans le texte ; de Daoulas, le comte Morin le Breton ; de Saint-Pabu, Excomar le sage (14) et Messire Eon de Servan-Chateillon (15) : son château est au bord de la mer, il a un très beau donjon que bâtit Serain avant que Jésus-Christ ne prît chair, lui qui souffrit la Passion sur la Sainte Croix pour nous racheter. Agot s'y trouvait, qui portait un pennon (16). Il était originaire d'une île que la mer encercle de toutes parts : nul homme n'y entre s'il n'a d'aviron. Il avait là une maison forte : elle était faite de pierre, de chaux et de sable ; elle était très bien protégée. Je ne veux pas ici vous faire un trop grand discours : il y en avait tant qu'on ne peut les nommer. Ils résidaient tous là (17) avec l'archevêque de Dol, un homme digne et loyal.

Ce dernier se présente devant le roi Charles,

(13) *Hamon de Morlaix* : plus loin (v. 756), ce Hamon est présenté comme « le seigneur et le protecteur de Morlaix. »

(14) Nous avons traduit « prodon » par « sage ». Le « prud'homme » du Moyen Âge désigne à la fois l'homme de valeur, l'homme sage et loyal, et aussi, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, l'homme expert dans un domaine déterminé.

(15) *Servan-Chateillon* : lieu non identifié.

(16) *Pennon* : petit drapeau triangulaire que l'on fixait à l'extrémité de la lance.

(17) *Là* : à Dol.

à ses pieds il s'agenouille ; devant tous il formule sa plainte, jamais en Bretagne on n'en entendit de plus véhémement ! Il en appelle au roi et s'adresse à lui en ces termes : « Sire, dit-il, que Dieu vous accorde son pardon ! Sauf vous, cher souverain, nous n'avons pas de vrai seigneur, excepté Dieu qui souffrit la Passion, et le Pape à qui nous obéissons. A vous je me plains d'Aiquin, le roi félon et de ses gens (puissent-ils ne jamais obtenir de pardon !) : ce sont Grimouart et Doret le félon ! Ce Grimouart, qui est vraiment un ignoble scélérat, se trouve à Dinard avec une redoutable garnison. On ne peut l'attaquer que d'un côté, car la mer le protège de toutes parts. Il y a là, derrière, sur le rocher, Clarion et son cousin Grihart, Florion, Avisart, Corsabron et Neiron, et tant d'autres qu'on ne saurait les nommer. L'autre prince, qui s'appelle Doret, tient Gardaine (18), sur la rivière du Bu-

(18) *Gardaine* : ville légendaire localisée sur le Budon et qui aurait été engloutie dans la Mare Saint-Coulman près de Dol (cf. carte n° 2). D'après L. Langouet, in *Histoire de Saint-Malo et du pays malouin*, p. 36 : « Le retranchement de Gardoine, ou Gardaine, situé par le texte à deux lieues d'Alet, près du village de Doslet (en Châteauneuf)... est facilement identifiable avec le grand retranchement, très visible actuellement, subsistant dans la zone vaseuse de l'anse de Vigneux en Saint-Suliac, au sud du Mont Garot. »

don (19). C'est une riche cité, telle qu'on n'en vit jamais ; il n'y en a pas de plus belle d'ici à Adiron (20). A l'intérieur se trouvent maint Sarrasin félon, et maint païen, maint Turc, maint Esclavon. Ils ont plusieurs fois attaqué ce château-ci, mais ils n'y firent pas de dégâts valant un éperon : jamais ils n'en brisèrent ni mur ni bloc de pierre. En revanche, ils ont tué un grand nombre de mes hommes, et moi des leurs : je refusai toute rançon. Ils ont grandement ravagé ma terre. En Quidalet se trouve Aiquin le félon, il y adore Tervagant (21) et Mahomet, qui insultent Jésus-Christ et son Saint Nom. Il a mis toute la Bretagne sens dessus dessous : il tient les villes, les donjons sont à lui. Voyez ici les princes de cette région, qui de leur terre n'ont pas même la valeur d'un bouton. Vous les avez menés contre le fils de Justamon (22). C'est pourquoi ces guerriers ont perdu leurs terres. Secourez-les, pour Dieu et son Saint Nom, et donnez-leur maintenant leur salaire ! Si n'avaient été avec moi

(19) *Budon* (ou Bidon, Bidan) : petite rivière « qui sert à l'écoulement des marais de Dol. On lui donne aujourd'hui le nom de Bief Jean dans la partie qui s'étend entre Lillemer et le pont de Blanc-Essai, où elle se jette dans la baie de Cancale » (E. 1, p. 140).

(20) *Adiron* : pays imaginaire.

(21) *Tervagant* : dieu des Sarrasins, selon les auteurs de chansons de geste.

(22) *Le fils de Justamon* : Guiteclin, roi des Saxons, le Witikind historique (C. F., p. 908).

Ripé (23) et Salomon, Baudoin et Richer son compagnon, Tïori et les autres guerriers, les païens auraient depuis longtemps passé le Couësnon ! Le roi Aiquin a juré par Mahomet qu'il conquerra votre royaume entier, que d'ici en France il ne s'arrêtera. Il dit qu'il prendra Orléans et Laon, Paris et Chartres, Saint-Denis et Soissons. Il ne laissera ni ville ni région où il n'établisse Tervagant et Mahomet. Dans Oreigle (24) il vous mettra en prison, là il vous mettra en grande captivité. Voilà ce dont se vante Aiquin le lion cruel ! »

Charlemagne répond avec douceur : « Que Dieu me protège, par Son Très Saint Nom ! S'il lui plaît, nous les écraserons, et, par une bataille, tous nous les déconfirons ! »

A son armée il dit : « Conseillez-moi, guerriers. »

L'archevêque répond : « Nous vous conseillerons bien. »

(23) *Ripé* : peut-être Erispoé ?

(24) *Oreigle* : donjon situé à l'emplacement de la tour Solidor.

AMBASSADE A AIQUIN

(Vers 165-434)

L'archevêque se lève, et parle en homme instruit : « Juste empereur, faites silence, écoutez-moi ! Si cela vous plaît, vous prendrez une bonne décision. Choisissez des messagers, envoyez-les au roi, et faites-lui dire qu'il reçoive le baptême. Que s'y rendent Ripé de Dol, qui a une bonne réputation, Baudoin, Richer l'instruit, et Tïori qui est bien éduqué et sait parler avec courtoisie. Par ceux-ci le message sera bien transmis au roi Aiquin, le vil renégat. S'il refuse, attaquez-le hardiment dans la cité qu'il tient par grand péché. Je vous accompagnerai, soyez-en sûr, avec trois mille guerriers portant

des heaumes (1) verts enrichis de bijoux, tous bons chevaliers bretons de grand renom, que les Sarrasins, les vils renégats, ont chassés tout vifs de leurs terres. Mais je les ai réconfortés ici, et s'il plaît à Dieu, par nous ils seront vengés ! »

L'empereur dit : « Voilà qui est parler en homme instruit. »

Le noble empereur fait rédiger une lettre, qui est sur-le-champ remise à Ripé. Les quatre comtes se préparent : ils revêtent leurs hauberts, lacent leurs heaumes, ceignent leurs épées et saisissent leurs épieux (2). Sans plus tarder, ils enfourchent leurs montures et partent en rang, botte à botte.

Ripé s'en va, accompagné de Richer et de Tïori, et de celui de Vannes, le courtois Baudoin. Les païens maudits avaient chassé et exilé ce dernier hors de sa terre. Alors les valeureux messagers chevauchent par plaines, par terre et par landes, vers Quidalet la cité seigneuriale. C'est une bonne cité, bâtie au temps jadis. Avant que de la Vierge naquît Dieu qui pour son peuple fut mis sur la Sainte

(1) *Heaume* : casque de forme conique. Il se composait essentiellement de trois parties : la calotte, le cercle, le nasal (cf. fig. n° 1).

(2) Peut-être l'auteur a-t-il en vue un « épieu », c'est-à-dire une sorte de bâton garni de fer. Mais le mot était souvent synonyme de « lance » dans les chansons de geste.

Croix, le roi Dayres, qui était très puissant, la bâtit. Elle n'est close ni de bois ni de pieux, mais de forts murs liés à la chaux, avec de claires demeures, avec des escaliers tournants, et de grandes salles sur des piliers bien plantés. La mer bat tous les jours ses fondations, sauf d'un côté, vers Bise (3), comme le précise le conte. Là se trouvent la porte et le pont tournant par où l'on pénètre dans le pays. Le portail est à voûte bien construite. La grand-porte est de cuivre moulé et le pont de fer, comme toute la poterne (4). Près du port, vers les retranchements de bois, entouré d'un petit enclos, se dresse, sur une roche, un fort donjon, à quatre étages bien faits et bien construits. Les solides murs joints à la chaux ont cinq pieds de large, et cinquante-six de haut. La fortification est si bien faite que je ne vois comment il pourrait être pris, si Dieu ne s'en inquiète, le roi de Paradis ! En effet, au-dessus le donjon est voûté ; les pierres sont jointes de bon ciment, toutes de marbre fin, plus blanc que fleur de lys. Ce donjon est très riche et de grand prix, nul homme vivant n'en vit

(3) *Bise* : selon J.d.L. (E. 1, p. 223), ce nom désignerait « une contrée située en avant de la presqu'île d'Aleth, entre les rochers de Bizeux et la grève des Bas-Sablons » (cf. carte n° 2).

(4) *Poterne* : porte donnant sur le fossé.

jamais de plus fort. Aiquin de Nort Pays (5) l'aimait beaucoup. L'impératrice et lui y venaient souvent, pour s'y divertir et prendre leur plaisir. Les Sarrasins l'appellent la Tour Aiquin. Là se trouve la prison où sont mis les captifs, c'est là que les mettent les païens quand ils les ont pris : il y a de nombreux prisonniers et prisonnières, des chrétiens qui sont nés dans le pays. Un puissant seigneur s'y trouve, avec de bons serviteurs, armés, vêtus de fer, qui gardent le port jour et nuit. Les nefes marchandes, les barges et les navires de guerre rapides y viennent de pays très lointains et apportent le poivre et le cumin, les tissus de soie, de mustablet (6), de samit (7), de cendal (8), la pourpre et les étoffes de grand prix, d'autres richesses enfin que je ne saurais compter et dont le roi Aiquin est abondamment pourvu.

Au milieu de la ville, s'élève un palais ancien, dont les colonnes sont de marbre bis, avec de l'or d'Arabie bien travaillé et bien poli. On y a placé un siège, avec des pierres, des cuivres, des améthystes, des émeraudes, des rubis et

(5) *Nort Pays* : ce nom montre clairement que les « Sarrasins » de *La Chanson d'Aiquin* sont des Normands.

(6) *Mustablet* : étoffe de luxe d'origine orientale.

(7) *Samit* : tissu de soie lamé d'or ou d'argent, comparable au brocart.

(8) *Cendal* : étoffe de soie, de couleur rouge ou bleue.

des saphirs. Quatre escarboucles (9), rouges comme braise, jettent une telle clarté dans le palais seigneurial qu'il y fait aussi clair la nuit que le jour. Sur ce siège de grand prix, est assis le roi Aiquin. A côté de lui prend place l'impératrice : jamais il n'y eut plus belle femme en aucun pays ! Le roi est très vaillant et fort audacieux, il a la barbe blanche, la tête chenue. Une large couronne surmonte son visage. Il vous aurait fallu chercher longtemps pour trouver Arabe plus félon ! Il tient au poing un javelot poli dont le manche est d'or et d'argent bien travaillés. Le roi l'a apporté de son pays. Avec lui il y a quatre cents Arabes, vêtus de mustablet et de samit.

Maintenant je vais vous parler des nobles messagers : sur leurs rapides coursiers ils chevauchent jusqu'à Quidalet et entrent dans la cité. Ils vont tout droit au palais. Sous un grand laurier feuillu, ils descendent au milieu des Arabes. Dans le palais ils pénètrent par les degrés. Devant Aiquin s'arrêtent les marquis. Ripé, le bien appris (10), prend la parole. Il salue Aiquin puis l'impératrice :

« Que le Seigneur Dieu qui créa le paradis

(9) *Escarboucle* : pierre précieuse rouge foncé, très brillante. C'était une des pierres les plus estimées au Moyen Âge. On lui attribuait des propriétés extraordinaires.

(10) *Bien appris* : bien éduqué, instruit, cultivé.

et établit tous les biens par le monde, qui sur la croix fut mis pour son peuple, qui fut transpercé de longs clous aigus et de la lance dont Longin le frappa, qui fut couché et placé dans le Sépulcre, qui ressuscita de la mort à la vie le troisième jour, comme c'est la Vérité et comme je le crois, que le Seigneur sauve et protège Charles de Saint-Denis (11), Ripé de Dol, Richer et Tïori, Hernoul de Flandres, Bernard et Baudoin, et tous ceux qui à Dieu s'en sont remis ! Et que le roi Aiquin soit sauvé aujourd'hui par son Dieu, Mahomet le misérable, l'impuissant, qui n'a pas plus de pouvoir qu'un chien mort ! »

Aiquin l'entend, la colère l'envahit. Il baisse la tête, détourne le visage ; il éprouve une si grande douleur que c'est tout juste s'il ne meurt de rage ! En son poing il tient un javelot poli ; il en frappe Ripé, le bon marquis de Dol. Sous l'aisselle il lui enfonce le dard. L'acier est arrêté par la cotte (12) : Dieu le protégea, il ne fut pas atteint. Les Sarrasins attaquent, ils chargent les Français.

A ce moment précis, les comtes eussent été tués, aucun des quatre n'en eût réchappé, que

(11) *Saint-Denis* : les rois de France étaient sacrés dans la basilique de Saint-Denis.

(12) *Cotte* : le texte porte : « A la chemise est luy acier fermis » (v. 301). Il s'agit, bien entendu, d'une « chemise de mailles », d'où notre traduction.

je sache, si l'impératrice n'était intervenue. Jamais il n'y eut plus belle dame en aucun pays ! Elle avait le corps gracieux, mince et svelte, le visage plus blanc que fleur de lys et rouge comme rose précieuse : sa blancheur était relevée par le vermeil ; elle était si belle que je ne saurais l'exprimer ! Elle était vêtue d'un bliaut (13) de samit, et d'un manteau de grand prix, très riche : il était fourré de petit-gris (14), les tissus étaient cousus d'or d'Arabie, ornés de nombreuses gemmes, de bons rubis et de saphirs, qui valaient plus de cent marcs massifs. Elle portait une large couronne. Quand elle vit le roi en colère, elle l'embrassa et lui sourit.

« Seigneur émir, dit la dame au clair visage, par Mahomet qui protège le monde, des messagers loyaux doivent dire ce qu'il leur plaît, car c'est le roi Charles qui vous les a envoyés : ce serait un outrage qu'ils soient tués. Un messenger ne doit en rien être maltraité, il faut donc les écouter et les entendre. »

Aiquin dit : « Dame, qu'il en soit fait selon vos désirs. »

Vers les messagers le roi tourne son visage,

(13) *Bliaut* : tunique de dessus, longue, avec des manches, brodée au col et aux poignets. Hommes et femmes portaient ce genre de vêtement.

(14) *Petit-gris* : fourrure importée de Russie, très prisée au Moyen Age. Elle provenait d'une variété d'écureuil.



il les interpelle, il leur parle ainsi : « Nobles messagers, prêtez attention à mes paroles. Il y a bien trente ans que j'ai conquis la Bretagne, et que je devins roi puissant à Nantes. J'y ai porté une large couronne. Il s'y trouve encore des gens de mon pays, de mon lignage, de mes amis sincères, qui me la gardent et y sont établis. Depuis ce temps, sachez-le bien, jamais je n'ai été attaqué par un chrétien. Vous êtes bien fous d'être venus ici sans m'en avoir demandé l'autorisation ! Cependant, vous ne serez pas contredits : vous pouvez maintenant dire tout ce qu'il vous plaît.

— Vous m'écoutez donc, dit Ripé le marquis. Seigneur émir, riche roi puissant, tu es bien malade, puisque tu n'es ami de Dieu. Crois en la loi qu'établit Jésus-Christ, tu seras sauvé et tu auras le paradis. Sers Charles, le roi de Saint-Denis : dans le monde entier il n'est roi si puissant. Il vient ici, sois-en bien sûr ; il est déjà, sache-le, entré dans ce pays. Il est à Dol, la cité seigneuriale, accompagné de cent mille hommes vêtus de fer, de dix-sept très puissants. Ici même par eux tu seras attaqué, toi et ton peuple : tu seras réduit en esclavage. Voici une lettre que Charles t'a envoyée. »

Ripé la tendit à l'émir qui la prit. Celui-ci était instruit, car il avait fait des études. Il lut

la lettre, et se mit à rire. Plein de colère, il s'adressa aux messagers :

« Seigneurs, dit-il, prêtez attention à mes paroles. Votre roi Charles ici m'a requis d'abandonner Mahomet le puissant pour adorer vos mauvais dieux perfides. Vrai, je n'en ferai rien ! Je conserverai toujours ma foi, et jamais je n'abandonnerai Mahomet ! Si vous m'assiégez dans ce pays, vous ne verrez pas quatre jours pleins, en vos campements vous serez tous frappés de stupeur. Je prendrai le roi de France mort ou vif, et dans Oreigle je l'enverrai captif. Cette terre sera mienne pour toujours. Mon ancêtre en fut longtemps le possesseur, à l'époque de Clovis l'ancien. Le pays de France s'appelait Gaule au temps où les Turcs s'y trouvaient. Je tiens la Bretagne, et je la tiendrai toujours, forteresses, châteaux et plessis (15), Nantes la belle, la cité seigneuriale, et cette ville que j'aime et estime beaucoup : non, jamais de sa vie il n'en aura la possession ! Allez-vous-en, chers amis messagers, dites à Charles, le roi de Saint-Denis, que jamais il n'aura ce pays. Au contraire, je le tiendrai, et Orléans, et Paris, et je me ferai couronner à Saint-Denis. Et s'il n'y avait eu notre impératrice, la noble dame que j'aime et

(15) *Plessis* : lieu fortifié, défendu par de robustes palissades faites de troncs d'arbres.

estime tant, sachez bien que vous seriez morts ; jamais aucun de vous ne serait sorti vivant ! »

Ripé l'entend ; il en est profondément irrité. Il sort du palais, sans prendre congé, et tire du fourreau son épée à la lame polie. Devant la porte il tue un Norrois, Baudoin en tue un autre, Tïori un troisième, Richer un quatrième, puis ils partent.

De la ville sortent nos quatre marquis. Ils piquent les chevaux de leurs éperons polis. Le tumulte s'accroît, ils chargent les païens. Aussitôt ces maudits les poursuivent. Jésus-Christ, notre Dieu, fit alors un très grand miracle : il fit se lever un nuage sur ses ennemis qui perdirent nos Français de vue, selon sa volonté. Quand ils ne les virent plus, ils en furent désespérés.

Les Arabes montent sur une hauteur, ils voient l'enseigne du roi de Saint-Denis, qui vient de Dol. Il y a beaucoup d'hommes en armes, de riches enseignes couleur de pourpre et de safran, et maint destrier rapide et impétueux. Les païens les voient venir prendre leur pays : « Charlemagne, font-ils, sois maudit ! Avant que tu ne t'en ailles, tu te verras captif, tu resteras avec nous en ce pays, tu seras enfermé à Quidalet, dans la prison d'Aiquin le puissant. Tes possessions nous feront un fort riche butin ! »

Laissons à présent les païens maudits ! Je

vais vous parler du bon duc Tïori, de Ripé, le bon marquis de Dol, de Baudoin, de Richer le noble : les bons chevaux de prix ont tant couru qu'ils n'ont pas dévié jusqu'à l'endroit où se trouve Charlemagne. Quand il voit ses messagers, il leur demande :

« Avez-vous trouvé Aiquin de Nort Pays ?

— Oui, vraiment, seigneur, lui dit Tïori. Nous avons bien remis votre message. Mais l'orgueil d'Aiquin est grand, je vous le garantis : il ne vous estime pas un sou parisis ! »

#### SIEGE DE QUIDALET (AN 754)

Charlemagne l'entend, et par deux fois il soupira. Mais le voit, sourit, et lui parla de bon sens : « Juste empereur, ne voyez pas d'angoisse ! Chargez, battez, courez vos ennemis. Qu'on avertisse promptement le roi Aiquin dans Quidalet, la cité seigneuriale ! Nous n'en partirons pas avant qu'il soit mort ou prisonnier, tué ou vaincu, ou cédé au pays.

— Mais, dit Charles, avez-vous déjà vu nos drapeaux tout les jours de bon conseil ?

— A nos succès, ils aperçoivent leurs ennemis. « Dieu, dit Charles, est qui jamais se trompe.

... C'est bien ce qu'il faut...  
... le roi Aiquin dans Quidalet, la cité seigneuriale !  
... nous n'en partirons pas avant qu'il soit mort ou prisonnier, tué ou vaincu, ou chassé du pays.

### SIEGE DE QUIDALET

(Vers 435-840)

Charlemagne l'entend, et par deux fois il soupire. Naimés le voit, sourit, et lui parle en homme de bon sens : « Juste empereur, ne soyez pas chagrin ! Chevauchez, seigneur, contre vos ennemis. Qu'on assiège promptement le roi Aiquin dans Quidalet, la cité seigneuriale ! Nous n'en partirons pas avant qu'il soit mort ou prisonnier, tué ou vaincu, ou chassé du pays.

— Naimés, dit Charles, soyez béni ! Vous me donnez tous les jours de bons conseils. »

A ces mots, ils aperçoivent leurs ennemis. « Dieu, dit Charles, toi qui jamais ne mentis,

ces gens que voilà ressemblent à des Sarrasins.

— C'est bien ce qu'ils sont, seigneur, lui dit Baudoin. De Quidalet ils nous ont poursuivis jusqu'ici. Ils nous auraient tués, coupés en morceaux et occis, s'il n'y avait eu Dieu, le roi de Paradis : par sa volonté il nous a sauvés de la mort. Seigneur empereur, qu'on les attaque ! » Charlemagne répond : « Très volontiers ! »

Richard et Tïori, piquant des deux, courent au combat. Ernoul de Flandres y court, et Garin, et le duc Naimés, l'écuyer Baudoin aussi, et les Bretons nés dans le pays : ils veulent se venger des païens maudits qui tiennent leurs villes, leurs châteaux, leur pays. Les chevaux courent à bride abattue. D'entre les autres s'est détaché un Norrois, un homme puissant : il est conseiller d'Aiquin. Au poing il tient un javelot poli. Sur son écu il frappe Ripé le marquis. Là où porte le coup il perce son écu. Le haubert était solide, il ne l'a pas abîmé le moins du monde. Il lui donne un grand coup, mais il ne l'a pas renversé, car Dieu, le roi de Paradis, ne le permit pas. Il ne lui a fait aucun mal ! Ripé en a honte vis-à-vis du duc Tïori, qui est près de là, il en est désolé. Il brandit la lance au gonfanon à carreaux, perce l'écu du païen, démaille le haubert, au milieu du corps il lui plante l'épieu. Il le jette à bas, mort, au milieu de la lande. Quand Ripé a tué le Sarra-

sin, il crie : « Montjoie ! » (1), le cri de ralliement de Saint-Denis.

Après Ripé, Tïori passe à l'attaque, puis le duc Naimés qui est preux et hardi, et Baudoin, et Richer le noble. Chacun des comtes tue un païen.

Des Sarrasins il n'en réchappe qu'un seul, qui s'enfuit vers la rivière comme il peut. Parmi les rochers le Norrois se cache, il marche jusqu'à la cité, où il se réfugie. Il monte au palais ancien. Par trois fois il s'incline devant l'émir Aiquin, puis il se plaint à lui en ces termes : « Emir, seigneur, noble roi puissant, s'il vous plaît, prêtez attention à mes paroles ! Charles de France, l'orgueilleux, nous a vivants emprisonnés : jusqu'à la Sélune il a conquis votre royaume. Il ne vous laissera ni terre ni pays, ni cité ni ville, ni bourg ni plessis. »

Aiquin l'entend, il ne plaisante ni ne sourit. « Ami, fait-il, que me dis-tu ? Charles n'a pas été assez fou ni assez hardi pour s'installer sur cette terre contre ma volonté ? Par Mahomet, mon dieu, le puissant, il ne verra pas quatre jours complets que je ne l'aie soit vaincu soit tué, qu'en ma prison il ne soit jeté, qu'en Oreigle je ne l'envoie captif.

— Par Mahomet, seigneur, lui dit l'Arabe.

(1) *Montjoie* : cri de guerre des chevaliers français. Il semble que le mot vienne du francique *mund-gawi*, littéralement « protection du pays ».

mes frères, mes parents, mes amis sont morts. Roi, chevauchez, vengez nos amis ! Si vous ne le faites, vous serez couvert de ridicule !

— Chevauchez, seigneur, dit l'impératrice. Lorsque je vins en ce pays, vous m'avez donné tout : Orléans et Paris, et France la belle, le royaume de Saint-Denis. Vous devez me livrer vivant le roi de France, pour l'envoyer au pays d'où vous êtes venu. Si vous ne le faites, vous serez déshonoré de votre vivant. Si vous le faites, vous serez mon ami, vous en tirerez grande gloire à jamais. Prends les armes contre ton ennemi (2) ; marche contre lui, tu agiras noblement : il prend tes armes et ravage les pays que tu as tenus plus de trente ans. »

Aiquin la prend dans ses bras et lui sourit : « Dame, dit-il, je ferai votre volonté. »

Mille trompettes retentissent à l'unisson. Alors ils se préparent et prennent leurs armes. Ils vêtent les hauberts, lacent les heaumes d'acier bruni, ceignent les épées aux lames polies, prennent leurs épieux, sautent sur leurs chevaux. Ils sortent de la ville sur leurs montures de prix. Il y a trente mille hommes en armes. Les gens de Nort Pays mènent grand bruit. Vers nos Français ils vont tous à leur

(2) Nous avons conservé ici le passage du « vous » au « tu » qui se trouve dans le texte. Un tel phénomène est fréquent au Moyen Age. Cf. L. Foulet, *Petite syntaxe de l'ancien français*. Editions Champion. Paris, 1958, p. 200.

gré. Ceux-ci s'approchent, pensant au combat. Prions Jésus, qui fut mis en croix, qu'il les aide contre leurs ennemis !

Trente mille hommes de la race païenne sortent de la ville (que le Seigneur Dieu les maudisse !). Ils sonnent du cor, grand en est le retentissement ! Cors et tambours mènent grand tapage : le bruit s'en entend de deux bonnes lieues. Les païens sont bien armés, la prairie resplendit d'or et d'argent. Ils sont pleins d'orgueil et de présomption ! Aiquin, le roi qui les trompe et les guide, eût été un homme de valeur, s'il eût cru en Marie, et en Jésus son fils, mais il n'en a ni la volonté, ni le désir, ni l'envie. Il aimerait mieux perdre la vie.

Droit vers l'avant-garde ils se dirigent, et Charles de son côté vient, sans perdre de temps. Il a une très grande armée et une fière compagnie ; Fagon le mène et le duc Naimes le guide. Les Bretons sont rangés dans leurs corps d'armée. Jusqu'à un tertre ils mènent les autres. Charles chevauche et son armée sort bien rangée. Ils vont vers les païens, l'infâme race haïe. L'archevêque (que Jésus le bénisse !) dispose d'une troupe importante formée de ses gens, qu'il a nourris. Il commande à notre armée et la supplie : « Pour Dieu, seigneurs, n'hésitez pas à frapper de grands coups sur la race haïe ! Celui qui mourra ici, son âme sera

accueillie au Paradis en la compagnie de Dieu ! »

L'archevêque (que Dieu soit son ami !), celui de Dol, le sage et le hardi, parla avec assurance ainsi à notre armée : « Seigneurs, par Dieu qui jamais ne mentit, frappez chacun des lames d'acier poli sur les Sarrasins, les traîtres maudits. Celui qui mourra ici, Dieu aura de lui pitié, et il sera sauvé, en vérité je vous le dis. L'empereur Charles nous a nourris, avec lui il nous a menés ici. Aidez Charles, par Dieu qui ne mentit, que le nom de Dieu ne soit ici déshonoré, ou le Saint Baptême bafoué et outragé ! Chacun de vous voit son ennemi. S'ils sont vainqueurs, nous sommes en piètre situation ! Battez vos coupes, criez à Dieu merci ! Je vous absous au nom de Dieu et au mien. »

Quand l'archevêque eut fini son discours, notre empereur mit pied à terre. Il se tourna vers l'Orient, et implora Dieu qui jamais ne mentit : « Dieu, dit-il, Père, au nom de Votre miséricorde, défendez-moi d'Aiquin mon ennemi, que mon royaume ne soit par lui affaibli, ni le Saint Baptême bafoué et outragé ! » Les Français lui répondent doucement ainsi : « Roi, disent-ils, n'ayez crainte, nous vous serons fidèles aussi longtemps que l'un de nous vivra. Chacun de nous sera preux et hardi. Soyez-en assuré : Aiquin est en piètre situation, et de la Bretagne il sera bientôt dessaisi.

— Seigneurs, dit Charles, grand merci à vous. Nous devons tous être parents et amis. »

Alors ils se sont tous armés et vêtus de fer, et notre roi aussi s'est équipé. L'écu au cou, il a sauté à cheval.

Le roi appelle un hardi chevalier : « Ami, dit Charles, va trouver Aiquin, et dis-lui que c'est à tort qu'il a pris cette partie de mon royaume. Qu'il me la rende, je lui pardonnerai, et qu'il croie en Dieu, je serai son ami. S'il ne veut le faire, dis-le-lui tout de suite : je ne partirai pas avant qu'il ne soit en mauvaise posture. Ou alors je serai mort ou affaibli auparavant, car jamais je ne fuirai le champ de bataille !

— Je le lui dirai », répondit l'autre.

Il s'en alla, n'ayant garde d'oublier. Au roi il transmit le hardi message : « Seigneur, dit-il, écoutez mes paroles. Le roi de France m'envoie auprès de vous. Il vient à vous, sachez-le bien, avec une armée si grande que jamais je n'en vis de telle. Par moi le bon vieux seigneur vous fait dire de croire en Dieu qui souffrit la Passion, et il aura grand-pitié de vous ! Si vous ne le faites, en vérité je vous le dis, sans aucun retard vous serez attaqué ! »

Aiquin l'entend, son sang bout. Au messenger le puissant roi répond : « Ami, dit-il, va au roi, dis-lui ceci : jamais je n'abandonnerai Mahomet, et jamais je ne servirai Jésus-Christ. Je lui fais savoir, dites-le-lui, cher ami, que

d'ici au soir tombé, demain, et le jour suivant, il me trouvera prêt à la bataille. On verra alors qui est couard et qui est hardi ! »

A ces paroles Tïori s'en retourne ; jusqu'à Charlemagne il éperonne son destrier arabe.

Dès que le messenger eut rejoint le roi, il lui dit et raconta l'orgueil et la fierté du roi Aiquin, et tout ce que celui-ci lui faisait savoir : « Jamais par lui Jésus ne sera adoré, il croira toujours en Mahomet, son dieu, jamais par vous il n'en sera détourné. Trois jours entiers vous le trouverez armé sur le champ de bataille, contre vous. Il ne s'en retournera pas avant le soir tombé. »

Charles répond très humblement : « Que le Roi de majesté nous aide, qu'il nous secoure, par sa grande bonté ! »

Le roi Charles rangea alors sa puissante armée, et sépara un corps de troupe de l'autre. C'est aussi ce que fit Aiquin, l'émir, car de combattre il avait très grand désir.

Notre empereur (que Dieu le bénisse !) fait ranger ses bataillons de façon redoutable, et sépare les corps d'armée les uns des autres. Aiquin ne veut pas ralentir les siens. C'est là qu'on aurait pu voir luire maint bon écu, et maint cheval crier et hennir ! Ils mènent un tel tapage qu'ils font frémir la terre. Naines

appelle Charles d'une voix forte (...) (3). A ces mots ils font retentir les trompettes, sonner leurs cors et résonner leurs trompes. Alors les Français s'avancent en grande fureur. Les Sarrasins n'ont garde de fuir, ils s'avancent vers les vaillants Français.

Aiquin sort du rang (Dieu le maudisse !). Il éperonne son cheval qui court avec grande ardeur. Il tient une hache et va frapper Morin. Il lui tranche le heaume, lui fait sauter la tête, à terre il l'abat. Il crie : « Maubrie » pour encourager ses hommes (c'est son cri de ralliement). Ils recommencent à attaquer les nôtres.

C'est là que vous auriez pu voir passer hardiment à l'attaque, couper pieds, poings, têtes, les morts trébucher les uns sur les autres ! Jamais en Bretagne, j'ose bien vous le garantir, il n'y eut bataille si acharnée. Les Bretons font mourir maints Sarrasins qui se sont emparés de leurs terres. Les Français (que Dieu les bénisse !) combattent avec force et avec fureur. Tout le jour, par leur ardeur la bataille devient plus âpre, jusqu'à vêpres, à l'heure où le soir tombe : ils veulent rester fidèles à leurs engagements.

Les Sarrasins veulent s'en retourner. De force ils emmènent trois cents Français, ils les

(3) « Il y a vraisemblablement une petite lacune ». E. 2, p. 219.

jettent dans leurs prisons, à croupir. Mais nos Français (que Dieu les bénisse !) entraînent avec eux mille Sarrasins. Charles se repose jusqu'à l'aube. Le matin venu, il fait armer ses troupes, car il veut retourner promptement au combat. Le roi Aiquin ne veut pas s'attarder. Dès l'aube, il fait sonner ses trompettes. Ils s'avancent en direction de nos Français.

De bon matin se lève le bon roi Charlemagne ; il est bien armé, ses troupes aussi. Aiquin menace de lui jouer un mauvais tour : il le tient pour fou d'être venu en Bretagne. Charles brandit son épée et déploie son enseigne. Il éperonne son cheval et se jette en pleine mêlée. Il frappe sans retard un païen, il perce son écu et entame son haubert, le fait tomber mort devant lui dans la plaine. C'était le seigneur de Cordoue, une terre lointaine. Charles prit à cette occasion un bon cheval, qui avait nom Coragne. Il n'y en avait pas de meilleur d'ici en Allemagne. Il rendit depuis grand service au bon roi.

Sous Vienne où la mêlée fut grande... (4) d'Olivier le capitaine et de Roland, qui mourut en Espagne.

Charles perdit des hommes dans ce combat. Quand le duc a poussé son cri de ralliement,

(4) Passage très altéré dans le manuscrit. Il est probable que l'auteur fait allusion à un épisode de *Girart de Vienne*.

pas un des Bretons ne se dérobe ni ne craint de bien frapper sur ces gens-là. L'archevêque frappe sans hésiter, lui qui est maître et capitaine des Bretons. Avec force il massacre et blesse ces païens. Avec force se défendent Aiquin et son armée.

Farouche fut la mêlée et très grande la bataille. Il y eut maints pieds coupés et maintes entrailles déchirées : jamais en Bretagne, je vous le dis sans erreur, il n'y eut de combat si grand ! Le duc Naimes tient l'épée qui taille. Ce qu'il atteint, aucune maille ne peut le défendre (5) : il le pourfend entièrement jusqu'aux entrailles. Maint Sarrasin y meurt et y tombe bouche ouverte. Il n'y a Français qui n'attaque les païens, ils font un grand carnage de Sarrasins. Maint Français abat morte la canaille. Se distinguent Aray, vicomte de Cornouaille, et les Bretons : pas un ne se dérobe.

Grande fut la bataille, et générale, et dure. Les champs et les prés résonnaient. Ceux de Bretagne se comportent fort bien. Ils désirent vivement se venger du roi Aiquin, le riche émir, qui les a dépossédés de la Bretagne.

Il y avait là le bon comte Ripé : il est comte de Dol, l'admirable cité ; Théhart de Rennes s'y est très bien comporté, et Messire Conan

(5) *Aucune maille ne peut le défendre* : le haubert était fait de mailles de fer entrelacées.



de Léon, le sage, qui sur son écu porte un lion doré ; et il y a aussi Messire Aray de Menez, et Baudoin de Nantes la cité, et Tiïori, le vaillant et puissant duc, celui qui de Vannes est duc et seigneur ; et Salomon, fils de son frère aîné, qui de Bretagne depuis tint la royauté, il en fut le seigneur et le roi couronné. Il y a Mérien de Brest le robuste. Il y a Agot qui est très redouté : dans la mer il a un château fort, nul homme n'y entre, ni par pont, ni par gué, car par la mer il est environné (6). Il y a Hamon, célèbre par sa beauté, le seigneur et le protecteur de Morlaix. De Carhaix, il y a Hoès le vieux barbu. Il y a aussi Eon qui n'a pas oublié de bien frapper sur les païens mécréants : Châtel-Serein lui appartient en toute franchise (7). Il y a Hubaut de la Fierté en personne, et Messire Turgis qui est très redouté ; et de Saint-Pabu, le célèbre Excomar. Il y en a beaucoup d'autres que je n'ai pas nommés.

Tous étaient avec le vaillant Ysoré (8),

(6) L'auteur songeait certainement ici à l'île Agot située à peu de distance de Dinard, en face de Saint-Briac (cf. carte n° 2).

(7) *Franchise* : le texte porte : « en équité », que Gaston Paris corrige « en quitée ». L'expression signifie : « quitte de toute redevance ».

(8) « On peut s'étonner de voir ce nom d'Isoré (connu surtout pour être celui d'un géant sarrasin fameux du

l'archevêque de Dol. Avec lui ils avaient déjà longtemps séjourné. Il leur donnait chevaux et armes en quantité, car il était souvent en butte aux attaques des Sarrasins et de Doret, un neveu de l'émir, qui tient Gardaine, l'admirable cité. Elle se trouve sur un fleuve détourné qu'on appelle le Budon dans la région.

Contre la ville il y avait un grand fossé creusé jusqu'à la mer. La douve avait plus de vingt pieds de large et bien soixante de hauteur. A côté d'elle il y avait un château fort : les portes en étaient très riches, d'argent pur et d'or fin mêlés, qui resplendissaient comme soleil en été. D'une grande lieue on en voyait la clarté. Le portail entier était bien décoré, richement peint d'or et d'argent. C'est le duc Doret, qui était né dans Oreigle, qui fit dorer cette porte et le portail, avec l'or qu'il avait apporté de son pays, car il était riche et en possédait en abondance (9). Ce château était appelé Dorlet. Il était fort bien défendu et muni de pain et de vin, de viande et de blé. Il renfermait des chevaux et des armes à profusion, et des Sarrasins pleins d'impétuosité, qui gardaient bien cette forteresse : sans l'auto-

*Moniage Guillaume*) devenir le patronyme d'un évêque. Mais, dans la *Chanson d'Amis et Amile*, un pape s'appelle Isoré. » C. F., p. 905.

(9) Il est clair que le poète se livre à un jeu sur les mots or, Oreigle, dorer, Doret.

risation de Doret, aucun chrétien n'y aurait pu passer, ni nul autre homme né d'une mère, pour porter secours à la Chrétienté ou à Charles, le puissant roi couronné, qui se bat contre l'émir Aiquin.

Je reprends le récit où je l'avais laissé ; je vais vous en dire la pure vérité : notre archevêque (que Dieu accroisse ses vertus !) prit part au combat, très richement armé. En sa compagnie il avait des Bretons en grand nombre. Farouche, il lance son cri de ralliement, et frappe les païens de son épieu niellé (10). A plus d'un il perce le front et le côté. Lors de cette charge un païen fut tué.

Mais les voilà qui rendent coup pour coup : ce Doret dont nous parlions tout à l'heure frappe Hoès le barbu sur (11) son écu. Il brise et troue la bosse (12) du bouclier, mais aucune maille du haubert n'est faussée, car le Seigneur Dieu a protégé le guerrier ! Hoès, qui ne le craint pas, le frappe sur son écu, d'un grand épieu carré. Ni haubert ni écu ne le garan-

(10) *Niellé* : la nielle est une incrustation d'émail (généralement noir sur fond blanc) dans un ouvrage d'orfèvrerie.

(11) Le texte porte : « Soubz son escu fiert hois leparlez. » F. J. corrige : « Soubz son escu fiert Hoès le barbé. » Au vu du vers suivant, nous pensons qu'il faut comprendre « sur son écu ».

(12) *Bosse* : dans le texte, « bouche », corrigé par F. J. en « boucle » (v. 812). La bosse est une proéminence au centre de l'écu, formée d'une armature de fer.

tissent, dans la chair il le blesse gravement, à terre il le jette et l'abat, il brise l'épieu mais l'homme est transpercé. Le diable d'enfer a protégé le païen, puisque depuis longtemps il devrait être mort et décapité !

Au-dessus du païen s'est arrêté Hoès, il tire du fourreau la bonne lame acérée. Il lui aurait séparé la tête du cou si n'avaient surgi l'émir Aiquin et des Sarrasins en foule, qui secoururent Doret et le remirent en selle. Il s'enfuit alors, droit vers Gardaine l'admirable cité. Derrière lui ses gens se mettent en route. Hoès le voit, il s'écrie à voix haute : « Doret, vous avez bien peur ! Vous vous enfuyez comme un couard que vous êtes ! Si vous aviez seulement attendu encore un peu, jamais plus le roi Charles n'aurait souffert à cause de vous, l'archevêque et la Chrétienté non plus ! »

Doret s'enfuit, sans sonner mot. Jusqu'à Gardaine il va sans tirer les rênes. Il entre en trombe dans la cité. Aussitôt sur lui on ferme les portes. A ses gens il dit qu'il est blessé à mort. Il fait alors venir dans sa chambre un médecin qui soigne si bien sa plaie qu'il le guérit complètement avant la fin du troisième jour. Quant au roi Aiquin, son oncle l'émir, il s'est enfui de la bataille. Doret et lui sont hors de combat.

HISTOIRE DE L'EPOUSE  
DU VIEIL HOES

(Vers 849-926)

Nos gens de leur côté s'en retournèrent à leur campement, car ils étaient très las. De plus c'était le soir, le soleil était caché. Ils louèrent grandement Hoès d'avoir fait preuve de sa valeur au combat. Il avait pourtant bien cent quarante ans passés. Les Français parlèrent alors de sa femme, qui était très sage et très belle. Ils demandèrent à Hoès de qui elle était la fille, quelle était sa famille.

Celui-ci répondit : « Je ne vous le cacherai pas. Elle était la fille de Corsout le robuste (1),

(1) Corsout : « On rencontre dans le *Chronicum Briocense* (Dom Morice, III, 14), et dans beaucoup de récits légendaires, un personnage plus ou moins fabuleux du nom de Corsoldus. Corsout paraît donc bien appartenir aux traditions bretonnes et ne rien avoir du Corsolt ou Corsuble des chansons de geste » (E. 1, p. 225).

qui vivait il y a plus de trois cents ans. Mais cette dame eut une très folle pensée : elle s'imaginait vivre toujours jeune. Elle fit faire un grand chemin empierré (2) par lequel on pût aller à Paris la cité, car le pays était tout entier planté de forêts. A Carhaix, sachez-le bien, le chemin fut commencé et fondé. Par cette dame maint chêne fut coupé, et maint grand arbre touffu jeté à bas. Quand il fut achevé, le chemin empierré faisait plus de vingt lieues.

En très peu de temps on eut accompli l'ouvrage jusqu'au terme que je viens de vous dire. La dame trouva un merle mort. Elle le tourna et le retourna d'une main dans l'autre. Puis elle soupira profondément : « Ce monde n'est que vanité ; plus on y vit, plus on souffre et on réfléchit. Il n'y a si riche qui n'ait ses malheurs ! »

Alors la dame pleura longuement. Aussitôt elle fit venir un clerc, maître en théologie. Elle lui demanda si l'on pouvait mourir autrement que tué, mutilé, meurtri, ou blessé. Il lui dit : « Oui, en vérité, tous ceux qui sont nés de mère mourront, pas un seul n'y échappera. Pas un seul n'en sera protégé par sa richesse, ni par quelque avoir qu'il ait pu amasser : ni

(2) *Empierré* : cf. lexique de L. Foulet, dans la *Continuation du Perceval*, éd. W. Roach, III, 2, 113.

bourg, ni ville, ni château, ni cité, ni or, ni argent, ni denier, ni drap ou étoffe de soie, ni cendal, ni rien de ce qu'a créé Dieu ne l'en préserveront. Ainsi en a décidé le Seigneur. »

Alors la dame soupira profondément : « Hélas ! dit-elle, pourquoi sommes-nous nés ? Je ne m'estime donc pas un denier, et ma richesse, et mon grand pouvoir ne valent pas davantage. Au contraire, je dois me tenir en grand mépris. Jamais le chemin par moi ne sera achevé. Je me repens amèrement d'y avoir tant travaillé. Je renonce à cette construction ainsi qu'à tout autre ouvrage, car ce serait folie, puisque tout ce monde ne vaut un ail pilé ! » Elle persista dans les résolutions que je viens de vous décrire.

« Seigneurs barons, déclara Hoès le barbu, cette dame dont je vous ai parlé est morte il y a bien cent ans passés. Jamais par la suite je ne fus marié, et je ne le serai jamais plus de ma vie, car je suis très vieux et très usé (il y a longtemps qu'une femme m'a donné le jour). Jamais un vieil homme ne sera aimé d'une femme, même s'il pouvait la servir à son gré. Le vieil homme se refroidit avec l'âge, et une jeune femme, à vrai dire, s'échauffe souvent, telle est sa nature. Aussi ont-ils peine à se mettre tous deux d'accord. »

Quand les Français l'entendent, ils en mènent grande joie. Ils en rient de bon cœur

et plaisaient entre eux. Ils lui répondent :  
« Cela semble bien vrai ! »

Maintenant je vais laisser Hoès, et vous parler de l'émir Aiquin, qui se trouve en Quidalet, la cité forte.

### POURSUITE DU SIEGE DEVANT QUIDALET

(Vers 927-1055)

En la cité se trouve le puissant roi Aiquin. Il profère de terribles menaces contre Charles, le fils de Pépin: il le tuera avec son épée d'acier, ou le fera mourir de male mort, dans Oreigle, dans un souterrain, dans la grande prison dont le mur est fait à la chaux. Il lui fera adorer Apollon, et Mahomet, Jupiter et Jupin, et renier Jésus en son latin (1).

Le roi de France prête l'oreille aux propos du Sarrasin. Quand il l'entend, il éprouve une grande angoisse. Il lui répond : « Vous mentez, Aiquin ! » Il pique son cheval de son éperon

(1) *Latin* : « langue, langage ».

d'or pur, brandit l'épée à la bonne et fine lame. Promptement il frappe le païen au visage de loup. Il perce son bouclier et son haubert doublé. Aiquin frappe Charles (2) de son grand épieu de fer. Alors le païen de vile race tire son épée, Charles la sienne, au pommeau d'or fin. Ils se donnent de grands coups sur le heaume (...) (3). Finalement les deux guerriers tombent à terre. Les Sarrasins mal-faisants se précipitent sur Charles, ils frappent à coups de hache sur le haubert doublé ; ils le maintiennent à terre, les chiens !

Le roi de Saint-Denis est maintenant à terre, sur lui se précipitent les païens maudits. A mon avis, ils l'auraient tué sur place, si le duc Naimés n'était venu juste à point, ainsi que l'archevêque, Richard et Tiōri, Ernoul de Flandres, le preux Baudoin, Salomon qui fut de si grande valeur, et beaucoup d'autres guerriers de Saint-Denis. Alors commence l'âpre mêlée. Pour le libérer ils tuent mille païens. Au roi ils amènent un destrier arabe. Il l'enfourche et s'appuie à l'arçon.

Aiquin y perd nombre de ses amis : des trente mille qu'il a conduits au combat, il n'en échappe que quatre mille.

Les Sarrasins saisissent un cheval dont le

(2) Autre traduction possible : « Charles frappe Aiquin ».

(3) Le texte porte : « heaulmes partin ». « Ce dernier mot demeure inexplicé » (E. 2, p. 224).

maître était mort sur le champ de bataille. Ils l'amènent au roi de Nort Pays. Le roi l'enfourche, l'air irrité, car de ses gens, beaucoup sont morts ou prisonniers. Quand Aiquin voit qu'il a le dessous, il tourne bride et se réfugie à Quidalet.

A sa rencontre vient la belle impératrice, qui lui demande : « Comment allez-vous, cher ami ? — Mal, dame, par ma foi je le garantis ! Mes hommes sont morts, la plupart ont été tués ! — Seigneur, dit-elle, n'ayez crainte, retournez en arrière, n'attendez pas ! Vengez vos hommes, les morts et les prisonniers. »

Alors ils se hâtent, ils brandissent leurs épieux, ils frappent de leurs lances et de leurs épieux polis. Là commença un très grand carnage. Vous auriez pu voir tant de bons écus brisés, tant de hauberts rompus et mis en pièces ! Il y eut un très grand nombre de nos gens mis à mal : de nos Français, quatre cents furent tués. Richard fut blessé, et Ripé, et Baudoin, Hoès, le duc Naimés, et Geoffroy l'Angevin. En ce combat fut tué Tiōri, celui de Vannes, le père de Roland (4). Il y eut beau-

(4) Il n'est pas impossible que l'on ait ici le vestige d'une tradition très ancienne. Dans *Renaud de Montauban* également, Roland déclare être né en Bretagne :

« Sire, dist li vallés, Rollant m'appelle on,  
Et fui nés en Bretagne, tot droit à Saint Fagon »  
(cf. E. 1, p. LI-LII).

coup de guerriers de Saint-Denis tués, ce dont l'empereur fut très irrité.

Le roi de France regrette ses amis : « Nobles compagnons ! C'est pour votre malheur qu'on vous a nourris ; à présent, vous êtes morts, j'en suis fort affaibli. Morts sont les hommes qui me servaient ! »

Le roi de France est fort chagriné, avec douleur il regrette ceux de son pays. Plus que tous les autres il regrette Tïori : « Généreux et noble duc puissant, pour le service qu'autrefois tu me rendis et je te donnai pour femme la noble Bagueheut ; elle est ma sœur, la belle au clair visage. A présent, la voici veuve, et Roland orphelin. »

Quand il eut pleuré le marquis, trois fois s'évanouit le bon roi puissant. De son vaillant et riche destrier il tombe sur le sol.

Charles a le cœur plein de douleur et de colère. Le noble duc Naimés le reconforte de son mieux. Le roi se remet en selle, sans plus tarder il saisit l'arçon. Naimés le puissant lui tient l'étrier.

Le roi de Saint-Denis saisit son bouclier. Il pique le cheval de ses éperons massifs. Il charge au galop comme un chevalier d'élite et va frapper un Turc, puis quatre autres, puis cinq, puis six. Il s'efforce de son mieux de venger ses amis. Il éperonne son cheval. Il revient en arrière. Sur le sommet du heaume

il va frapper un marquis, un homme de haut rang : c'était un conseiller d'Aiquin. Le Turc s'appelait Séguin en son pays. Aux épaules il lui plonge la lame ; de son destrier arabe, il le renverse, mort. Il crie « Montjoie ! », le cri de ralliement de Saint-Denis. Naimés le voit, il sourit. Il crie au roi : « Soyez béni ! Vous avez bien vengé le bon duc Tïori ! Vous avez pris vengeance d'un duc pour un duc ! »

A ces mots les païens fuient le champ de bataille. Ils emportent Séguin sur son écu bis.

Aiquin s'enfuit, sans prendre congé. Il éperonne jusqu'à ce qu'il soit dans la cité. A sa rencontre vient la belle impératrice. Elle s'avance et lui prend la bride : « Seigneur, dit-elle, que Mahomet te soit favorable ! Donne-moi, s'il te plaît, de tes nouvelles. »

Le roi répond, l'air irrité :

« Morts sont mes hommes et mes amis par le sang, Séguin est mort, ce dont je suis fort affaibli ; ils ont tué mon frère, mon frère, ils l'ont occis ! (5) — Cela peut-il être vrai ? dit la dame au clair visage. — Oui, ma dame, c'est la vérité, je vous le garantis ! »

Quand elle l'entend, elle n'en a ni joie ni sourire, elle se tord les mains et se déchire le

(5) Ce vers est ainsi commenté par Gaston Paris (cité par F. J., E. 2, p. 224) : « Ce (...) vers, absolument ridicule, est sans doute quelque étrange fabrication du copiste. »

visage. Elle s'évanouit sur le marbre bis.  
« Malheureuse, dit-elle, je suis morte à jamais !  
Mes hommes ont péri, mes amis sont perdus ! »  
Aiquin la prend dans ses bras, lui qui est son époux.  
« Dame, dit-il, illustre reine, cessez vos plaintes et vos cris. Ils seront vengés, je vous le dis sans mentir ; je vous livrerai le roi de France mort ou vif. »  
La dame dit :  
« Seigneur, cinq cents mercis ! »

A ce moment le soir tomba. Ce fut la fin du jour. Ils se reposèrent pendant la nuit, jusqu'aux premières clartés de l'aube.

CHARLES ENSEVELIT SES MORTS  
FONDATION DE L'EGLISE  
SAINT-ETIENNE

(Vers 1056-1070)

La soirée est belle, le jour a disparu, la lune luit et répand une grande clarté. Charlemagne, le puissant roi couronné, prend position avec ses hommes sur le champ de bataille. A l'endroit où son peuple a été mis en pièces, lui et les siens vont à pied. Promptement ils mettent leurs gens à part, ils ôtent les chrétiens qui étaient mêlés aux païens. Le roi fait faire un beau cimetière, de bonne pierre, scellé de bon mortier. Là furent mis les serviteurs du Seigneur Dieu qui au combat avaient été décapités. Charles fit alors élever une chapelle sur les martyrs de Dieu. Sur le cimetière fut édiflée la chapelle. Le maître-autel en fut dédié à saint Etienne (1).

(1) *Saint Etienne* : il existe un village et une chapelle Saint-Etienne « à trois kilomètres de Saint-Servan, sur la route de Château-Malo » (E. 1, p. 232). Cf. carte n° 2.



CHARLEMAGNE A CHATEAU-MALO  
HISTOIRE DE SAINT MALO

(Vers 1071-1179)

Quand Charlemagne eut enterré ses compagnons, il mena grand deuil. Avec douleur il se lamenta : « Hélas, dit-il, pourquoi suis-je né ? Mes hommes sont morts, et mes valeureux guerriers. Maintenant, je le sais bien, je suis tout misérable : je n'aurai plus jamais de joie de ma vie ! »

Le duc Naimès l'a bien réconforté : « Seigneur, dit-il, pitié, pour l'amour de Dieu ! A mener grand deuil, on ne retrouve pas ce qui est perdu. La ville est forte, et redoutable est son émir : jamais, s'il le peut, il n'aimera le Seigneur Dieu. — Dieu, dit Charles, ses gran-

des vertus ne servent à rien puisqu'il ne croit pas en Jésus de majesté. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, nos Français sont allés par la campagne. Ils y ont trouvé en quantité des hauberts, des heaumes, des écus, des lances et maint épieu carré, des haches aussi et maint dard empenné, et des épées qui jettent grande clarté, des tuniques de soie, des ciclatons (1) de cendal, et d'autres richesses en abondance, et maint destrier pie et pomelé dont les maîtres étaient morts et tués.

Le duc Naimés interpelle le roi : « Seigneur, dit-il, écoutez ma pensée : jamais, à moins d'un long siège, vous ne prendrez cette cité. Cernons-la de tous côtés, faites venir de France toutes les forces de votre empire. » Le roi dit : « Vous avez bien parlé ! Qu'il en soit fait ainsi. »

Aussitôt ils appellent un clerc, ils lui font écrire les lettres, qui sont promptement scellées. Un messenger part pour la France les montrer aux guerriers du royaume. Quand ils entendent que le roi les appelle, en vérité, il n'en est pas un qui à l'instant ne s'apprête. Ils sont quatre cent mille bien armés, au sein d'une très nombreuse troupe. Les uns apportent des haches de bon acier trempé, d'autres,

(1) *Ciclaton* : long manteau d'étoffe précieuse porté par les hommes et les femmes.

des bâtons très impressionnants, par lesquels maint heaume a été mis en pièces, et maint haubert rompu et brisé. Jusqu'en Bretagne ils ne font halte, ils viennent à Charles, le puissant roi couronné.

Quand il les voit, il en est très heureux. Ils le saluent en s'inclinant ; lui aussi les salue avec une profonde humilité. « Seigneurs, dit-il, Dieu vous soit favorable ! A me servir je vous vois disposés. Par saint Denis à qui j'ai voué ma tête, jamais je ne retournerai en France avant d'avoir pris Quidalet la cité et d'y avoir établi la sainte Chrétienté ! » Ils lui répondent : « Dieu le veuille ! Puisse-t-il, par sa Sainte Grâce, nous la rendre ! » A ses guerriers le roi commande de se loger tous sous des tentes, et d'assiéger les païens dans Quidalet, l'admirable cité. Ils répondent : « A vos ordres. »

A une lieue, bien près de la cité, Charlemagne se loge sous une tente. Les assiégeants se déploient sur une grande lieue de large et trois de long (c'est ce qu'on tient pour vrai). Le roi de France fait dresser son pavillon : beau et richement décoré, il occupe un arpent (2) de large. Les pans sont de cendal brodé d'or, les cordes sont de soie, c'est la vérité ! Il y a profusion d'oiseaux et d'animaux ciselés dans

(2) *Arpent* : ancienne unité de mesure agraire, variable suivant les régions (de 35 à 50 ares).

l'argent pur et l'or fin niellé. Tout autour on élève une enceinte : la douve en est haute et le fossé profond, pour que les Sarrasins sans foi ne puissent s'en emparer.

On appela ce lieu Château-Malo, en l'honneur de saint Malo, un bienheureux venu d'Angleterre, qui avait abordé en cet endroit. Il vécut dans une île au-delà de la cité, dans une demeure où il servit le Seigneur Dieu, par le jeûne, les veilles, l'humilité profonde, la prière et une grande charité. Le Seigneur Dieu fit pour lui maint beau miracle ! Il s'en produisit un, qui va vous être conté : un Sarrasin était allé à sa fin, il était mort et trépassé. A la requête de saint Malo, l'ami de Dieu, ce païen recouvra la vie et la santé. Aussi les autres prirent-ils cet homme sage en affection. Conformément à leur loi, ils l'aimaient beaucoup et lui faisaient très souvent la charité. Le saint l'acceptait très volontiers, car il ne possédait pas grand-chose en propre qu'il pût manger après ses jeûnes. En effet, il se trouvait en ce lieu peu de chrétiens pour lui faire l'aumône ou l'aider, alors qu'il y avait foule de Sarrasins. Si vous ne me croyez pas, cela se trouve à Saint-Malo dans le livre qui contient la légende du saint, ami de Dieu : là, le récit de ce miracle, et de beaucoup d'autres aussi, très anciens, y est revêtu d'un sceau.

A Charlemagne furent rapportés les bien-

faits et la sainteté de ce sage, qui vécut toujours ainsi. Le lieu où se trouvait Charles fut consacré à ce saint homme et bâti sous son patronage : cet endroit fut appelé Château-Malo (3).

#### SIEGE DE DINARD

(V. 1180-1185)

Quand le sage empereur fut logé, l'archevêque  
vint à Dinard se loger à son tour. De côté de  
Dinard, vers le col de la montagne, un jour d'un matin,  
il fit dresser sa tente, près d'un rocher qui  
courait vers la mer. Avec lui se trouvaient trois  
très vaillants chevaliers armés. L'archevêque  
fonda une chapelle de Notre-Dame, la mère  
du Seigneur Dieu. La nuit de ce jour-là,  
il mourut au lever du jour.

Le matin venu, l'archevêque se leva et prit le pain  
de la Pentecôte, en fit la septième partie  
pour offrir à la messe de l'archevêque.

(3) Château-Malo : cf. carte n° 2.

trouva la cité. Il appelle Guyvenant son ami  
très intime. Il l'interroge et lui adresse ces  
mots : « Ysoré, accomplis ton devoir envers  
Dieu ! » appelle-moi de l'un sous ma tente  
Je veux chanter la messe au nom du Seigneur.  
Le guerrier eut dans le campement. Il eut  
le harnais et la heaume solide. Ceint l'épée  
tranchante à son côté. A son tour il suspend  
un écu bouclier et saisit en outre un arc  
à deux pointes. Il prend une coupe d'or très pure ;  
une tige de l'œuvre resplendit (1). Le  
harnis est de l'œuvre resplendit (2). Quant  
mest morte à la tente et du  
campement. Il se met en route à la Pentecôte  
à son tour l'épée où il avait d'habitude guir  
le harnis et le tour aux couleurs. Il prit  
le harnis et le tour aux couleurs. Il prit

### SIEGE DE DINARD

(Vers 1180-1250)

Quand le sage empereur fut logé, l'archevêque Ysoré se logea à son tour. Du côté de Bise, vers le soleil levé, non loin d'un marais, il fit dresser sa tente, près d'un ruisseau qui courait vers la cité. Avec lui se trouvaient trois mille vaillants chevaliers armés. L'archevêque fonda une chapelle de Notre-Dame, la mère du Seigneur Dieu. La nuit ils se reposèrent, jusqu'au lever du jour.

Le matin venu, Ysoré se lève : c'est le jour de la Pentecôte, en été. Le sage archevêque veut célébrer la messe du Saint-Esprit, en grande solennité, afin que le Dieu de gloire leur

rende la cité. Il appelle Guynemant, son ami très intime. Il l'interpelle et lui adresse ces mots : « Vassal, accomplis ton devoir envers Dieu (1) : apporte-moi de l'eau sous ma tente. Je veux chanter la messe au nom du Seigneur. » Le guerrier entre dans le campement. Il revêt le haubert et le heaume solide, ceint l'épée tranchante à son côté. A son cou il suspend un épais bouclier, et saisit en outre un gros épieu carré. Il prend une coupe d'or très pur ; au milieu de l'ouvrage resplendit (...) (2). Le hanap est décoré de pierres précieuses. Guynemant monte à cheval, sort de la tente et du campement. Il se met en route. A la fontaine il s'en va, vers la cité où il avait demeuré autrefois.

Un Sarrasin est monté aux créneaux : il voit et observe le messager qui tient en sa main un hanap d'or. Promptement il va dans cette direction, sans s'arrêter, jusqu'au Français. A la main il tient un dard bien affilé (3). Il tend le bras et frappe l'homme au côté : l'arme

(1) Autre traduction possible : « Par la foi que tu dois à Dieu. »

(2) Le texte porte (v. 1206) : « Entre l'ovraigne resplent ung ami Dé », littéralement : « Au milieu de l'ouvrage resplendit un ami de Dieu ». Il est clair que le vers est corrompu.

(3) *Affilé* : le texte porte « esmeré », dont ce serait un emploi curieux. Nous avons préféré rétablir « esmoré », qui signifie « affilé, pointu ».

glisse jusqu'au cœur. Le guerrier tombe mort sur la rive du gué. Le Sarrasin saisit (4) le hanap. Vite il s'en retourne, et regagne la cité. Il donne la coupe à l'émir Aiquin. Le roi en fait don à la reine.

Un écuyer a tout observé : derrière Guynemant il s'était acheminé, pour le guetter jusqu'à son retour. Il voit le messager mort et abattu, il en éprouve une immense douleur. Peu s'en faut qu'il ne devienne fou. Sans s'arrêter jusqu'au campement, il va tout raconter à l'archevêque.

Quand il l'entend, celui-ci mène grand deuil. Plein de pitié il prononce une plainte funèbre : « Seigneur Guynemant, vaillant et robuste guerrier, si je ne vous venge, c'est que je suis un lâche. » A ses gens il ordonne de prendre les armes sans plus tarder. « Allons promptement attaquer cette cité et les païens (puissent-ils être mutilés !) qui ont tué et massacré mon messager. » Et eux répondent : « Très volontiers ! »

Aussitôt retentissent mille trompettes. Ils sont au moins trois mille hommes à s'être bien armés. Sur-le-champ ils montent à cheval. Beaucoup de traits sont lancés et jetés. Les Norrois impies s'en inquiètent fort. A l'inté-

(4) Nous traduisons « couplé » par « saisir ». Le verbe signifie normalement « unir en général, attacher, lier ».

rieur de la cité, ils sont en proie à la terreur,  
à l'angoisse et à l'abatement les plus grands,  
car l'archevêque Ysoré les fait beaucoup souffrir. Ils veulent se rendre aux chrétiens... (5).

(5) Le texte présente ici une lacune puisque les vers qui suivent décrivent sans transition une expédition contre Dinard. Cf. E. 2, p. 226.

### PRISE DE DINARD

(Vers 1251-1354)

Il prend son heaume, à son cou son écu,  
ils prennent leurs lances et leurs épieux tranchants. Droit à la porte ils accourent (1). Sur les murs montent les infidèles. Le châtelain jette un cri : « Etes-vous des gens de Charles le mécréant, le fidèle de celui qui fut mis en croix ? Ce n'était pas Dieu, vous êtes tous trompés ! Dieu est aux cieus, où il fait maint miracle : ici-bas, il ne possède pas même la valeur d'un fétu ! En réalité, ce monde appar-

(1) Le texte porte : « Droit a la porte sont moult tost acouru. » Du fait de la lacune (cf. note 5, p. 106), le sujet du verbe n'apparaît pas clairement.

tient à Mahomet et à Quahu (2), de qui viennent tous les biens de la terre, par qui croissent le pain et le vin, et toutes les choses dont nous nous soutenons. Répondez-moi, ne restez pas muets : m'avez-vous apporté le tribut que Charles doit à Aiquin notre ami ?

— Oui, très riche, on n'en a jamais vu de tel ! Sortez donc, on vous le remettra ! Nous avons maint heaume, maint haubert, maint écu, mainte épée, et maint dard affûté, dont vous serez frappés au corps, à moins que vous ne croyiez en Dieu et au Nom de Jésus. Alors vous serez sauvés et absous. Si vous ne le faites, vous serez détruits. Rendez Dinard, vous l'avez trop longtemps tenue, c'est à grand tort que cette ville fut enlevée à nos gens. Sinon, parce Dieu qui de tous temps est et fut, s'il vous arrive d'être pris et vaincus, vous serez tous pendus haut et court. Finalement on vous jugera bien fous ! »

Les païens disent : « Vous vous trompez tous, si vous pensez que le château sera rendu ! Nous nous laisserons massacrer et détruire plutôt que de vous en voir devenir les maîtres et les possesseurs ! »

Les Bretons écoutent ces propos et sont pleins de fureur. Droit vers les créneaux ils

(2) *Quahu* : dieu sarrasin. (Le petit peuple ignorait que les musulmans sont monothéistes).

jettent maint pieu aigu, mainte lance et maint dard affûté. Les autres se défendent avec force et courage.

Les Bretons attaquent le château de Dinard. Ils ne peuvent l'atteindre que d'un côté. Le lignage de Guynard se défend bien. Le châtelain a nom Grimouart, c'est le neveu d'Aiquin. Il a un visage de léopard. Il est très cruel, et de très mauvaise nature. Avec lui se trouvent un de ses cousins, Girart, Clérion et son neveu Avisart, Flourion et son neveu Acrochart, Corsabron et le vieil Alart, et tant d'autres que je n'en saurais nommer le quart. Ils sont bien mille, tant Turcs qu'Achoparts (3), qui auraient préféré être pendus à une corde, plutôt que de laisser les Bretons s'emparer d'une partie du château.

Nos gens leur jettent maint javelot et maint dard. Avec leurs arcs, ils lancent des feux grégeois (4) qui embrasent le château et les Sarrasins. Les pertes de ceux-ci sont immenses, ils fuient de l'autre côté vers Quidalet. Les Chaliarts (5) traversent la Rance en masse. Aiquin se désole. Peu s'en faut qu'il ne parte quand

(3) *Achoparts* : ce mot est peut-être un surnom donné aux païens (cf. E. 2, p. 227).

(4) *Feu grégeois* : mélange incendiaire à base de salpêtre et de bitume.

(5) *Chaliarts* : F. J. (E. 2) avance l'hypothèse selon laquelle il s'agirait ici également d'un surnom donné aux païens.

il voit massacrer tant de ses gens : il y a bien là le quart de son lignage.

L'émir est plein de courroux à la vue de son château en flammes et de ses hommes brûlés et accablés. Il éprouve une immense douleur. Peu s'en faut qu'il ne perde le sens. De colère il tombe évanoui à terre. L'impératrice le relève. Par trois fois elle l'embrasse et le prend par le cou. « Seigneur, dit-elle, par Mahomet mon Dieu, vous vous effrayez à présent pour peu de chose : pour un château que vous avez perdu. Quel malheur qu'il ait été construit ! Vous avez enduré de plus grands dommages, depuis que le roi Charles est venu en cette cité. Laissez cette douleur, renoncez-y, car on a beau manifester sa peine, on n'en recouvre pas son bien pour autant. Vous avez encore de nombreux châteaux, en Bretagne, de tous côtés. — Dame, dit-il, c'est la pure vérité, mais je suis tellement courroucé pour mes hommes (...) (6) si je puis vivre longtemps ! » Aiquin pousse alors un long soupir, laisse le deuil, reprend confiance.

Mais les Bretons ne sont pas restés inactifs : après avoir détruit et démoli le château, vers Quidalet ils se dirigent tous. Sur la grève ils s'avancent. La mer se retire et regagne son

(6) « Il y a vraisemblablement une petite lacune avant ce vers » (E. 2, p. 227).

chenal. La Rance était étroite au pied de la cité, mais plus bruyante que foudre ou tempête. En face de la ville, elle n'avait pas plus d'un arpent de large, si on l'eût mesurée. Au bord de l'eau les Bretons s'arrêtent, car ils n'ont aucune possibilité de traverser. Ils tendent leurs arcs de coudrier et d'if poli (7). Droit au bas-mur ils tirent et escarmouchent. Il y avait là un grand nombre de païens, qui étaient descendus de la ville. Sur les bas-murs ils étaient bien serrés. Vers les chrétiens ils lancent avec vigueur maints javelots et maints dards empennés : il y eut beaucoup de morts et de blessés.

(7) F. J. explique : « *Cords* est sans doute mis pour *codre*, « coudrier ». A la fin du vers, on pourrait lire : *et d'if plané* » (E. 2, p. 227).



ECHEC DE CHARLES  
DEVANT QUIDALET

(Vers 1355-1370)

YSORE S'EMPARA  
D'UNE FLOTTE PAÏENNE

Maintenant je vais vous parler de Charles le sage, qui veut aller attaquer la cité: c'est là que vous auriez pu entendre sonner maintes bonnes trompettes. Aussitôt les Français s'équipent dans toute l'armée. Nul ne reste en arrière, ni pauvre ni riche, ni jeune ni barbu, ni clerc ni prêtre, ni moine ni abbé, sauf ceux qui gardent les tentes. Ils vont jusqu'à la ville, ils lancent de nombreux traits. Les païens se défendent comme ils en ont l'habitude. L'assaut dure toute la journée. Les guerriers ne s'arrêtent qu'à la fin du troisième jour. Parmi les nôtres beaucoup sont blessés. Le roi de France s'en retourne, abattu, chagrin, courroucé et furieux. Les païens ont emmené trois cents Français, ils les ont emprisonnés dans leurs geôles.

ECHEC DE CHARLES  
DEVANT QUIDALET

(Vers 1332-1370)

Maintenant je vais vous parler de Charles le sage, qui veut aller attaquer la cité : c'est la que vous auriez pu entendre sonner maintes bonnes trompettes. Aussitôt les Français s'épouvent dans toute l'armée. Nul ne reste en arrière, ni pauvre ni riche, ni jeune ni baron, ni clerc, ni prêtre, ni moine ni abbé, sans ceux qui gardent les tentes. Ils vont jusqu'à la ville, ils lancent de nombreux traits. Les païens se défendent comme ils en ont l'habitude. L'assaut dure toute la journée. Les guerriers ne s'arrêtent qu'à la fin du troisième jour. L'armée des Français est beaucoup plus blessée. Le roi de France s'en retourne à huis clos, couronné et luisant. Les païens ont emporté trois cents Français et les ont emprisonnés dans leurs coffres.

YSORE S'EMPRE  
D'UNE FLOTTE PAÏENNE

(Vers 1371-1417)

Maintenant je vous parlerai du bon clerc Ysoré, l'archevêque de Dol : à son campement le guerrier est retourné. Droit vers la mer, il dirige ses regards. Il voit trente barges et un navire de guerre cuirassé de fer (1). Ils viennent sur la mer, à pleines voiles. Les vaisseaux sont remplis à ras bord de grandes richesses : ils apportent peiles (2), ciclatons et cendal, foin et avoine, pain, vin et blé, gâteaux et pains

(1) Le texte porte : « voit XXX barges o un dromont ferré » (v. 1375). Le dromont était un navire à un ou plusieurs rangs de rames superposés.

(2) Peiles : riches draps d'or ou de soie.

de froment bluté. Ils apportent aussi dix mille bœufs tués, de la venaison de cerf et de sanglier, des poissons de mer à profusion, et des liqueurs, du vin épicé, de l'ysobé (3), des hauberts, des heaumes et maints boucliers. Ils apportent des lances et maints dards empenés, et de bonnes haches en bon acier trempé. Tout cela, ils l'apportent à l'émir Aiquin, de son pays natal.

Dès qu'ils sont entrés au port, la mer se retire et descend dans son chenal : notre archevêque marche contre eux avec au moins deux mille chevaliers en armes. Il les attaque vigoureusement de tous côtés. Eux se défendent près du rivage : ils lancent une pluie de traits contre les Français. Les païens qui sont en la cité jettent maints javelots sur les nôtres. Ceux des barges et du bateau cuirassé se défendent vigoureusement contre les chrétiens ; mais en vain, ils n'échapperont pas, car nos Français frappent tant et portent tant de coups qu'ils s'emparent de force des barges et du bateau de guerre qui est haut et large. De la flotte ennemie aucun bateau n'a échappé, sauf un, qui a dérivé derrière un rocher proche de la cité : ce rocher était appelé Bizeux. Vers l'aval le vaisseau a descendu la Rance (c'est

(3) *Ysobé* : boisson très appréciée au Moyen Age. On n'en connaît pas la composition.

ainsi que se nomme la rivière dans cette région).

L'archevêque partage le butin entre les chrétiens : il n'y a si pauvre qui n'en devienne riche, et tous ensemble se réjouissent grandement.

Après la joie, ils éprouvent une profonde colère (4).

Ysoré s'en retourne à son campement, avec le butin immense qu'il emporte.

(4) Le texte semble incohérent. Peut-être l'auteur fait-il allusion à la défaite désastreuse sur Cézembre ?

... à mon avis, à plaines voiles par mer. Et  
s'il s'en va, et qu'il nous échappe, cela sera  
toujours reproché à nos descendants.  
— Seigneur, dit Naimès, sachez-le en vérité.  
S'il s'enfuit, il trouvera quelqu'un sur sa route.  
Qu'un accourer lui arrive en ce royaume, il sera  
accablé, si nous le pouvons l'ennemi, j'ai en  
bas du feu, sur cette île je ferai dresser ma  
tente. Avec moi j'emmènerai un grand nombre  
de chevaliers qui maintiendront tous sur le rivage  
pour empêcher qu'on ne s'en aille. Nous  
compterons les gens qui s'en iront.  
et nous y mettrons les gens de matelots.  
Le roi lui dit : « J'y consens volontiers.  
Raimond Tagon, il est très vaillant, car plu-  
sieurs fois il a tenu en échec de grandes  
armées. — Seigneur dit Naimès, à vos ordres »  
Notre empereur est devant sa tente. Il  
convoque le duc Naimès : « Cher seigneur  
Naimès, dit Charles le sage, quand j'étais  
enfant, tout jeune, à ma première barbe, nou-  
vellement adoubé, avant d'être couronné, je  
suis allé en Saxe pour faire des conquêtes aux  
dépens de Guitelin qui m'a causé tant de tour-  
ments. Contre moi s'en vint l'émir Aiquin. Il  
prit la Bretagne en entier, il détruisit notre  
Chrétienté et dans Nantes il fut couronné roi.  
Maintenant il est là, dans cette cité forte. Il a  
tué nombre de nos gens, et nous, nous avons  
tué et dispersé bon nombre des siens. Il s'en-

Yard s'en retourne à son campement aux  
deux tentes du rivage. Il envoie  
des archers à l'ouest, et des  
chevaliers à l'est, et des  
troupes de pied sur les  
côtés, et des gens de  
guerre sur les bords de  
la mer. Les païens les  
voient et sont effrayés.  
Ils se retirent vers les  
forêts, et les chrétiens  
s'en suivent. Les païens  
ne peuvent pas, car les  
français ont tant de coups  
de lance et de force des  
barges et du bois qui est  
haut et large. De la  
mer, ils ne peuvent pas  
échapper, et sur le rocher  
proche de Nantes il y a  
un rocher appelé Biscuit.  
Vers ce rocher, il y a  
une tour de bois, c'est  
là que se retirent les païens.

OCCUPATION DE L'ILE  
DE CEZEMBRE

(Vers 1418-1454)

fui-ra, à mon avis, à pleines voiles par mer. Et s'il s'en va, et qu'il nous échappe, cela sera toujours reproché à nos descendants.

— Seigneur, dit Naimés, sachez-le en vérité, s'il s'enfuit, il trouvera quelqu'un sur sa route. Qu'un secours lui arrive en ce royaume, il sera anéanti, si nous le pouvons ! Demain, j'irai au bas du gué, sur cette île je ferai dresser ma tente. Avec moi j'emmènerai un grand nombre de chevaliers qui guetteront tous sur le rivage pour empêcher l'émir Aiquin de s'enfuir. Nous emmènerons aussi nombre de bateaux équipés, et nous y mettrons une foule de matelots. »

Le roi lui dit : « J'y consens volontiers. Emmenez Fagon, il est très valeureux, car plusieurs fois il a tenu en échec de grandes armées. — Seigneur, dit Naimés, à vos ordres. »

Aussitôt on l'appelle. Ils lui présentent leur projet. Et Fagon dit : « Cela me convient parfaitement. »

## LA BATAILLE DE CEZEMBRE

(Vers 1455-1857)

Fagon et Naimés s'arment promptement, et avec eux maints hommes puissants pourvus de maintes terres. Vite ils montent à cheval. Sur-le-champ ils se mettent en route. Avec eux ils emmènent mille chevaliers, sur l'île ils vont tous en rangs serrés. On appelait cet flot Cézembre. Aussitôt les Français s'installent. Ils dressent leurs abris, leurs pavillons et leurs tentes, mais ils ont tort, et ils le paieront cher, car tous ils seront mis hors de combat.

Le jour est beau. Le soleil levé brille et répand une grande clarté. Le duc Naimés se tient devant son pavillon ; il regarde l'eau en

amont, vers notre cité. Sur les tours, il voit maints Sarrasins en armes, en haut des murs aux fortes pierres. Les hauberts luisent et jettent de grandes clartés. « Dieu ! dit Naimès, Bon Roi de majesté, cette ville est si puissante ! Rendez-la aux chrétiens, que Dieu y soit servi et honoré, que son Saint Corps y soit exalté et glorifié ! » Ainsi parle le sage duc Naimès, mais il ne sait pas le grand malheur qu'il subira avant trois jours. Le glorieux guerrier n'est pas sur ses gardes !

Maintenant je vais vous parler de l'émir Aiquin, qui est en Quidalet, la cité forte : il est très affligé, triste et inquiet, à cause de la flotte et des richesses que les chrétiens lui ont prises, et à cause de Dinard et de ses parents qui l'avant-veille ont été brûlés et abattus. Quand il y repense, la douleur l'étreint. Le roi Aiquin appelle ses gens : « Nobles compagnons, leur dit l'émir, ces chrétiens nous malmènent. Chaque jour ils nous attaquent dès l'aube ; ils ont notre or qui venait d'aborder ; ils ont tout emporté ! Ils ont brûlé Dinard, ce qui me déshonore, ainsi que mes amis qui étaient si nombreux. En cette ville ils nous encerclent. Sur terre et sur mer ils nous entourent. Ils m'épient attentivement, on me l'a dit, de peur que je ne m'enfuie au pays où je suis né : une partie de leur armée s'est rendue à Cézembre ; ils y sont logés sous des tentes. Là, pour me

guetter, ils se sont installés. Fagon et Naimès y sont tous deux allés, avec eux ils ont emmené maints Français. Ils n'ont que mille hommes, on me l'a dit. Armez-vous vite, nobles et glorieux guerriers : bientôt ce sera le soir et, le soleil couché, la lune luit, répandant une grande clarté. Leur roi ne se portera sûrement pas à leur secours car il ne sait rien de ce conseil secret. Avant le jour vous serez revenus. »

Les païens répondent : « A vos ordres ! Qu'il soit honni et maudit, celui qui ne frappera pas de son épée acérée ! » Cinq mille païens prennent aussitôt leurs armes.

Ah ! Vrai Dieu ! Père, Seigneur adoré ! Aujourd'hui nos gens seront mis hors de combat : ils sont si peu face à tant de démons !

A minuit, les païens se mettent en route. Jusqu'à l'île ils vont sans s'arrêter. Là ils trouvent le duc Naimès et les Français. Ceux-ci se sont couchés (ils sont trop confiants !) et se sont endormis. C'est une très grande folie ! Les Sarrasins trouvent leurs chevaux, les encerclent en silence (1). Alors les païens tirent leurs épées d'acier, tuent et taillent en pièces tous les chevaux. Ils tranchent les cordages, découpent les tentes. Contre les Français se tourne

(1) Le sens du texte : « qu'ils avaient tranquillement laissés sellés » nous semble peu satisfaisant. Nous proposons la correction de « encellé » en « encerclé ».

le massacre. Ils frappent à coups de haches, d'épées d'acier, et de jusarmes (2), dont il y a abondance. Les Français s'éveillent, les voici levés ! Ils voient qu'ils ont été trahis et trompés, ils voient que leurs chevaux ont été tués. Alors ils éprouvent une telle douleur qu'ils en deviennent presque fous. Chacun tire son épée acérée, ils frappent fort sur les païens maudits, à beaucoup ils séparent la tête du cou. Mais en vain, ils n'échapperont pas : contre un des nôtres il y a bien cinq démons ! Ils sont faits prisonniers, c'est deuil et pitié. C'est là qu'il y eut grande douleur et grand massacre ! Le duc Naimés tient son épée acérée, tout ce qu'il atteint d'un coup direct est tué. Il tue et blesse de nombreux païens.

Le combat est acharné et terrible, dans Cézembre, sur l'herbe verdoyante, entre les Français et l'armée des infidèles qui s'y rendit au premier chant du coq. Mais la foule des païens était si grande que contre un des nôtres il y avait cinq mécréants. Les nôtres font de leur mieux, à haute voix ils s'écrient : « Ah ! Jésus, vrai Père Tout-Puissant, aidez-nous ! Secourez-nous ! Les païens mercenaires nous ont trahis ! Cher Seigneur Naimés, vous ne nous aidez guère ! Nous sommes venus ici sur votre ordre ;

(2) *Jusarmes* : armes d'hast à fer asymétrique et comportant un ou deux crochets.

où êtes-vous, noble duc, pour nous soutenir ? Vous nous faites défaut au moment où nous avons grand besoin de vous. Seigneur, aidez-nous, nous en avons grand besoin. Sinon nous devons nous déclarer vaincus. »

Naimés les entend. Il soupire et pleure avec grande pitié. Il éprouve tant de douleur qu'il s'en évanouit presque. Il s'écrie alors de sa forte voix : « Frappez chacun, avec l'épée tranchante, sur ces païens félons et mécréants ! C'est uniquement pour Dieu, le Père Tout-Puissant, que nous souffrons ce martyr si grand. Au Paradis, le Seigneur Dieu nous attend. J'entends les anges qui viennent nous chercher ici, de nous tous ils attendent les âmes ! »

Quand ils l'entendent, ils font de leur mieux. Ils reprennent cœur et retrouvent leur audace, ils frappent de leurs épées et de leurs lances affilées : chacun tue son païen aussitôt.

Naimés tient son épée acérée, il a déjà tué bien des fidèles de Tervagant. Tout à coup, voilà un mécréant : ce Sarrasin, nommé Tervagant, tient une hache d'une grandeur extraordinaire, entièrement faite de bon acier tranchant. Jusqu'à ses poings le manche est couvert du sang des chrétiens qu'il tue. Il aperçoit Naimés, qu'il cherchait. Il le reconnaît bien à l'armure qu'il porte. Le païen mercenaire lève sa hache, il donne à Naimés un si grand coup sur le heaume que fleurs et pierres précieuses

en tombent à terre. Mais il n'entame en rien le heaume solide, car la grande hache l'atteint de biais (3) : le coup descend derrière l'épaule et vient toucher le flanc du bon duc. Il tranche les mailles torsadées du haubert et atteint la chair : il lui coupe deux côtes. Naines tombe avec grande angoisse.

Sous l'intensité de la douleur le guerrier s'évanouit. Le vaillant Fagon est debout près de lui, au milieu des païens qui le combattent. Il s'avance, répandant la mort. Il se dirige vers l'infidèle et lui crie : « Par Dieu ! Vous n'irez pas plus loin, et vous me donnerez cette hache tranchante avec laquelle vous avez tué maints Français sur ce champ de bataille. J'en vengerai le duc Naines, le vaillant, que je vois là, gisant au milieu du terrain : jamais il n'y eut un pareil conseiller, ni un homme plus sage, à mon avis. » Il lève son épée à la poignée d'or luisant, va frapper le scélérat sur son heaume et le pourfend jusqu'aux dents. La hache du païen mécréant tombe ; aussitôt Fagon s'en saisit. Promptement il retire son épée, sans l'essuyer, car il n'en a pas le temps ! Dans le fourreau il la remet toute sanglante. Le noble comte tient la hache pesante. Il frappe un païen qui est debout près de lui et qui malmène fort

(3) Le verbe « eschiper » employé dans le texte pose un problème délicat. Cf. E. 2, p. 230.

les nôtres. Il tranche son heaume, fend son haubert, le coupe en deux jusqu'à la selle. Même le cheval ne peut échapper à la mort : il s'abat, une partie en arrière, l'autre en avant.

Alors Fagon s'écrie, de sa voix puissante : « Frappez, Français, sur cette troupe mercenaire qui nous a attaqués quand nous dormions ! Jamais homme vivant ne vit pareille trahison, car je pense bien que tous nous y mourrons. Pour l'amour de Dieu, ne les épargnez pas ! — Seigneur, disent-ils, tout à votre commandement ! Nous mourrons à la tâche plutôt que de nous avouer vaincus, ou que l'on puisse nous reprocher quoi que ce soit. »

Alors ils reprennent courage : ils frappent, les Angevins et les Normands, les Lorrains, les Bavares et les Allemands, les Berrichons, les Flamands, et les Frisons, qui du roi Charles tiennent leurs terres. C'est là que vous auriez pu voir maints bons destriers gisant, et couper tant de pieds, de poings, et de têtes, tant de païens et de chrétiens mourir, tant de destriers traînant leurs rênes, et dont les maîtres gisaient morts sur le terrain ! Nos gens font de leur mieux, mais en vain : ils n'en réchappent pas, car des païens la foule est si grande que pour un des nôtres il y a cinq mécréants, qui tuent nos gens avec ardeur. S'ils sont las, rien d'étonnant, car ils ne s'arrêtent pas au premier chant du coq. Ils combattent vaillam-



ment à la clarté de la lune, ils ne cessent jusqu'à l'aube.

Pourquoi allongerais-je le récit ? Tous les chrétiens sont morts, il n'y a que deux survivants : ce sont Fagon et Naimés le vaillant qui est blessé et dont la douleur est grande. Au milieu des autres il gît évanoui et sanglant. Ses compagnons sont morts : que Jésus le Rédempteur accueille leurs âmes en sa très Sainte Protection ! Des Sarrasins, il y en a autant de morts, et même beaucoup plus : c'est ce que nous trouvons en lisant l'histoire, qui ne ment point (4).

La bataille est terminée ; tous nos gens sont morts et massacrés, sauf Fagon et Naimés le sage. Au milieu des autres le duc gît évanoui : une grande hache l'a blessé grièvement, au côté, de très mauvaise façon. Il n'y a qu'eux deux qui ne soient pas morts. Tous les autres ainsi sont devenus martyrs : que Dieu ait leurs âmes en sa Sainte Bonté ! Qui s'en fût allé le lendemain sur le champ de bataille eût pu prendre des armes en quantité : maints bons hauberts, maints heaumes ornés de pierreries, et maintes bonnes épées et maints boucliers, maints destriers pie et pommelés, dont les maîtres gisaient morts, abattus. Les Sarrasins

(4) Ce vers semble indiquer que l'auteur disposait d'une source écrite. Mais peut-être s'agit-il d'un simple artifice destiné à impressionner son public.

s'en retournent alors. Promptement ils regagnent la cité. Ils racontent tout à l'émir, comment ils ont mis les Français hors de combat, les ont taillés en pièces et massacrés sur l'île. Aiquin écoute et mène grande joie.

Maintenant je vais laisser l'émir Aiquin, et les païens (qu'ils soient déshonorés !) et je vous parlerai de Naimés le sage et de Fagon le bon vassal digne de louange : ils sont sur l'île, courroucés et furieux, tous deux à pied et découragés, car leurs chevaux ont été taillés en pièces. Fagon s'afflige et s'inquiète en songeant aux Français qu'il a menés sur l'île, qui tous sont morts, et au duc Naimés qui avait tant de mérite. Mais il ignore le sort du duc : est-il vivant ou a-t-il trépassé ? Alors il se jure à lui-même de le chercher jusqu'à ce qu'il le trouve, mort ou vif. Ainsi en a-t-il décidé.

Parmi les morts Fagon part, il cherche Naimés jusqu'à ce qu'il le trouve, fort accablé par sa blessure. Fagon l'appelle et lui demande : « Seigneur, es-tu vivant, au nom de la Sainte Charité ? — Oui, seigneur, mais je suis mal en point ! Je suis resté longtemps évanoui, j'ai tant perdu de sang que je suis presque mort, si grave est ma blessure. Nos hommes sont-ils vivants ? Ne me cache rien ! — Non, vraiment, seigneur, tous sont morts. Il ne reste que nous deux, je vous le dis franchement. »

Naimés entend ce propos. Il en perd presque

la raison. Le guerrier, accablé de chagrin, s'évanouit. Le comte Fagon le relève, et lui dit : « Seigneur, pitié, pour l'amour de Dieu ! Laissez le deuil, renoncez-y, car à montrer sa douleur, on ne recouvre pas ce qu'on a perdu. Bien qu'ils s'en soient échappés vivants, nous en avons tué et massacré beaucoup [de Sarrasins], nous nous sommes vengés, quoi qu'il nous en ait coûté. »

Le noble Fagon le prend par la main ; le duc Naimes se relève. Droit à la grève ils descendent. Ils arrivent au gué, ils y entrent. La mer montait, elle l'avait déjà atteint. Ils y pénètrent jusqu'à la ceinture. Le vaillant guerrier est si gravement blessé qu'il chancelle. Il en tombe presque. Il ne serait jamais sorti du gué, sans Fagon qui l'en tire : celui-ci le saisit étroitement par la taille, et le porte péniblement loin du rivage. Il le dépose alors à terre.

Là, par quatre fois, Naimes s'évanouit : il est très affaibli car il a perdu beaucoup de sang. Alors Fagon se répand en lamentations : il n'a pas de cheval pour le transporter. Il lui faut le laisser, cela lui déplaît fort. Il l'appelle : pas un mot ! Fagon s'en aperçoit, il éprouve une grande angoisse. Alors le guerrier s'abandonne à la douleur : « Ah, dit-il, Père de majesté ! Ce duc, je ne peux le porter. Si je le laisse, on ne doit pas m'en blâmer. Cher seigneur Naimes, je vous recommande à Dieu :

puisse-t-il avoir grand-pitié de vous ! » A ces mots, le comte prend le chemin du retour, après avoir recommandé Naimes à Jésus.

Après de Charles il se rend à pied. Quand il arrive, il est très fatigué. Devant le roi, Fagon s'arrête. Charles le sage lui demande aussitôt : « Seigneur Fagon, dites-nous la vérité sur ce qui vous est arrivé ! Comment avez-vous rempli votre mission ? Vous me semblez très mal en point. Où sont mes hommes, que vous aviez emmenés ? Je ne les vois pas revenus ici avec vous.

— Seigneur, dit-il, inutile de le cacher. Sur l'île ils ont tous été tués, sauf Naimes le sage et moi-même : il n'y a que nous qui en ayons réchappé. Les païens mécréants nous ont attaqués. Ils nous ont surpris par leur grande trahison. Seigneur empereur, il ne faut pas m'en blâmer, car je me suis donné bien du mal : j'en ai tué beaucoup de mon épée d'acier. Nous y avons amené mille chevaliers. Les hommes de l'émir sont venus à cinq mille. J'ai laissé Naimes, très grièvement blessé d'un coup de grande hache au côté. Il est resté sur la grève près du gué. C'est là que j'ai laissé le vaillant guerrier. Il m'a été impossible de le porter. S'il y meurt, on ne le retrouvera jamais ! »

Charles entend ces propos, il en perd presque la raison. Il demande aussitôt son cheval.

On le lui amène sur-le-champ. Il l'enfourche sans attendre. Tout de suite le roi part. Derrière lui ses gens se rassemblent. Le comte Fagon les guide, sans s'arrêter, jusqu'au duc Naimés.

Celui-ci ne s'était pas relevé. S'ils s'étaient attardés un seul instant de plus, Naimés aurait été noyé, à sa fin il serait allé : le flot serait monté jusqu'à lui ! Les jambes, les pieds, et les éperons dorés du noble et vaillant duc baignaient déjà dans l'onde, ainsi que les deux pans de son haubert brodé ! La mer lui battait le flanc et le côté. Le roi qui l'aimait beaucoup l'a saisi. Très vivement il l'a sorti de l'eau, sur la rive il l'a couché. Le roi entre dans une grande colère. Il pleure de pitié pour le guerrier, car il pense qu'il est mort. Notre empereur donne libre cours à sa douleur : « Cher seigneur Naimés, à cause de vous je suis fort affligé : c'était une très mauvaise décision, que d'être venu ici avec mes valeureux guerriers. Vous êtes mort, j'en suis tout affaibli, jamais plus de ma vie je n'aurai de joie ! »

Le duc Naimés l'entend, il soupire : le guerrier sort de son évanouissement. Il se redresse et regarde le roi. Charles le voit, il manifeste une grande joie. Aussitôt il tend les mains vers Dieu et remercie Jésus, le Roi de majesté. A Naimés, tout de suite, le roi demande s'il est très gravement blessé. « Oui, vraiment, sei-

gneur, je ne vous le cacherais pas : jamais on ne me déplacera, si l'on ne me transporte en litière. » Aussitôt Charles ordonne qu'on apprête sur-le-champ un lit garni de rideaux, où l'on puisse allonger le duc Naimés. L'ordre donné est aussitôt exécuté. On dépose le duc dans la litière, on le fait transporter par des chevaux. Droit au campement on le conduit aussitôt. Dès qu'ils y sont, ils appellent un médecin, qui soigne le blessé : il reste avec lui jusqu'à sa guérison.

Plusieurs disent qu'il mourut en cet endroit, mais c'est faux, si l'on en croit la tradition (5) : il vécut encore longtemps, et accompagna Charles à Aspremont contre Agolant, le puissant émir, et contre Eaulmont, son fils, l'outrecuidant, récemment couronné par son père. Souvent Eaulmont s'était vanté qu'il serait couronné roi de France, et que Charlemagne serait déshérité, tué ou fait prisonnier, abattu ou massacré ; mais il échoua bien dans son projet, car en Aspremont Roland lui fit sauter la cervelle avec le tronçon d'un roide épieu carré : telle est la vérité, on le sait. C'est alors

(5) Le texte dit : « Mes non fut pas, ce dit l'auctorité » (v. 1830). L'auteur de *La Chanson d'Aiquin* fait ici allusion au cycle de chansons de geste où l'on retrouve Naimés combattant aux côtés de Charlemagne auprès duquel il tient le rôle de sage conseiller.

que Roland s'empara de Valentin (6) le rapide, de Durandal au pommeau d'or niellé, avec laquelle il fut depuis adoubé. Jamais homme ne monta un tel cheval, et nul n'eut jamais meilleure épée à son côté.

Je vous ai trop fait attendre la suite de la chanson : je vous en dirai la pure vérité. Le roi Charles était accablé de chagrin à la pensée de ses guerriers morts à Cézembre. Il jura alors solennellement sur sa tête, à saint Denis son protecteur, que jamais de sa vie il n'aurait de repos tant qu'il n'aurait pas vengé Naimés et ses guerriers, qui avaient été taillés en pièces sur l'île.

(6) *Valentin* : nom du cheval de Roland, plus connu sous celui de *Veillantif*.

## NOUVEL ECHEC DEVANT QUIDALET LA CROIX DE SAINT SERVAN

(Vers 1858-2028)

Le roi commande que ses troupes s'arment : il veut aller attaquer la cité. Plus de cent mille se préparent aussitôt, les autres ne peuvent être dénombrés. Ils vont droit aux murs, ils lancent des traits. Les assiégés se défendent comme à l'accoutumée : ils tuent un archevêque et un abbé.

(Charlemagne dit...) (1) : « Ces gens à l'intérieur sont pleins de vaillance, ils m'ont déjà causé bien du tourment. — Seigneur, répond Naimés, c'est bien vrai. Allons-nous-en, nous

(1) « On doit supposer avant ce vers... une lacune relativement importante. » (E. 2, p. 233).

sommes restés ici trop longtemps. Si ces ignobles mécréants nous apercevaient, ils auraient trouvé deux prisonniers d'importance ! S'ils nous prenaient, ils auraient fait du bon travail ! » Promptement ils éperonnent leurs chevaux (...) (2) jusqu'à l'armée sans s'arrêter. Notre empereur se tient devant sa tente. Sur-le-champ, on sonne la trompette. Sans retard ceux de l'armée se lèvent : les ducs, les princes se rendent auprès du roi, lui demandent aussitôt ce qu'il veut faire et ce qu'il a prévu. Le roi leur déclare : « Sous peu on vous le dira. Je suis installé trop loin de la citadelle. Demain, à la première heure, qu'on plie les tentes. » Et eux répondent : « A vos ordres. » Sur l'heure le roi lève le siège.

Le roi de France ne veut pas perdre de temps. Promptement il fait lever le camp et charger les bêtes de somme. Derrière la cité il va s'établir, le long du rivage, assez près de la mer, devant la porte que Dayres fit renforcer d'une voûte de beau marbre clair. C'est là que le roi de France fait fortifier sa tente, dresser l'oriflamme (3) et son dragon.

Le roi fait élever à cet endroit une chapelle ;

(2) Nouvelle erreur du copiste qui a transcrit le vers 1876 après le vers 1873 (E. 2, *ibid.*).

(3) *L'oriflamme* : enseigne de l'abbaye de Saint-Denis, de forme carrée et de couleur rouge, adoptée par les rois de France.

le maître-autel en est dédié à saint Servan, un ami de Dieu, très digne de louanges (4) : j'ai entendu dire que c'était un cousin de Dieu, du côté de la Vierge (puisse-t-elle être louée !) : en elle le Seigneur Dieu daigna se cacher. Charles plaça une belle croix sur l'autel : elle était d'argent, le roi la fit recouvrir d'or (5). Dans la croix admirable, Charles a fait enchâsser des reliques des Saints Innocents, du vénérable martyr saint Etienne, et d'autres saints très dignes de louanges.

Notre empereur se met à implorer Dieu : « Sire Dieu, Seigneur, dit Charles le valeureux, à saint Servan je veux donner cette croix, la placer pour offrande en sa chapelle, dans l'intention que je vais exprimer : qu'à ceux qui sur elle voudront se parjurer, il arrive du mal sans long délai. Qu'avant un an, votre puissance se manifeste avec éclat ! » Notre empereur, qui est un noble guerrier, fait entrer

(4) *Saint Servan* : l'auteur confond saint Servan, apôtre des îles Orcades, et un personnage du même nom dont une vie apocryphe dit qu'il était « natione Israeliticus ». Ce Servan aurait abandonné le trône d'Arabie pour exercer l'apostolat en Egypte et à Rome (E. 1, p. 156).

(5) « La dévotion à une croix enrichie de reliques paraît avoir existé dans l'ancienne église de la paroisse de Saint-Servan, détruite au xvi<sup>e</sup> siècle. Le monument qui lui a succédé est encore appelé quelquefois église de Sainte-Croix » (E. 1, p. 156).

un archevêque dans la chapelle. Celui-ci consacre l'église au Seigneur Dieu.

Le roi de France, parvenu devant l'autel, prononce cette prière que vous allez entendre : « Seigneur Dieu, Notre Maître, dit Charles le guerrier, toi qui descendis du ciel pour sauver le monde, qui daignas te cacher en la Vierge et prendre chair et sang dans son saint corps, toi qui, sans mensonge, naquis à Bethléem, où les trois Rois allèrent te rendre visite : tu ne voulus pas refuser ce qu'ils t'offraient, myrrhe, encens et or pur. Hérode décida de te massacrer, mais tu ne voulus pas mourir ainsi : jusqu'en Egypte Joseph t'emporta, avec ta mère qui t'aimait tant, quand le Saint Ange vint l'avertir. A la Théophanie (6) tu te fis baptiser dans le Jourdain. Trente-deux ans tu voulus voyager par la terre, jusqu'au Jeudi, qu'on appelle Saint, où, à la Table, tes Apôtres, que tu aimas tant, prirent part à ton dîner : tu les y fis manger de ton pain sacré et tu les rassasias de tes poissons (7). Le Vendredi que l'on

(6) *Théophanie* : nom donné à la manifestation divine. Selon l'Évangile, lors du baptême du Christ, Dieu se manifesta par l'apparition d'une colombe, symbole de l'Esprit Saint, tandis que retentissait une voix disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, celui qu'il m'a plu de choisir » (saint Matthieu).

(7) « Ce vers évidemment apocryphe (il confond le repas de la Cène et celui de la multiplication des pains) est exposé dans le manuscrit » (E. 2, p. 234).

doit adorer, tu t'offris, Seigneur, pour souffrir en croix, et tu laissas perforer tes pieds et tes mains de clous de fer qu'on y enfonça. D'après épines tu te laissas couronner, de la lance tu te laissas percer le côté. C'est Longin qui le fit, mais nul ne doit le blâmer, car les Romains l'y obligèrent. Il ne voyait goutte, sachez-le avec certitude. Il en fit ruisseler le sang et l'eau, qui se mirent à couler, le long de la lance, jusqu'à ses poings, sans vouloir s'arrêter. Quand il sentit ses mains s'humecter, il se frotta les yeux. Aussitôt il vit clair (8). Il regarda Dieu et implora sa miséricorde. Le Seigneur Dieu daigna tout lui pardonner. Nicodème et messire Joseph, le guerrier, allèrent te demander à Pilate en guise de la solde qu'il leur devait (9). Aussitôt il leur accorda ce qu'ils demandaient. De la croix ils allèrent te retirer, au Saint Sépulcre ils allèrent te déposer et t'apportèrent du baume d'outre-mer. Mais ils ne purent trouver ton corps (en enfer tu allas délivrer tes amis).

(8) Si le texte avait été écrit au XIII<sup>e</sup> siècle, il est probable que l'auteur aurait fait allusion à la légende du Graal, étroitement associée à la sainte Lance.

(9) On sait que Nicodème et Joseph Arimathie, tous deux membres du Sanhédrin, intervinrent auprès de Pilate pour obtenir le corps de Jésus. Un auteur écrivant au XIII<sup>e</sup> siècle aurait certainement mentionné le rôle de premier plan joué par Joseph dans la légende du Graal. Nous avons, ici encore, un nouvel argument en faveur de l'ancienneté de *La Chanson d'Aiquin*.

Saint Gabriel le guerrier les réconforta. Le troisième jour tu voulus ressusciter. Tu voulus apparaître à Madeleine. Elle alla le dire et le raconter aux Saints Apôtres, en Galilée où se trouvaient ces hommes vénérés : de leurs tourments tu voulus les délivrer. De même que tout cela est vrai et que ma foi est sincère, je vous prie, mon Dieu, de prouver votre puissance : qu'à ceux qui voudront se parjurer sur cette croix très digne de louanges, il arrive du mal avant qu'une année se soit écoulée. Laissez-moi entrer dans la cité, que je puisse la délivrer des païens et y établir la religion chrétienne. » A ces mots il se place devant l'autel et commence à implorer saint Servan.

Quand Charlemagne a supplié Jésus, devant la croix tout droit il se tourne : « Seigneur saint Servan ! dit Charles le sage, vrai martyr, tu es le cousin du Seigneur Dieu (10), du côté de la Vierge qui a porté Jésus. Seigneur, vous faisiez partie de ce saint lignage, je le sais bien, on me l'a raconté. Anne, en vérité, fut la mère de Marie, dont naquit Dieu, le Roi de majesté. Anne la dame, qui était si bonne, avait une sœur de grande noblesse. Seigneur saint Servan, bon saint bienheureux, près de l'Égypte un émir vous fit prisonnier. Dans une geôle

(10) Allusion à une *Vie* apocryphe d'un saint Servan d'origine israélite. Cf. note 4, p. 137.

vous fûtes enfermé. Là ils vous gardèrent trois jours entiers. Vous n'y goûtâtes ni pain ni blé, ni nul vivre, sinon ce que vous envoya Dieu (...). (...) (11) brisa la porte, dont l'anneau fut cassé. Par la mer salée Dieu vous fit partir. Jamais vous ne prîtes navire ni bateau ni embarcation. A Rome, la cité, vous arrivâtes. Les païens impies vinrent à vous, cette race orgueilleuse qui jamais n'aima Dieu. Le roi Adace, qui régnait sur la ville, dans sa grande cruauté voulut vous tuer. Mais cela déplut à Dieu, le Roi de majesté ! Par la mer salée Il vous fit aller en Ascalon (12), où vous avez abordé. Mais de cruels mécréants vous prirent : le roi Hérode qui était si cruel vous fit, seigneur, couper la tête. C'est là, cher seigneur, que vous fûtes décapité. Au roi de Rome on offrit votre chef. Aussi sûr que je dis la vérité, je vous en prie, seigneur, bon saint bienheureux, demandez à Jésus, le Roi de majesté, qu'il leur arrive du mal, avant qu'un an soit passé, dans leur corps ou leur âme ou dans un ami très proche, ou dans leurs biens, s'ils en ont, qu'ils soient roi ou prince possesseur d'une grande terre, archevêque, évêque ou abbé, clerc, frère lai ou

(11) Une petite lacune, en fin de vers et en début de vers suivant, prive le verbe « briser » de son sujet (B. 2, p. 236).

(12) *Ascalon* : une des cinq cités royales des Philistins, sur la Méditerranée. Elle était très prospère.

prêtre tonsuré, pauvre ou riche, ou rassasié de  
biens. Qu'il me rende bientôt cette cité, afin  
que le corps de Dieu puisse y être consacré,  
et le Saint Baptême remis à l'honneur. »

### FUITE D'AIQUIN (Vers 2029-2209)

Alors le roi se relève ; avec lui il y avait un  
sage chevalier, de grand âge, chenu et barbu.  
Celui-ci interpelle Charles : « Seigneur, dit-il,  
écoutez mon avis : sinon jamais vous n'aurez  
cette cité. Là-bas, ils n'ont pas d'eau, j'en suis  
persuadé, car je ne pense pas qu'il y ait source,  
rivière ni gué, s'il ne leur en vient de l'extérieur  
par un canal. L'eau leur arrive sous terre, à  
mon avis. Faites vite prendre un cheval de  
plus d'un an, donnez-lui à foison du foin et de  
l'avoine, du bon orge bien sec et bien vanné.  
Qu'il mange bien, et qu'on l'empêche de boire.  
Puis qu'on le chasse de l'écurie. Laissez-le aller



sans bride. Que du côté de la terre il soit bien entouré de nos hommes, qui sont nombreux. S'il y a un cours d'eau ou un puits recouvert, le cheval, je pense, le trouvera. » L'empereur dit : « Bien réfléchi. C'est un fort bon conseil, à mon avis, que vous m'avez donné. Il en sera fait comme vous le désirez. »

Ils donnent à manger à un cheval, trois jours pleins ils restent sans l'abreuver. Le quatrième jour, ils le chassent de l'écurie. Les Français l'empêchent d'aller vers la terre. Alors le cheval rapide, accablé par une soif intense, baisse la tête. Il s'en va au galop tout droit à la cité, mais il n'y trouve ni fontaine ni ruisseau, sauf la mer salée, qu'il n'a garde de goûter. Sur le bord, le cheval fait demi-tour. Près de la chapelle de saint Servan, l'ami de Dieu, c'est là qu'il s'arrête : il renâcle, souffle avec force, frappe la terre de ses sabots de devant.

Tout cela, le vieil homme l'a bien regardé. Très vite il interpelle le roi : « Seigneur, dit-il, sachez en vérité qu'ici il y a de l'eau, à mon avis. Cher seigneur roi, qu'on y regarde. »

Les Français l'entendent et manifestent une grande joie. Avec des pics et des houes, ils rejettent la terre, en quantité. Ils creusent et travaillent tant à cet endroit qu'ils trouvent l'eau, qui était fort bonne : une fontaine abondante et très belle, enclose de murs de fin marbre veiné, à belle voûte, bien faite. La mar-

gelle est de marbre taillé, plus blanc que n'est fleur de lys en été. Cette fontaine est de très grande beauté, chaude en hiver comme un bain agréable (1), en été froide comme s'il avait gelé. Sous terre elle va dans la cité par un conduit de cuivre moulé, parfaitement scellé de plomb solide. Avec des masses d'acier les Français brisent le mur, ils jettent dans le conduit excréments et ordures, et le sang de bœufs et de vaches qu'ils ont tués.

C'est un très grand miracle qu'accomplit le Seigneur Dieu : dans la ville règne une très grande disette : le pain, le vin et le blé manquent, et l'eau douce. Les infidèles en souffrent. Ils mangent les chevaux, tant ils sont pauvres : qui en possède plusieurs devient un homme précieux. Les païens se lamentent à grands cris. « Nobles compagnons, leur dit l'émir, ces chrétiens nous torturent fort ! Nous n'avons plus rien à manger, nous sommes tous affamés ! »

Le roi (2) dit : « C'est grand-pitié. La reine est affaiblie, car elle a beaucoup jeûné. Qu'allons nous faire ? Livrerons-nous la cité ? »

Chacun d'eux se lamente amèrement. Ils se disent les uns aux autres : « Quel malheur

(1) La traduction littérale serait : « à bonne température, tempéré ».

(2) « Le roi » désigne ici évidemment l'émir Aïquin.

d'être né ! » Aiquin soupire. Il se répand en gémissements.

D'entre ses compagnons un Norrois se détache. Il a la barbe blanche, les cheveux grisonnants. Il est très vieux : il a cent ans passés. Quand il voit Aiquin aussi découragé, il parle haut. On l'écoute attentivement. « Seigneur émir, dit-il, roi couronné, par Mahomet qui sauve le monde, je te donne un conseil, si cela t'agrée. Il y a déjà cinq ans passés que la flotte vint à cette cité. Elle nous apportait de grandes richesses, que l'archevêque Ysoré nous a prises. J'ai une barque excellente, que j'ai sauvée des chrétiens. Elle est ancrée près de mon logis, solidement amarrée à ce donjon. Si tu m'en crois, sans attendre la nuit, tu laisseras les chrétiens infidèles avant le coucher du soleil. Tu t'en iras au pays où tu es né, et tu emmèneras bon nombre de tes gens. Il n'y a guère de châteaux ni de cités dont tu ne sois roi et seigneur nanti, excepté Vannes et Dol l'archevêché (que le feu maudit de l'enfer brûle cette cité ! Nous y avons beaucoup souffert et peiné !). Allez-vous-en, trop longtemps nous sommes restés ici ! » Aiquin dit : « Tu m'as donné un bon conseil. »

Aussitôt le roi s'en va. Il descend de la bonne cité jusqu'au port, sans s'arrêter. La nuit était noire, le soleil couché. Le roi Aiquin entre dans le navire avec la reine à la noble prestance.

Quatre cents hommes embarquent, ils mettent à bord chevaux et objets en quantité, or et argent et maints tissus de soie ornés de roses. Mais ils n'y apportent ni pain, ni vin, ni blé, ni nulle chose dont ils puissent se nourrir. Les matelots hissent la voile en tête de mâât. Ils naviguent grand-erre. Ils vont sans peur dans le vent et l'orage. Il en reste beaucoup en la bonne cité, car l'émir ne peut en prendre davantage à bord.

Ils naviguent et cinglent où les mène le diable. Ils longent Terzon (3) la bonne cité : elle était riche et de noble antiquité. Ils font tant et si bien qu'ils parviennent d'une traite à Saint-Matthieu (4). Les hommes demandent à l'émir en quel pays il veut aborder. Il leur répond : « Je vais vous le dire. Il y a plus de trente ans passés que j'ai hérité de la Bretagne, et que dans Nantes j'ai été couronné roi. Là se trouvent encore beaucoup des miens ; c'est là que nous irons, si vous le voulez (...) (5). Il y a là-bas un château bien fortifié, petit et beau, très illustre. Il a nom Brest, c'est ainsi qu'on l'appelle. Nous débarquerons

(3) *Terzon* : selon J.d.L. (E. 1, p. 235), ce nom désignait Cesson, près de Saint-Brieuc, ou une ville gallo-romaine près d'Erquy.

(4) *Saint-Matthieu* : on aura reconnu la pointe, à l'ouest de Brest, qui ferme la rade.

(5) Le texte présente une lacune avant le vers 2162.

là, si vous le voulez. » Les païens répondent :  
« A vos ordres ! »

Les mécréants naviguent à la voile. Le vent du Nord leur arrive maintenant de la mer. Ils voguent tant et si bien qu'ils pénètrent au port de Brest. Les païens entrent dans la ville, qu'ils avaient prise à Mérien, son seigneur de toute antiquité. Mais s'il plaît à Dieu, le Roi de majesté, il en sera encore seigneur et protecteur. Là les païens se logent. Ils trouvent du ravitaillement en abondance.

Ils se reposent toute la nuit, jusqu'au jour. Le lendemain, dès que le soleil est levé, ils demandent à l'émir de quel côté il ira, en quel royaume. « A Carhaix, leur dit l'émir, que j'ai conquise sur Hoès, le barbu. Il a tué un grand nombre de mes gens à Quidalet pendant la grande bataille rangée. C'est par lui qu'a été blessé Doret, mon neveu, d'un coup de grand épieu carré en plein corps ! »

Alors les païens montent à cheval. Le roi Aiquin enfourche sa monture, imité par toute sa suite et par la reine qui était très belle. De là ils vont à Carhaix. Ils reconstruisent les murailles, réparent le fossé. Le roi Aiquin, l'orgueilleux, convoque promptement ses guerriers de tous les points de Bretagne. Il fait faire des (6) lettres bien scellées ; on les remet sur-

(6) Peut-être faut-il comprendre « deux lettres ».

le-champ à un messenger. Celui-ci se rend à Nantes, y montre les lettres d'Aiquin. Les païens mécréants les font lire (7) : ils voient que l'émir a été chassé de Quidalet ; les impies en éprouvent une grande douleur. Ils s'équipent et se mettent en route. Ils étaient environ trente mille en armes. Au roi Aiquin ils se joignent sans délai. Ils amènent des bœufs en venaison en grande quantité. A Carhaix ils apportent des vivres en abondance. Ils se répandent en menaces contre la Sainte Chrétienté.

(7) Ce vers rappelle que la lecture n'entraîne pas nécessairement dans l'éducation d'un guerrier, fût-il chevalier.

## REDDITION DE QUIDALET

(Vers 2210-2372)

Maintenant je vais laisser l'émir : vous entendrez parler de Charles le puissant roi couronné, qui est en Quidalet avec ses nombreux guerriers. Il ne sait rien d'Aiquin, il ignore qu'il a quitté la cité. Notre empereur se lève de bon matin. Aussitôt il entre dans la chapelle. Il entend la messe, puis s'en retourne. Il regarde vers la bonne cité. Il entend les Sarrasins qui se désolent, pleurent, crient, et manifestent une grande douleur.

« Dieu ! dit Charles, doux Roi de majesté, les païens se lamentent fort à l'intérieur ! Ils mènent grand tapage. Ils ont peur. » L'empereur

reur appelle Fagon. « Seigneur Fagon, dit Charles le sage, par la foi que vous devez à Dieu, allez donc jusqu'à ce mur crénelé chercher des nouvelles, que nous sachions avec certitude pourquoi les païens sont ainsi effrayés. — Seigneur, dit-il, très volontiers. » Rapidement le guerrier s'arme, va jusqu'à la porte et s'y arrête.

Le vaillant Fagon avance sans hésiter ; jusqu'à la porte le guerrier s'en va. Il entend à l'intérieur les Sarrasins gémir, crier, hurler, glapir et vociférer. Ils commencent à se plaindre d'Aiquin : « Seigneur, disent-ils, nous avons peu de motifs de t'aimer ! Tu nous as abandonnés, et nous n'avons rien à manger. Maintenant il nous faut ici enfler de faim et livrer la cité aux chrétiens, mourir, ou nous "chrétienner" ! (1) »

Quand Fagon entend les gens parler ainsi, il va porter ces nouvelles au roi : « Juste empereur, dit le guerrier, vous devez grandement remercier le Seigneur Dieu, le servir et l'honorer, ainsi que sa mère ! La ville est vôtre, il vous suffit d'y entrer : Aiquin s'est enfui à marée haute. J'ai bien entendu les païens s'en

(1) *Chrétienner* : terme utilisé par les païens dans le texte. Nous avons tenu à le conserver dans la traduction, pour son pittoresque.

plaindre. — Dieu, dit Charles, j'ai de bonnes raisons de vous aimer. »

Promptement il ordonne aux troupes de s'armer. Le roi fait retentir plus de cent trompettes. Maintenant vous allez pouvoir écouter le grand miracle que Dieu fit pour le valeureux empereur. Jusqu'à la porte il s'avance sans hésiter. Quand les païens le voient approcher, promptement ils vont ouvrir et abaissent aussitôt le grand pont, car ils ne peuvent plus supporter la faim. Dans la cité entrent les Français, il n'y a païen qui veuille le leur interdire : c'est un beau miracle, on doit y prêter grande attention.

Notre empereur remercie Dieu. Il fait se convertir tous les païens, qu'on baptise sur les fonts sacrés, et que l'on régénère en Dieu par le chrême. A celui qui ne veut croire, il fait couper la tête.

Aux païens le roi demande : « Ne me le cachez pas. Où est la prison, dans laquelle Aiquin a fait enfermer nos gens ? » Un des comtes adresse la parole au roi : « Seigneur, je vous y ferai mener très volontiers. Elle est là, en bas, au pont près de la mer, dans un donjon admirable, à trois étages bien faits et bien agencés, que le roi Dayres fit jadis fortifier. Le roi Aiquin allait s'y distraire avec la reine au clair visage. On n'en pourrait trouver, ni voir, ni regarder de plus beau en aucun

endroit. D'habitude, un homme puissant gardait la tour. Mais il s'est enfui avec Aiquin par mer, à cause de la famine qu'il ne pouvait supporter : il n'y avait rien ici à manger. Ce donjon dont vous m'entendez parler n'a pas son pareil dans le monde entier pour la défense : car il nous suffit de trois hommes pour le garder face à toute l'armée qu'un roi pourrait réunir. En aucune manière on n'y pourrait entrer de force, qu'on y fasse venir autant de lances qu'on veut ! On l'appelle d'ordinaire la tour Aiquin. A l'étage du bas qui se trouve près de la mer se situe la grande prison, je puis l'assurer, où le roi Aiquin fit jeter les captifs. C'est là qu'il les faisait culbuter et tomber. — Vraiment, dit Charles, c'est là qu'il me faut aller afin de les en tirer et de les délivrer. »

Sur-le-champ le roi s'y fait conduire, il s'y rend directement. Il ordonne de briser et d'enfoncer les portes. Il fait bientôt sortir tous les captifs, recommander à Dieu les âmes des morts, enterrer leurs corps, et chanter des messes pour eux. Puis il fait sonner le rappel des prisonniers, il les fait raser très soigneusement, leur fait couper les cheveux, tailler les ongles, et apporter de riches vêtements. S'ils sont heureux, point n'est besoin de le demander ! Ils remercient Dieu et le roi.

Notre empereur (que Dieu le comble de

biens !) fait construire un couvent dans la cité. Le maître-autel en est dédié à saint Pierre (2). Il y établit des moines, leur donne une rente en vue de l'office qu'ils doivent célébrer pour ceux qu'Aiquin a fait mourir. Il fait chanter la messe par l'archevêque. Grande est l'offrande qu'il y présente : l'autel est couvert de bons deniers, d'or fin et d'argent blanc et clair.

L'archevêque Ysoré chante l'office, dans Quidalet l'admirable cité. Après la messe, le bon roi prend la parole, il interpelle l'archevêque : « Seigneur archevêque, dit Charles le sage, grâce à Dieu, le Roi de majesté, nous avons pris cette bonne cité, non par la force, mais par la vertu divine. Nous y avons supporté mainte grande peine pour exalter la Sainte Chrétienté : il y a bien sept ans passés que nous sommes venus de France en ce royaume, vers cette ville, qui nous a tant coûté. Vous avez accompli de nombreux faits d'armes, vous vous êtes comporté valeureusement, en homme courageux et sage. Je vous la donne en franchise, à la condition que je vais vous dire : c'est que par vous, seigneur, je sois bien aidé. »

L'archevêque le remercie avec chaleur : « Seigneur, dit-il, pour Dieu, cinq cents mercis ! Je vous accorde de bon gré que, si lointain que

(2) *Saint Pierre* : vocable sous lequel est placée la cathédrale d'Aleth.

soit le royaume où vous vous trouverez, je viendrai à votre secours avec tous mes guerriers. » L'empereur dit : « Voilà qui s'appelle bien parler ! »

Alors les Français s'installent dans la cité, dans les rues et de tous côtés. Notre empereur monte au palais qui était fort illustre. Ils y trouvent de nombreuses richesses : soie, argent et or pur affiné, mais ni pain, ni vin, ni blé, ni vivres de la moindre valeur (3). Nos chrétiens en apportent beaucoup. Ils se reposent la nuit en la bonne cité jusqu'au lendemain, au lever du jour, à l'heure où, de bon matin, l'empereur se lève. Pour entendre la messe il se rend au couvent.

Puis le roi remonte au palais où un repas magnifique lui est apprêté. Ils s'asseyent après s'être lavé les mains ; Charles rend grâce à Dieu, le Roi de majesté, de ce qu'il tient Quidalet la cité. Il en a grande joie, et en loue Dieu longuement.

(3) Le texte porte : « ne de nul vivre valant ung ail pelé » (v. 2361).

## SIEGE DE GARDAINE

(Vers 2373-2618)

« Seigneur, dit Naimés, écoutez ce à quoi je pense. Ici, près de nous, se trouve une cité forte : elle s'appelle Gardaine. Elle est très belle, fortifiée, puissante et très riche. Les gens qui l'occupent sont d'un orgueil immense. Celui qui la tient est un neveu de l'émir, du roi Aiquin qui nous a échappé, qui s'est enfui par mer. Ce prince, seigneur, s'appelle Doret. Il est très cruel et fort outrecuidant. Lui et ses hommes nous ont grandement fait souffrir. Près de Gardaine il y a un château fort, avec une haute douve, un haut mur et un fossé : ce château s'appelle Dorlet. Je veux y aller pour

voir la région. Je verrai Gardaine, l'admirable cité. Si je trouve Doret hors des murs, je n'aurai de cesse de l'avoir combattu. Si je n'en suis pas revenu d'ici un mois, suivez-moi avec vos valeureux guerriers. Donnez-moi alors votre oriflamme, je conduirai bien vos chrétiens. Vous resterez ici avec Ysoré à qui vous avez donné cette cité ! » Le roi dit : « Avec l'aide de Dieu ! »

Le duc Naimés s'arme promptement ; sa troupe et lui se mettent en route. Notre empereur se repose dans la cité avec l'archevêque aux grandes vertus. Avec eux demeurent maints évêques et maints abbés, comtes et seigneurs nantis de grandes terres.

Naimés, le robuste guerrier, chevauche avec son armée impétueuse. Ils n'ont pas fait deux lieues que le duc regarde vers le soleil levé et voit Gardaine, l'admirable cité. La ville est belle et le mur crénelé. Hors des remparts se trouve un grand fossé, bordé de longues piques de fer sur lesquelles sont fichées de nombreuses têtes : plus de mille y ont été plantées. Ce sont celles de chrétiens que les païens ont tués. Il y a un bois très grand et très touffu. Il n'est pas d'animal créé par Dieu qui ne s'y trouve : léopards, lions y abondent, ainsi que d'autres bêtes très féroces. Une rivière aux flots impétueux l'entoure — on l'appelle le Budon.

« Dieu, dit Naimés, bon Roi de majesté,

Quidalet la cité est vraiment très belle, mais celle-ci l'est encore plus, à mon avis. Si Dieu, le Roi de majesté, veut que Charlemagne en soit maître en toute franchise, à la Pentecôte il y sera couronné. » Le duc Naimés s'arrête alors en cet endroit ; lui et ses hommes font halte dans un pré, et resserrent les sangles de leurs chevaux. Ils prennent leurs épieux, enfourchent leurs montures, et, sans dévier, promptement gagnent le fossé.

Un Sarrasin s'y rend également. Il a vu et observé nos Français. Il a une voix puissante. De toutes ses forces il crie : « Les Français sont là dehors, c'est la pure vérité ! » Vite les païens sortent de la cité. Quatre mille se sont bientôt rassemblés et accablent nos hommes de traits. Maints Français trouvent la mort en ce lieu. Les païens sont si nombreux que pour un des nôtres il y a bien sept démons, qui tuent bon nombre de nos gens. Nos chrétiens sont bien effrayés et implorent Jésus avec ferveur, pour qu'il les secoure dans sa grande miséricorde. Sans se cacher ils s'écrient : « Hélas ! Maudit soit le jour de notre naissance ! Nous avons souffert et supporté beaucoup de maux en Bretagne, depuis plus de sept ans. Cher Seigneur Dieu, bon Roi de majesté, que fait donc Charles, le vaillant roi couronné, qui nous laisse ici mourir de si honteuse façon, puisqu'il ne vient avec ses valeureux guerriers ?



En ce moment, il reste bien à son aise avec Ysoré, en Quidalet qu'il lui a donnée, où il boit du vin, du piment (1) et du claret (2). Ils ne pensent nullement à la mort (...) » (3).

Le duc Naimés les reconforte : « Guerriers, dit-il, n'ayez aucune crainte ! C'est uniquement pour Dieu, le Roi de majesté, que nous souffrons cette épreuve. En paradis nous en serons couronnés, et nous siégerons aux côtés des martyrs. Frappez chacun de l'épée d'acier, veillez à ce que nul de vous ne commette de lâcheté, de peur que vos héritiers n'en essuient le reproche. Qu'il soit honni et maudit, celui qui ne frappera de l'épée d'acier ! » Ils l'approuvent à grands cris ; les robustes guerriers se refusent à céder pied jusque tard dans la soirée. Alors les Sarrasins s'en retournent. Ils s'enfuient tout droit à la cité.

Mais nos Français ne s'arrêtent pas : les glorieux guerriers mettent pied à terre, brisent les piques qui hérissent le fossé. Ils ôtent les têtes des chrétiens que les païens, dans leur orgueil et leur barbarie, y avaient fichées pour humilier encore davantage leurs ennemis.

(1) *Piment* : boisson composée de miel et d'épices.

(2) *Claret* : vin mélangé de miel et d'épices aromatisées.

(3) Le texte comporte une lacune d'un vers environ. Cf. E. 2, p. 241.

Autour de leur seigneur les infidèles se rassemblent. Ils se plaignent à lui des chrétiens. « Ah ! Doret ! font-ils, glorieux duc ! Une troupe cruelle nous a mis en déroute. Ce sont des chrétiens, nés en France, des gens de Charles, le puissant roi couronné qui s'est emparé de Quidalet la cité. Fais-leur donc demander maintenant le tribut que tu as établi sur la Chrétienté ! » Le prince déclare : « Cela me convient parfaitement ! Allez-y sans retard ! N'attendez pas ! » Ils répondent : « A vos ordres ! »

D'entre ses compagnons un Norrois se détache. A l'instant il éperonne son cheval. Il vient droit aux Français. Il est orgueilleux, insensé et outrecuidant ; mieux que tous les autres il sait s'exprimer. Quand il prend la parole, on l'écoute avec attention. Il interpelle Naimés, sans le nommer, car il ignore son nom.

Le païen dit : « Prêtez-moi attention ! Par moi, Doret, notre maître, le neveu de l'émir Aiquin, vous fait dire de nous livrer immédiatement le tribut, sinon vous ne vous en retournerez jamais. Ecoutez à présent, je vais vous le rappeler : quatre mulets avec leur charge d'or fin d'Arabie, des toiles, des tissus de soie, des ciclatons, du cendal, deux mille brogues (4)

(4) *Brognes* : tuniques de cuir sur lesquelles on cousait des plaques ou des anneaux de métal (cf. fig. n° 1).

et mille boucliers, quatre cents chevaux arabes de plus d'un an et de blancs chevaux de prix bien sellés, des lions et des monstres, tous parfaitement domptés, et trente jeunes filles à la noble prestance.

— En vérité, dit Naines, on va vous le livrer dans peu de temps, si vous voulez bien l'attendre. Jamais l'émir Aiquin qui a pris la fuite par mer n'en eut de tel. Je vais vous dire, je ne sais si vous le savez : Charlemagne est installé en Quidalet. Lui et son armée y sont entrés, Jésus y est servi et honoré, et Mahomet bafoué et couvert de honte. Gardez-vous de nous, nous vous défions ! »

A ces paroles, nos gens poussent des cris. Ils sont quatre mille, dont les heaumes sont enrichis de joyaux. Ils tirent du fourreau les lames d'acier. Voici le tribut qu'ils leur présentent : ils leur tranchent les flancs et les côtés, pieds et entrailles, jambes et nez. Sur le nombre qu'ils étaient il n'en réchappa que deux. Ceux-ci regagnent la cité ; à leur seigneur ils vont se plaindre aussitôt : « Ah ! Doret, noble duc vénéré, par Mahomet qui nous sauve, jamais plus tu ne seras respecté : tes hommes ne sont plus, ils ont été taillés en pièces. Ceux de France les ont livrés à la mort. De Quidalet ils ont chassé les païens et leur ont infligé à tous une honteuse déroute. Jamais vous ne recevrez d'aide de l'émir. Faites, cher seigneur,

de votre mieux, défendez-vous si vous le pouvez ! »

Quand les païens ont fait à Doret le récit de l'orgueil et de la fierté des chrétiens, de la défaite écrasante d'Aiquin et de sa fuite en haute mer, de douleur il devient presque fou. « Hélas, dit-il, pour moi quelle défaite ! Aiquin a pris la fuite par mer. Je ne vivrai plus en paix dans cette région puisque me fait défaut celui qui m'aidait. Il me faut quitter Gardaine la cité, quitter Dorlet que j'avais fortifié. Jamais plus en Bretagne je n'aurai de pouvoir, puisque mon oncle m'abandonne ainsi. Mais avant d'être dépossédé de tout, je causerai du dommage aux chrétiens ! »

A son peuple il dit de s'armer sur-le-champ. Ils le font puisqu'ils en ont reçu l'ordre.

Avec vingt mille hommes au moins, le prince monte à cheval. En hâte ils sortent de la cité. La bataille contre les chrétiens fait rage : d'une grande lieue ils repoussent nos Français. Notre armée était au bord de la déroute, lorsque Naines regarde dans les bois déserts. Il aperçoit Charlemagne, le puissant roi couronné, avec une grande troupe de chevaliers en armes. Quand il les voit, il éprouve une grande joie, et rend grâce à Dieu, le Roi de majesté. Les païens perdent courage en voyant les renforts rassemblés. Promptement ils font retraite vers Gardaine, l'admirable cité. Quand ils y

sont entrés, ils ferment la porte et lèvent le pont.

Naines va à la rencontre du roi, le salue et s'incline devant le roi. Le roi le salue aussi, très humblement. Charles lui dit : « Soyez le bien trouvé ! Dites-moi la vérité sur ce qui vous est arrivé. Comment avez-vous rempli votre mission ? — Seigneur, dit-il, inutile de vous le cacher : ils nous ont fort tourmentés dans la bataille ; grande est la peine que nous avons endurée. Ils nous auraient mis hors de combat s'ils ne vous avaient aperçu avec vos puissants guerriers. Dans leur ville ils se sont enfuis. Roi, attaquons la ville avec nos troupes ! »

Alors le roi va attaquer la cité, avec son armée aux forces imposantes. On se bat beaucoup, on lance des traits. Les Sarrasins sont montés au plus haut mur, ils se défendent avec vigueur contre les chrétiens. D'entre ses compagnons un Norrois se détache. Par la poterne il arrive auprès du roi sans être vu. Au poing droit il tient un dard empenné, il frappe l'empereur sur son bouclier. Il lui perce l'écu, rompt le haubert. Entre les côtes le dard plonge. A bas de son cheval l'empereur tombe évanoui. Le Turc redescend dans le fossé et regagne la cité. On aurait eu le temps de franchir une bonne lieue avant que le roi ne se relève. Les Français s'en aperçoivent, ils sont remplis

d'effroi, de grandes lamentations s'élèvent autour de lui.

Quand les païens voient mener un tel deuil, ils pensent que le roi à sa fin est allé. Alors les infidèles font une sortie et se saisissent de lui avec une extrême violence. En la cité ils l'eussent emmené si nos chrétiens n'étaient venus à la rescousse : archevêques, évêques, abbés, prêtres et moines, chanoines réguliers, vingt mille chevaliers armés au moins, et d'autres gens en grand nombre.

GARDAINES ENGLOUTIE

165

GARDAINE ENGLOUTIE

(Vers 2619-2712)

Chaque guerrier se répand en grandes lamen-  
tations : pour lui tous mènent grand deuil. Le  
roi reprend ses sens. Quand il voit l'affliction  
des Français, tout ému de pitié il soupire.  
Aussitôt il les reconforte et leur dit : « Ne crai-  
gnez rien, je guérirai. Mais je me sens bien  
accablé, car je suis grièvement blessé au flanc.  
Un païen m'a frappé de très mauvaise façon.  
Que Dieu, le Roi de majesté, le maudisse ! »

Le roi Charles s'est agenouillé. Vers le ciel  
il tend ses mains pour implorer Dieu. Il maudit  
la cité de Gardaine et tous ses habitants :  
« Cher Seigneur Dieu, dit Charles le sage, en

la Vierge vous prîtes forme humaine. Vous naquîtes d'elle, on le tient pour vérité certaine, à Bethléem, là-bas, de manière virginale, le Saint Jour de Noël. Seigneur, c'est là que vous fûtes adoré par trois Rois : ils vous offrirent très humblement myrrhe, encens et or pur affiné. Le roi Hérode fut contre vous très irrité, lorsqu'il fut informé de votre naissance, car les prophètes avaient prédit qu'un roi naîtrait qui aurait pouvoir sur toutes choses et serait l'Homme-Dieu. Le cruel mécréant voulut vous tuer. Il vous fit chercher par tout son royaume. Mais on ne vous trouva pas, Seigneur, car en Egypte vous aviez été emporté par votre mère qui vous aimait tant, sur l'avertissement du Saint Ange. Le roi Hérode, qui était méchant et cruel, prit tous les jeunes enfants de son royaume là où on les trouva. Il les fit tous rassembler à Bethléem. A cause de vous, cher Seigneur, on leur coupa la tête. Vous allâtes par la terre, pendant plus de trente-deux ans, puis vous fûtes, Seigneur, placé sur la Sainte Croix, pour nous défendre des entreprises du Démon, le Vendredi que l'on nomme Adoré (1). Puis vous fûtes, Seigneur, déposé dans le Sépulcre, et le troisième jour vous êtes ressuscité. Aussi vrai que ce que je dis est la pure vérité, je vous en prie, Seigneur, grand Roi de

(1) Il s'agit évidemment du Vendredi saint.

majesté, détruisez cette cité tout entière, qu'aucun païen mécréant n'en puisse sortir, que jamais homme vivant n'y demeure ! »

Le roi supplie avec ferveur le Seigneur Dieu. Pris d'une sainte colère, il maudit la cité. Aussitôt éclate un grand orage de vent et de pluie. C'est la tempête : l'air luit d'éclairs, le tonnerre roule ! A minuit, après le chant du coq, la cité s'effondre soudain, fortifications, murs et fossé ! La mer salée envahit la région : elle sort de son lit et couvre la terre ferme, sur six lieues de large et deux de long au moins (c'est ce qu'on tient pour vrai). Par la prière que Charlemagne fit au Roi de majesté et par la grâce de Dieu, ce beau miracle fut là clairement manifesté.

Tous les Français sont épouvantés ; ils courent aux chevaux, vite ils prennent la fuite. Beaucoup sont tués : plus de dix mille sont noyés et engloutis, qui tous meurent et vont à leur fin. Quatre jours durent le vent et la tempête impétueux et obscurs. Jamais on ne vit pareil prodige. Même l'empereur en est rempli d'effroi. L'eau lui (2) bat le flanc et le côté.

Le duc Naimès interpelle le roi : « Dieu me bénisse ! Voilà de la bien mauvaise besogne ! Grâce à vos prières, nos gens sont tourmentés,

(2) Nous corrigeons « lour » en « luy », malgré l'opinion de F. J. (E. 2, p. 243).

beaucoup sont morts et blessés ! — Hélas ! dit Charles, je les ai mal protégés. »

Notre archevêque part. Promptement par les champs il s'en va. Sur une planche, au versant d'un fossé, il regarde dévotement vers le ciel ; avec douceur il implore le Seigneur Dieu : « Glorieux Seigneur, dit-il, pour l'amour de Dieu, Père, délivrez ces chrétiens, et moi-même, si vous le voulez, que je ne sois ni noyé ni tourmenté ! »

Dieu accomplit alors un grand miracle : il fait cesser la pluie, le vent et l'orage. L'herbe est fraîche, le pré verdit ; la mer s'en retourne dans son lit, le soleil rayonne et répand une grande clarté. Notre empereur rend grâce à Jésus de l'avoir préservé de la mort, et de lui avoir manifesté un tel miracle.

## ARRIVÉE DES TROUPES PAPALES

(Vers 2713-2763)

Alors le duc Naimès regarde vers Bise, du côté du soleil levé. Il aperçoit un grand nombre de chevaliers : ils sont dix mille, tous richement armés et équipés. En rangs serrés ils chevauchent. Au galop ils longent le gué. On aperçoit maints étendards bien fixés, avec des clous d'argent, (...) (1), maints gonfanons et maints boucliers, et maintes bonnes lances et maintes épées d'acier. Le sage duc Naimès s'en étonne grandement ; il pense que ce sont des Sarrasins mécréants.

(1) Nous ne comprenons pas les mots « a fesiaux et fermé ». (Voir E. 2, p. 244).

Le duc Naimés regarde à nouveau, il voit les grandes bannières flotter au vent, les chevaux qu'on mène de la main droite (2). Naimés les voit, il les observe. Le bon duc pleure. Il ne peut se consoler. Il appelle Eon et Guynemer, Théhart de Rennes et (...) (3) : « Nobles chevaliers, dit Naimés le guerrier, allez vite demander à ces gens où ils sont nés et où ils veulent aller. » Ils y vont promptement, sans s'attarder.

Quand ils se furent approchés, ils demandèrent : « Seigneurs, d'où êtes-vous ? Ne nous le cachez pas. Etes-vous des païens venus nous dresser des embûches ? » Et eux de répondre, sans s'arrêter : « N'ayez pas peur, Naimés, ne craignez rien, car c'est Garnier de Quoquangne le guerrier, que le pape, qui a Rome en sa garde, envoie à Charles, le puissant roi des rois : contre les païens il l'a envoyé l'aider. »

Quand le duc Naimés entend ainsi parler (...) (4). Le comte Garnier ne l'a pas oublié ; il le salue comme vous allez l'entendre, de par le pape qui a Rome en sa garde : « Que le Seigneur Dieu qui doit tout sauver, qui laissa son

(2) L'écuyer menait de la main droite (*destre*) les gros chevaux de bataille que le chevalier ne montait qu'au moment du combat.

(3) Le texte porte : « Théhart de Rennes et aultres asser » (v. 2731). Il semble que « aultres asser » remplace un nom « que le copiste n'a pu déchiffrer » (E. 2, p. 245).

(4) Il y a ici une lacune dans le texte.

corps souffrir sur la Croix pour racheter et sauver son peuple (telle est la vérité, je le crois sincèrement), sauve le vaillant roi Charles, le puissant roi des rois. » L'empereur dit : « Que Dieu vous garde ! »

« Quel est votre nom ? demande Charles le valeureux. — Seigneur, dit-il, je m'appelle Garnier. Le pape qui a Rome en sa garde m'envoie à vous, pour vous aider. Il a entendu dire que vous étiez à Quidalet, au bord de la mer, pour attaquer les Sarrasins (que Dieu les extermine !) : ils vous causent beaucoup de tourments et de peines. — Vraiment, dit Charles, que Dieu vous remercie ! »

## CHARLEMAGNE SE REND A CARHAIX

(Vers 2764-2837)

L'empereur lui raconte les grandes souffrances qu'ils lui ont infligées. Quand Garnier l'entend, il se met à soupirer, et demande au roi : « Seigneur, où voulez-vous aller ? Voulez-vous retourner en France ? — Non, vraiment, seigneur, il faut aller ailleurs ! Faites vite préparer notre équipement ! Il nous faut poursuivre Aiquin ! J'ai entendu dire par un messager qu'il est allé se réfugier à Carhaix, et qu'il a fait relever et fortifier le château. Certes, je le ferai décapiter, ou pendre aux fourches (1), ou noyer dans la mer, s'il ne veut se convertir à notre loi.

(1) *Pendre aux fourches* : c'est-à-dire au gibet, encore appelé « fourches patibulaires ».



— Seigneur, dit Naimés, Dieu peut grandement vous aider. Mais je ne sais comment vous pourriez marcher, ni chevaucher, ni vous mettre en selle : la plaie que vous a faite le Sarrasin de son dard tranchant est grave, puisqu'elle vous a fait perdre connaissance. Si vous voulez poursuivre les païens, il faudra vous transporter sur un char, pour vous emmener plus aisément. »

Aussitôt Naimés ordonne que soit apprêté un véhicule, qu'il fait soigneusement équiper de quatre roues. On y dépose cinq matelas de plumes ; par-dessus on fixe une toile de tente, afin que le roi ne soit incommodé ni par la pluie ni par le vent. Le duc y fait atteler chevaux et mules, chameaux et buffles pour mieux le tirer, et notre valeureux empereur y entre. Il est trop gravement blessé pour porter ses armes. Naimés qui mérite tous les éloges le conduit, ainsi que Mgr Garnier de Quoquangne, le valeureux. Alors ils se mettent en route tous ensemble, sans s'arrêter jusqu'à la Rance.

Ils chevauchent, les Français, les robustes guerriers. Ils traversent la Rance à un gué (c'est une rivière de la région). Quand ils ont traversé, ils montent dans une prairie. Le roi s'évanouit alors dans le char, à cause de la grave plaie qu'il a au côté. Les chrétiens manifestent une grande douleur. Tous nos Français sont désespérés ; pas un seul qui ne

pleure avec émotion. Beaucoup le regrettent avec une immense peine : « Ah ! Roi Charles, puissant souverain, jamais en France il n'y aura un roi couronné de ta valeur ni de si grande vaillance. » Tandis qu'ils parlent ainsi, le roi revient à lui. Quand il voit les siens ainsi désespérés, il leur dit : « N'ayez crainte, je guérirai et retrouverai la santé. » A ces mots, ils éprouvent une grande joie.

Alors nos chrétiens s'élancent au galop. L'armée se met en route droit vers Corseul, une cité riche autrefois et fort ancienne, mais elle avait été dévastée, longtemps auparavant. Son seigneur était mort et allé à sa fin. Vers Carhaix ils se dirigent, tous ensemble, empruntant le grand chemin empierré que fit la femme d'Hoès, le vieillard barbu qui est très riche et très puissant. L'armée marche si bien et si longtemps qu'on arrête le char en rase campagne. Les Français s'installent et dressent leurs pavillons.

Quand ils se sont tous bien logés sous des tentes, dix mille d'entre eux s'écartent de l'armée. Ils parcourent tout le pays, ils prennent des captifs et des captives en foule, dont leurs palais seront bientôt peuplés. Ils s'emparent de nombreux païens qu'ils jettent en prison. Ils assiègent la ville en l'encerclant largement.

## SIEGE DE CARHAIX

(Vers 2838-2912)

Aiquin voit les Français, il en a grand effroi,  
lui qui pensait leur avoir échappé quand il  
s'était enfui de Quidalet. De colère, il jure par  
Mahomet que contre eux il sortira pour leur  
livrer une bataille rangée. C'est là que vous  
auriez pu voir maints hauberts bien dorés !  
Promptement ils enfourchent leurs chevaux.  
De Carhaix sortent l'émir et ses païens impé-  
tueux. Vers nos Français ils se dirigent rapi-  
dement. Ils étaient au nombre de dix mille,  
les païens mécréants. A leur tête le roi Aiquin  
les guide, et tout de suite il s'écrie d'une voix  
forte : « Frappez, païens, sur les Français

impies ! Qu'aucun de vous ne commette de lâcheté, de peur que vos héritiers n'en essuient le reproche ! » A ces mots ils poussent leurs montures, avec nos Français ils engagent bientôt le combat. C'est là que vous auriez pu voir maints bons écus brisés et maints hauberts rompus et mis en pièces, maints chevaliers morts et abattus !

Aiquin et Naimés se rencontrent, ils se reconnaissent bien dès qu'ils s'aperçoivent. Le roi Aiquin, le premier, prend la parole, et interpelle vivement le duc Naimés : « Cher seigneur Naimés, lui dit l'émir, vous m'avez beaucoup tourmenté et beaucoup fait souffrir, vous avez tué et massacré nombre de mes gens. Vous m'avez ôté Quidalet la cité, que j'ai tenue plus de trente-deux ans. Vous et le roi Charles, vous m'en avez chassé, par une grande famine qui m'accablait. Si j'avais eu abondance de vivres et des réserves d'argent bien renouvelées, vous ne l'auriez jamais prise, moi vivant ! A présent, c'est l'archevêque Ysoré qui l'occupe ! Le roi Charles lui a donné le palais, ainsi qu'on me l'a fidèlement rapporté. Par Mahomet, à qui j'ai voué ma tête, s'il ne me venge de tout cela, c'est que j'ai pris un mauvais guide ! »

Naimés, qui est fort sage, répond : « Que le Roi de majesté me défende, de manière que contre moi tu n'aies ni force ni pouvoir. Gardez-vous de moi, mécréant ! Je vous défie ! »

Promptement, il pousse son cheval, lui éperonnant les flancs. Aiquin, plein d'orgueil, fait de même. En pleine course ils se rencontrent, sur les écus ils assènent de grands coups. Les lances se rompent, les hampes volent en éclats, mais pas une maille des hauberts n'est faussée. Aucun d'eux n'est tombé, aucun d'eux n'est désarçonné. Alors Aiquin jette un dard en direction de Naimés, mais le mécréant ne peut l'atteindre, car le seigneur Dieu protège le vaillant duc. Promptement il tire son épée d'acier et Aiquin la sienne, qui jette un grand éclat. Ils échangent des coups prodigieux, à terre ils se renversent l'un l'autre, mais le duc Naimés s'est relevé le premier. L'émir Aiquin se relève ensuite.

Naimés à la barbe fleurie se dresse, et le roi Aiquin (que Jésus le maudisse !) aussi. L'un et l'autre brandissent leurs épées brillantes. Aiquin était fort et plein de présomption. Naimés le voit, il a peur pour sa vie, et implore ardemment Jésus, le fils de Marie. Il empoigne son épée tranchante et polie. Il frappe si fort Aiquin sur le heaume couleur de bronze qu'il met en pièces le cercle et le réduit en miettes. Par ma foi, Aiquin eût perdu la vie si les païens n'étaient venus à son secours. Nos Français, de leur côté, ne restent pas inactifs : ils courent sus aux mécréants. Ceux-ci prennent la fuite, ils ne peuvent résister.

Seigneur dit-elle, je sais parfaitement que  
je n'ai ni la force ni le pouvoir de me défendre  
que je fais votre volonté, pourvu que le  
secours ni honne ni deshonneur. Protégez  
vost seigneur, je vous en prie, ainsi que je ne  
sais pas honorer; on vous le recommanderai à  
sachant le suis reine de haut lignage. J'espère  
de l'emir Aïquin, si vaillant et si fier. Dame  
dit Naimas, n'avez crainte. Jamais pour tout  
lor d'une cité, je n'agissi en sorte que par moi  
vous soyez déshonoré.

### NOUVELLE FUITE D'AIQUIN

(Vers 2913-2969)

Le combat est violent, les païens sont en foule. Ils secourent Aïquin, qui prend la fuite. Naimas le poursuit, qui le déteste. Les païens ont quitté Carhaix. Aïquin s'enfuit. Il est plein d'effroi, et la reine, qui était très belle, le suit à toute bride. Naimas aperçoit la dame au corps bien fait : il saisit la bride d'or ciselé, attrape le cheval. Avec elle il s'en va. Pour la prendre il ne rencontre aucune résistance, car tous les païens sont hors de combat. Il la retient par la bride dorée. « Dame, vous êtes prisonnière, dit Naimas le sage, vous allez venir jusqu'au roi, vous deviendrez chrétienne.

— Seigneur, dit-elle, je sais parfaitement que je n'ai ni la force ni le pouvoir de me défendre : je ferai votre volonté, pourvu que je n'encoure ni honte ni déshonneur. Protégez-moi, seigneur, je vous en prie, afin que je ne sois pas déshonorée : on vous l'imputerait à lâcheté. Je suis reine de haut lignage, l'épouse de l'émir Aiquin, si vaillant et si fier. — Dame, dit Naimès, n'ayez crainte. Jamais, pour tout l'or d'une cité, je n'agirai en sorte que par moi vous soyez déshonorée. »

Le duc va trouver le roi de France. « Seigneur empereur, dit Naimès le sage, voici l'épouse de l'émir Aiquin, que j'ai capturée, grâces en soient rendues au Seigneur Dieu ! » Le roi demande : « Dites-vous la vérité ? — Oui, cher seigneur, par la foi que je dois à Dieu ! » Charles la voit, il en éprouve une grande joie.

A la reine il demande si elle veut embrasser la foi chrétienne, et croire en Marie, qui porta le fils de Dieu. « Oui, dit-elle, volontiers et de bon gré, car Mahomet ne vaut un ail pelé. Je ne l'estime pas plus qu'un chien mort. Qui croit en lui a perdu la raison, car il n'honore nul homme, mais en fin de compte, il bafoue et couvre de ridicule. A Quidalet il nous l'a montré, car jamais par lui nous ne fûmes protégés. Honni soit qui l'aura en affection ! »

Quand le roi l'entend, il se met à rire. A ses

prélats il ordonne : « Qu'on apprête sans retard les fonts baptismaux ! » Ils obéissent immédiatement. Il y avait là maints évêques, maints prélats et abbés. A la reine ils donnent le baptême. Elle a le corps gracieux, elle est très belle, jamais homme ne vit femme plus ravissante. Elle fut très aimée, tenue en amitié et comblée d'honneurs par les chrétiens.

SIEGE DU MENIER HOM

(184-210000)

A présent je laisse le roi, vous allez voir  
ce qu'il advint de l'entr qui a pris le nom  
bride abattu. De cinquante et de cent  
deux quatre fois, on se voyait  
reine au'il a vu l'empereur. Il en a le  
Il se lui est par vous ce sera l'empereur  
le pouvait pas. Il se perdait il se voyait  
deux années.

Urot au Mote il Aiquin, qui  
un chien a été publiquement  
l'ont comblés il y a tout l'empereur

Il se met à rire, il se met à rire, il se met à rire

belles salles, des fontaines cristallines, d'airain  
et de fer, et de riches tapisseries. Les  
seigneurs du château de Menez-Hom  
étaient devenus très riches. Ils  
avaient de beaux jardins et de  
belles maisons. Ils se reposaient  
dans leurs loges, leurs pavillons  
et leurs salles. Ils se reposaient  
dans leurs loges et leurs salles.

### SIEGE DU MENEZ-HOM

(Vers 2970-3023)

A présent je laisse le roi ; vous allez savoir  
ce qu'il advint de l'émir qui a pris la fuite à  
bride abattue. De chagrin et de colère il s'éva-  
nouit quatre fois, en se voyant séparé de la  
reine qu'il a vu capturer. Il en a le cœur navré.  
Il ne lui est pas venu en aide, parce qu'il ne  
le pouvait pas. Il l'a perdue, il en éprouve une  
peine immense.

Droit au Mené (1) Aiquin s'est enfui. C'est  
un château très puissamment bâti ; les païens  
l'ont construit il y a fort longtemps, avec de

(1) Mené : le Menez-Hom, près de Châteaulin (cf. carte  
n° 1).

belles salles, de forts murs crénelés. Aiquin y avait autrefois séjourné.

Le peuple du Seigneur Dieu le poursuit avec ardeur. Le duc Naimés guide les Français ; le roi mène l'armée sur ses traces, d'une traite, jusqu'à Nyvet (2). Là ils encerclent Aiquin. Ils dressent leurs logis, leurs pavillons et leurs tentes. Ils se reposent la nuit, jusqu'au lever du jour.

Le lendemain à l'aube, Aiquin se lève et voit l'armée de Charles qui s'est rassemblée là. Il en est fortement courroucé. Lui et ses gens se préparent aussitôt. Ils revêtent leurs riches armes et s'équipent. Du château ils sortent tous en rangs serrés, leurs cors retentissent, leurs tambours résonnent. Promptement ils marchent sus aux Français.

Le roi Aiquin (que Jésus le maudisse !) sort du château. Il n'est pas rassuré. Les cors retentissent, grand en est l'écho. Quand Aiquin est dehors, à haute voix il crie : « Frappez, païens, sur cette race maudite qui m'a pris ma femme, mon amie, que j'aimais plus que tout être au monde, et Quidalet, la forte cité bien défendue, dont j'ai été trente ans le seigneur. Jamais plus je n'aurai de joie en ma vie ! »

Les païens s'élancent au galop, que Jésus les

(2) Nyvet : Nevet, forêt à l'ouest de Châteaulin, où vivait saint Corentin (cf. carte n° 1).

maudisse ! Ils se heurtent d'abord aux soldats de Rome. Les adversaires se frappent comme gens déchaînés. Ils abattent Garnier, le duc de Quoquangne, l'envoyé du pape qui a Rome pour fief. C'est grand dommage, il y perd la vie ! Quand le roi Aiquin a ainsi chargé, promptement il tourne bride et rentre dans le château avec sa troupe.

Charles voit cela, il n'a pas envie de rire. Il pleure Garnier : « Homme au visage avenant, que votre âme soit accueillie par Jésus ! » Charles jure par le fils de Sainte Marie que la ville sera attaquée sur-le-champ. Avec ardeur, les chrétiens l'assaillent. A l'aide de feux grégeois ils l'incendient et la brûlent. Aiquin s'en retourne, il ne peut rien sauver.

**SAINT CORENTIN CHASSÉ  
DE SON ERMITAGE**

(Vers 3024-3074)

La ville brûlée, Aiquin s'enfuit. Il suit le chemin qui va vers la mer. Le Barbare trouve un ermitage : l'ermite s'appelle Corentin. Il chante la messe du vénéré saint Martin. Autour de l'église s'élève soudain un grand tapage. Aiquin entre ; autour du sanctuaire s'installent les chiens (1). Le saint les entend, reconnaît leur latin (2), car il lui arrive souvent d'avoir des Sarrasins dans son voisinage. Quand il a achevé le Saint Office divin, il ôte la chasuble de satin, l'aube et l'amict de lin. Sans ména-

(1) Le texte porte : « Entour l'église se logent les mâtins » (v. 3031).

(2) *Latin* : ici a le sens de « langue ».



gements, cette race exécrationnelle le chasse. Ces chiens de traîtres veulent le capturer. Mais en faveur de Corentin Dieu accomplit un grand miracle : il fait se lever un nuage sur la race d'Apollin (3) ; ces chiens maudits perdent l'ermite de vue.

Maintenant je vais vous parler de Charles, le fils de Pépin : il a une nombreuse armée contre le roi Aiquin. Il appelle le duc, Richer et Baudoin : « Seigneurs, dit-il, voilà un Barbare, je crois qu'il fait partie de la suite d'Aiquin, demandez-lui où sont les Sarrasins. — Volontiers, seigneur », disent les jeunes nobles (4).

Ils vont à grand bruit à la rencontre de l'ermite. Ripé parle, en homme sage et de noble race, et s'adresse à lui en roman, sa langue (5) : « Es-tu païen de Noraigle (6) ou Sarrasin ? Sais-tu quelque chose des païens ou d'Aiquin ? Si tu ne me le dis pas, tu es arrivé à ta fin : je te tuerai de mon épée d'acier. — Je suis chrétien, lui dit Corentin. Je crois en Dieu, qui transforma l'eau en vin aux noces de saint

(3) *Apollin* : l'Apollon des anciens Grecs et Romains devenu dieu sarrasin !

(4) « L'identité des messagers n'apparaît pas clairement. » (E. 2, p. 246).

(5) *Roman* : la langue courante, par opposition à la langue savante, le latin. Autre traduction possible : « lui tient en roman ces propos ».

(6) *Noraigle* : pays des Norrois.

Archedeclin (7), et j'y croirai toujours, jusqu'à ma mort. Ce matin, aux premières lueurs de l'aube, je chantais la messe. Le roi Aiquin est entré ; avec lui se trouvaient maints païens de cette race abominable. Dans ma demeure logent des Sarrasins. »

Quand Corentin finit de leur raconter que les traîtres maudits avaient autour de l'église édifié une palissade, les guerriers s'en réjouissent grandement. Ils éperonnent leurs destriers arabes dans cette direction. Le saint ermite leur sert de guide, jusqu'à sa cellule il conduit les Français. Ceux-ci trouvent les païens, les attaquent. La race haïe se défend avec ardeur : sur nos gens ils lancent maints javelots polis. Le bruit, les cris et les hurlements s'élèvent.

(7) *Archedeclin* : l'époux des noces de Cana, d'après la tradition médiévale.

## COMBAT ENTRE NAIMES ET ALIAFIN

(Vers 3075-3087)

La race d'Apollin mène grand vacarme. Au milieu de la mêlée voilà Aliafin : il est le neveu de (...) (1) et le frère de Seguin qui à Quidalet tua maints Français. Mais le bon roi Charles, le fils de Pépin, le jeta mort, de son épée d'acier, là où fut tué Tïori, le jeune seigneur, le père du comte Roland. Le valeureux duc Naimes (puisse-t-il faire une bonne fin !) frappe l'écu de ce Sarrasin si fort qu'il perce son haubert doublé (...) (2). Naimes frappe sur l'écu décoré d'or fin (...).

(1) Le texte présente ici une lacune.  
(2) Autre lacune.

Le texte conservé s'arrête ici. Gaston Paris pensait que le dénouement était proche : « Il est probable qu'(Aiquin) gagnait Nantes, que Charlemagne l'y poursuivait et que c'est là que se livrait le dernier combat, après quoi Salomon était fait roi de Bretagne... Avec trois ou quatre cents vers, on en voyait sans doute la fin » (3).

COMBAT ENTRE NAIMES ET ALAFIN

(Vers 212-217)

La race d'Aiquin n'est pas grande  
mais de la même volée Aiquin : il est le  
de (...) et le frère de Salomon qui a  
les mains françaises. Mais le bon roi Charle-  
le fils de Pépin, le fils de Charle-  
d'acier, il est le fils de Charle-  
le père du comte Roland. La victoire est  
Naimas (peut-être) le fils de Charle-  
trappe l'écu de ce Salomon et lors qu'il per-  
son haut et double (...) (3) Naimas traque  
sur l'écu décoré d'un lion (...)

(3) Cité par F. J., E. 2, p. 249.

## BIBLIOGRAPHIE. TABLE DES ABREVIATIONS

- E. 1. *Le Roman d'Aiquin ou la Conquête de la Bretagne par le Roy Charlemagne*. Publié par F. Joüon des Longrais. Nantes, 1880.
- E. 2. Francis Jacques, *Aiquin ou la Conquête de la Bretagne par le roi Charlemagne*. Publications du C.U.E.R.M.A. Paris, Editions Champion, 1979.
- C. F. Charles Foulon, *Observations sur Aiquin ou la Conquête de la Bretagne. L'adaptation d'une culture religieuse et d'une tradition épique à un public régional*. In « Essor et Fortune de la Chanson de Geste dans l'Europe et l'Orient latin ». — Actes du IX<sup>e</sup> Congrès international de la Société Rencensvals pour l'Etude des Epopées romanes. Padoue-Venise. 29 août-4 septembre 1982. Mucchi Editore.
- E. F. Léon Gautier, *Les Epopées françaises. Etude sur les origines et l'histoire de la littérature nationale*. T. II. Paris, 1867.
- L. E. Joseph Bédier, *Les Légendes épiques. Recherches*

sur la formation des Chansons de geste. 3<sup>e</sup> édition.  
T. II. Paris, 1926.

Clotilde-Y. Duvauferrier-Chapelle, *Saint-Malo de l'Isle. Au  
pays d'Alet ou Clos-Poulet*. Saint-Maur-des-Fossés,  
1982.

*Histoire de Saint-Malo et du pays malouin*. Publiée sous  
la direction d'André Lespagnol. Collection « Pays et  
villes de France. » Editions Privat, Toulouse, 1984.

BIBLIOGRAPHIE  
TABLE DES ABBRÉVIATIONS

- E. I. La Romanie d'après les sources de la Bretagne  
sur le Roy Christianus. Publié par T. Jéhon des  
Langlais. Nantes, 1880.
- E. 2. Francis Jacques. Auprès de la Comtesse de la Barre  
écrite par le roi Christianus. Publications de  
C. U. R. M. A. Paris. Editions Champion, 1978.
- C. E. Charles Foch. Observations sur les Alpes et la  
Comté de la Bretagne. L'abbé de la Roche-Beaucourt  
et ses collègues et leurs traditions depuis le 1<sup>er</sup> siècle  
régional. In « L'Essor et l'essor de la Bretagne de  
Gaulle dans l'histoire et l'économie latine ». — Actes de  
IX<sup>e</sup> Congrès international de la Société Bretonne  
de la Région de la Bretagne. Rennes, 1978.
- E. F. Jean Guillet. Les légendes bretonnes. Rennes,  
les origines et l'histoire de la Bretagne moderne.  
T. II. Paris, 1957.
- L. E. Joseph Déria. Les légendes bretonnes.  
Rennes, 1978.

NOTE SUR LA MARE SAINT-COULMAN

Nous remercions le docteur Foucqueron, de Saint-Malo,  
qui a bien voulu nous communiquer les renseignements  
suivants :

Reliquat d'un bras de la Rance qui allait se jeter dans  
la baie du Mont Saint-Michel, la Mare Saint-Coulban ou  
Saint-Coulman s'étend de La Barre, en Plerguer, aux pre-  
mières maisons de Châteauneuf. On lui connaît plusieurs  
noms : Mer (Moare, Moer ou Mouer) Saint-Coulman, Cre-  
vée de Saint-Guinoux. Après le VIII<sup>e</sup> siècle, la région  
s'assécha progressivement, ne laissant près de Saint-Père  
et de Châteauneuf qu'une petite étendue d'eau de un à  
quinze kilomètres carrés qui apparaît à la fin de l'hiver  
et au début du printemps.

A certaines époques, on peut y entendre un bruit  
« effrayant » : le Beùgle, ou Beùgue, ou Bû. Les hypothè-  
ses émises à ce sujet ont été des plus variées : écoule-  
ment souterrain d'eau marine, hurlements d'un monstre  
marin, gémissements des âmes du purgatoire ou de victi-  
mes noyées. Il s'agit en fait du cri du héron butor.

NOTE SUR LA MARE SAINT CIRMAN

Il s'agit de la mare Saint-Cirman, qui est une mare d'eau douce, située dans le territoire de la commune de Dol-de-Bretagne, à l'ouest de la ville de Dol. Cette mare est mentionnée dans un acte de 1047, où elle est désignée sous le nom de "mare sancti Cirmani". Elle est considérée comme un site d'intérêt patrimonial et est protégée par un arrêté municipal. La mare est entourée d'un bosquet de saules et de peupliers, et elle est alimentée par une source souterraine. Elle est utilisée pour l'élevage de poissons et de légumes, et elle est un lieu de détente pour les habitants de Dol.

Charles ansevelt ses morte. Fondation de  
 l'église Saint-Etienne ..... 92  
 Charlemagne à Châteaun-Malo. Histoire de  
 Saint Malo ..... 97  
 Siège de Dinard ..... 103  
 Prise de Dinard ..... 107  
 Echec de Charles devant Quidalet ..... 113  
 Yvain s'empare d'une flotte païenne ..... 115  
 Occupation de l'Isle de Cézembre ..... 119  
 La bataille de Quidalet ..... 121  
 Nouvel échec de Charles devant Quidalet. La croix  
 de saint Servais ..... 125  
 Fuite d'Aiquin ..... 143  
 Reditio de Quidalet ..... 151

TABLE DES MATIERES

Avertissement au lecteur ..... 7  
 Préface ..... 9  
 Manuscrit ..... 10  
 Analyse de *la Chanson d'Aiquin* ..... 12  
 Eléments historiques ..... 23  
 Date de composition ..... 28  
 L'auteur ..... 30  
 Itinéraire ..... 32  
 Note sur la traduction ..... 36  
 Introduction rédigée par le scribe ..... 43  
 Charlemagne au secours des Bretons ..... 45  
 Arrivée de Charlemagne à Dol ..... 49  
 Ambassade à Aiquin ..... 57  
 Siège de Quidalet ..... 69  
 Histoire de l'épouse du vieil Hoès ..... 85  
 Poursuite du siège devant Quidalet ..... 89

Charles ensevelit ses morts. Fondation de l'église Saint-Etienne .....	95
Charlemagne à Château-Malo. Histoire de Saint Malo .....	97
Siège de Dinard .....	103
Prise de Dinard .....	107
Echec de Charles devant Quidalet .....	113
Ysoré s'empare d'une flotte païenne ....	115
Occupation de l'île de Cézembre .....	119
La bataille de Cézembre .....	121
Nouvel échec devant Quidalet. La croix de saint Servan .....	135
Fuite d'Aiquin .....	143
Reddition de Quidalet .....	151
Siège de Gardaine .....	157
Gardaine engloutie .....	167
Arrivée des troupes papales .....	171
Charlemagne se rend à Carhaix .....	175
Siège de Carhaix .....	179
Nouvelle fuite d'Aiquin .....	183
Siège du Menez-Hom .....	187
Saint Corentin chassé de son ermitage ...	191
Combat entre Naimés et Aliafin .....	195
Bibliographie, table des abréviations ...	197
Note sur la mare Saint-Coulman .....	199

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 7 JUIN 1985  
SUR LES PRESSES DE  
DOMINIQUE GUÉNIOT  
IMPRIMEUR A LANGRES

*Aiquin*  
ou  
*La conquête de la Bretagne par Charlemagne*

Aiquin, le Normand, envahit la Bretagne. M<sup>re</sup> Ysoré, le vaillant archevêque de Dol, regroupe autour de lui les seigneurs qu'anime la flamme de la résistance nationale.

Charlemagne vient bientôt avec son armée prête main-forte aux Bretons. Alors commence une terrible guerre de reconquête dont les combats, véritables fresques aux tons contrastés, conduisent le lecteur d'Aleth à Dinard, le Cézembre à Brest et de Carhaix au Menez-Hom. Saint Corentin en personne, chassé de son ermitage, apporte aux troupes chrétiennes les informations qui leur permettront de remporter la bataille décisive...

Tel est le sujet de *La Chanson d'Aiquin*, épopée du douzième siècle que les manuels d'histoire littéraire omettent régulièrement de mentionner. En mettant (enfin) à la disposition du public « le plus ancien poème de langue française composé au-delà du Coüesnon, en terre bretonne » (Joseph Bedier), une des œuvres majeures du Moyen Age, les traducteurs ont eu le sentiment qu'ils réparaient une longue injustice.

*Jean-Claude Lozac'hmeur est professeur de Littérature française du Moyen Age à l'Université de Haute-Bretagne.*

*Agrégée de Lettres classiques, Maud Ovazza enseigne en Bretagne. Elle prépare une thèse de doctorat consacrée aux rapports entre la mythologie celtique et les romans arthuriens.*

En couverture, reproduction d'un bois gravé de Xavier de Langlais (1906-1975), peintre et graveur, écrivain en langue française et en langue bretonne, membre du mouvement de renouveau culturel breton, les *Seiz Breur*.



9 782864 770640

Couverture réalisée  
par DAN FERNANDEZ (agence A-Dailey)

ISBN 2-86477-064-4  
ISSN 0246-9340

Prix : 80 F